LA VIE SPIRITUELLE

N° 354 Août-Septembre 1950

SOMMAIRE

★

LE MYSTÈRE DE MARIE

Saint GERMAIN DE CONSTANTINOPLE. Homélie sur l'admirable dormition de la sainte Mère de Dieu.... 115

M.-L. GUÉRARD DES LAURIERS, O. P. Magnificat anima mea Dominum 122

Mort presque centenaire en 733, chassé de son siège par un empereur iconoclaste, saint Germain est un sûr témoin de la foi de l'Église. Son sermon sur la Dormition de la Mère de Dieu aidera nos lecteurs à mieux célébrer avec toute l'Église la fête de l'Assomption.

En chantant alors le Magnificat, *puissions-nous entrer dans ce sanctuaire dont parle le P. Guérard des Lauriers : « Marie se tait habituellement, mais voici qu'Élisabeth se hausse jusqu'au sanctuaire dans lequel Marie s'entretient avec Dieu. Marie un instant ouvre une issue et laisse jaillir un trait de lumière. »*

LA PAROLE DE DIEU

. DANIÉLOU, S. J. Esprit-Saint et histoire du salut..... 127

L'Esprit-Saint ne nous est connu que par la Révélation, c'est-à-dire par l'histoire du salut. A la suite de la catéchèse antique, le P. Daniélou résume ici tout ce que l'Écriture nous apprend de la troisième Personne de la sainte Trinité. A ce contact avec ses sources, notre théologie du Saint-Esprit gagnera une fraîcheur nouvelle et notre oraison un regain de lumière et de ferveur.

. LAISNEY, missionnaire diocésain. Psaumes 141

« Divina institutione formati, audemus dicere », dit le prêtre à la messe avant de prononcer le Notre Père. *Il le pourrait dire aussi en ouvrant le psautier qui est, avec le* Notre Père *et dans sa lumière, la grande école de prière de l'Église. On lira avec joie une nouvelle traduction des psaumes 1, 2, 6, 8, 15, 21, 22, 28 et 44.*

NOTRE SANCTIFICATION

L.-J. CALLENS, O. P. LE PROBLÈME DU PROGRÈS SPIRITUEL.... 15

Existe-t-il des signes du progrès spirituel? S'il y a apparence de stabilisation ou de recul, que faut-il en penser et quelles en peuvent être les causes? La réponse intéresse tous les chrétiens, religieux et religieuses, prêtres et laïcs.

CHRONIQUES

Dom GAILLARD, M. B., et J. BONDUELLE, O. P. DIALOGUE SUR LA VIE PARFAITE 17

A l'occasion de livres récemment parus, un moine et un prêcheur exposent leurs points de vue divergents sur l'essentiel de l'état religieux. Faut-il considérer la vie monastique comme le prototype de toute vie religieuse ou bien rechercher l'origine de celle-ci dans la « vita apostolica » de l'Église primitive de Jérusalem?

A. VINCENT, O. P. LE MYSTÈRE DE LA VIERGE DANS L'ART..... 19

J.-B. NIELLY, O. P. LE CONGRÈS INTERAMÉRICAIN DE MUSIQUE SACRÉE 19

A TRAVERS LES REVUES ITALIENNES

Vita Cristiana. — Tabor. — Humanitas. — Sapienza. — Civilta Cattolica. — Salesianum. — Rivista del Clero Italiano. — Rivista di Vita Spirituale, p. 200.

LES LIVRES

Voir en page 3 de la couverture la liste des livres recensés, p. 206

Première homélie de notre Père S. Germain Archevêque de Constantinople

Sur l'admirable dormition de la Sainte Mère de Dieu

En tout temps le débiteur chante son bienfaiteur, celui qui est sauvé ne méconnaît pas la protection de son sauveur, et s'il ne peut témoigner sa reconnaissance par des actes, il tient cependant à apporter à son bienfaiteur l'hommage de sa parole. J'ose ainsi, Mère de Dieu, que la possession des plus étonnantes merveilles tient au-dessus de toute expression, de toute intelligence, chanter vos louanges; vers vous, en exultation moi aussi, je fais audacieusement remonter vos propres paroles : *Considérez l'humilité de votre serviteur, exaltez la bouche de l'humble;* et moi que prend une faim ardente de vous louer, rassasiez-moi en me faisant part de vos bienfaits, et que, l'esprit guidé par votre assistance, je vous glorifie sans faillir, ô Souveraine.

Vous avez eu raison de dire que les générations vous proclameraient bienheureuse, vous que nul ne peut glorifier convenablement, vous qui toujours à la faiblesse, à la misère de ceux qui chantent vos louanges, prosternés à vos pieds, savez compatir.

Par quoi dois-je commencer, que dois-je réserver pour la suite? Chanterai-je d'abord les louanges de votre vie corporelle avec les hommes, applaudirai-je à la gloire de votre passage spirituel à la Vie dans le sommeil de la mort? Les deux sont redoutables, chacun des deux fait trembler!

Le déroulement de mon discours commencera par exposer vos gloires; puis, en s'avançant, il entonnera l'hymne à la louange de votre état présent, de votre triomphe et de votre glorieuse migration, ô Mère de Dieu.

Les gloires de Marie dans sa vie terrestre : Marie a embelli les cieux et la terre

En quittant la terre, de toute évidence, c'est aux cieux que vous êtes montée; mais il faut dire qu'auparavant vous n'étiez pas exclue des cieux, et qu'à la suite de votre passage vous n'avez pas quitté la terre en vous haussant au-dessus des hiérarchies célestes, en vous montrant bien au-dessus des créatures terrestres, mais c'est vraiment à la fois les cieux que vous avez embellis et la terre que vous avez illuminée d'une grande clarté, ô Mère de Dieu.

Vous avez embelli les cieux :

Au moment où fut créé le genre humain, les anges avaient reçu l'ordre d'être les gardiens de la vie des hommes, de les conduire, de les guider et de les conserver dans la ferme assurance de la foi en Dieu : *Il a déterminé les nations d'après le nombre des anges de Dieu*, est-il dit. Et encore : *L'ange du Seigneur entourera ceux qui gardent sa crainte et les sauvera.* Mais les pauvres humains passèrent leur temps dans l'égarement et l'idolâtrie; ils souillaient l'air des odeurs de leurs sacrifices; les anges alors abandonnèrent leur poste auprès d'eux, et Dieu leur retira son Esprit-Saint.

Mais lorsqu'à la fin des temps vous avez mis au monde Celui qui est au commencement, le Verbe de Dieu le Père, les armées angéliques se penchèrent, dès l'enfantement, pour voir et pour louer le Dieu né de vous : ils crient que les cieux ont acquis une

gloire nouvelle, ils clament l'apparition de la paix sur terre; il n'est plus question d'une barrière d'inimitié qui subsisterait entre les anges et les hommes, entre le ciel et la terre, mais c'est une nouvelle cité unifiée qui rassemble toutes ses voix pour faire monter vers le Dieu Un et Trine une seule louange où se répandent les anges et les hommes. Et le Père du Fils unique rend témoignage que votre maternité physique s'est opérée sans père de la terre et lui crie : *C'est Moi qui t'ai engendré aujourd'hui* (*Ego hodie genui te*). Et encore : *Je t'ai engendré avant l'aurore* (*Ante luciferum genui te*). Paroles toutes chargées d'enseignement divin.

Si avant de naître de vous, ô Vierge Mère, il était déjà le Fils unique de Dieu, comment le Père lui dit-il : *Aujourd'hui je t'ai engendré*? Il est évident que ce terme « aujourd'hui » ne vise pas la nouveauté de la divinité du Fils unique, mais affirme sa présence désormais corporelle parmi les hommes.

Ces mots : *Je t'ai engendré*, montrent la consubstantialité du Saint-Esprit avec le Père comme principe et comme agent. Le Saint-Esprit, en effet, n'est pas étranger au Père. C'est le bon plaisir et le mandat du Père qui l'ont fait habiter en vous, Vierge Mère, et le Père fait sienne l'opération du Saint-Esprit; ainsi le Père, ayant opéré avec le Saint-Esprit cette nouvelle naissance de votre Fils, fruit de votre sein, peut dire à son Fils : *C'est Moi qui t'ai engendré aujourd'hui*.

Ces mots : « *Du sein je t'ai tiré avant l'aurore*, sont pleins de la même doctrine. A la fois ils assurent l'existence avant le temps de la divinité dans le Fils coéternel au Père et désignent qu'il s'est fait homme dans la chair, grâce à votre intermédiaire, ô toujours Vierge, à la fin des temps, en réalité et non en simple apparence. L'Écriture désigne, en effet, dans Γαστέρα προεωσφόρον (*uterum ante luciferum*), la naissance où s'engendre la lumière, antérieure aux cieux et qui vient sur terre ; elle veut montrer, d'une part, que la naissance éternelle du Fils unique né du Père, Lumière de Lumière, précède toute création visible et invisible; et, d'autre part, par γαστέρα (*uterum*), elle désigne vos entrailles pour montrer l'avènement dans la chair du Fils né de vous. Προεωσφόρον (*Ante luciferum*), par là l'Écriture désigne ce moment de la nuit qui précède juste l'aurore, appelant

avec raison le jour : Ἑωσφόρον (*luciferum*), porteur de lumière; puisque c'est dans la nuit que vous avez enfanté la Lumière pour ceux qui sont assis dans les ténèbres, elle a nommé : Προεωσφόρον (*ante luciferum*) l'heure de votre maternité. *Des bergers*, est-il dit, *se trouvaient dans la même région, veillant aux champs les veilles de la nuit.* C'est ici la gloire nouvelle que le ciel acquiert par vous : si ce n'était une gloire nouvelle, les anges ne demanderaient pas à ce qui est déjà glorifié de recevoir : *la gloire dans les lieux très hauts* à l'occasion de votre ineffable enfantement.

Quelle n'est pas aussi l'illumination dont bénéficie la terre ? Puisque par votre chair immaculée l'homme acquiert droit de cité dans le ciel, les bergers se mêlent aux anges. Les anges s'inclinent sur l'humilité de l'Enfant nouveau-né, les hommes sont élevés jusqu'à l'éminente dignité de Dieu dont la gloire a été chantée par les anges. C'est-à-dire qu'ils sont instruits de l'éternelle consubstantialité du Père au Fils, existant avant tous les siècles, par génération et non par création.

Louange de l'état présent de Marie dans la gloire : La Vierge nous est présente

Puis donc, ô Mère de Dieu toute sainte, que le ciel et bien mieux la terre ont par vous reçu cet éclat, comment pourrait-il se faire que votre « passage » laisse les hommes orphelins de votre contemplation ? Loin de nous cette pensée! Votre vie dans ce monde ne vous a pas rendue étrangère à la vie céleste; votre migration n'a pas davantage modifié vos relations spirituelles avec les hommes.

Vous vous êtes manifestée comme le ciel capable de contenir le Dieu Très-Haut, car votre sein a pu lui faire place pour le porter. Mais aussi vous avez pris le nom de terre spirituelle de Dieu, car votre chair a collaboré à cette habitation.

Aussi nous pouvons en être sûrs : puisque durant votre séjour dans ce monde vous demeuriez toujours avec Dieu, votre chan-

gement à l'égard de la condition humaine ne vous a pas fait abandonner ceux qui sont dans le monde.

Pourtant nous redisons tous, nous qui sommes habitués à vous vénérer par la foi : pourquoi n'avons-nous pas été admis, nous aussi, à goûter le bonheur de vous voir dans votre corps? Oui, nous les appelons trois fois bienheureux plutôt qu'une ceux qui ont pu jouir de votre présence et vous contempler : ils vous ont possédée, vous la Mère de la Vie, comme compagne de leur vie. Mais pourtant, comme si vous marchiez physiquement avec nous, de la même façon, les yeux de nos âmes sont attirés à vous contempler à chaque instant.

Et en effet, comme pour nos ancêtres vous avez été compagne de cité, ainsi vous habitez spirituellement parmi nous; et la largesse de la protection que vous étendez sur nous est la preuve de cette communauté de vie. Tous nous entendons votre voix, et nos voix à tous arrivent à vos oreilles attentives; vous nous connaissez en nous protégeant, et nous, nous reconnaissons votre secours toujours magnifique, car rien — c'est de votre mort que je parle — n'a pu faire obstacle à la connaissance mutuelle qui existe entre vous et vos serviteurs. Ceux que vous avez sauvés, vous ne les avez pas abandonnés, ni délaissés ceux que vous avez rassemblés, car votre âme est toujours vivante et votre chair n'a pas connu la corruption du tombeau.

Vous veillez sur chacun de nous, ô Mère de Dieu, et personne n'échappe à vos regards compatissants. Nos yeux, il est vrai, sont empêchés de vous voir, ô toute Sainte, mais vous n'en demeurez pas moins avec amour au milieu de tous, vous manifestant de différentes manières à ceux que vous en jugez dignes.

Votre chair, en effet, ne s'oppose pas à la puissance et à l'activité de votre esprit, parce que précisément votre esprit souffle où il veut, étant pur et immatériel; cet esprit sans corruption et immaculé, vivant dans l'intimité de l'Esprit-Saint, élu de la Divinité du Monogène.

Vous êtes belle, comme dit l'Écriture, et ce corps virginal qui est le vôtre est tout entier saint, totalement pur, tout demeure de Dieu; et c'est pour cela qu'il subsiste et ne connaît pas la dissolution terrestre. Passé, en tant qu'humain, à la vie la plus haute d'incorruptibilité, ce corps est intact et rayonnant de

gloire, d'une vie parfaite et qui ne connaît pas le sommeil; car il était impossible qu'il fût gardé dans la défaite du sépulcre, ce corps, vase qui a reçu Dieu et temple animé par la très sainte Divinité du Monogène. C'est pour toutes ces raisons, ô Mère de Dieu, que nous croyons que vous faites route avec nous.

En vérité, en vérité, je veux encore le dire avec reconnaissance : vous n'êtes pas partie pour avoir quitté le peuple chrétien; vivant de l'incorruptibilité, vous ne vous êtes pas éloignée de ce monde corrompu, mais vous vous approchez de ceux qui vous invoquent; vous vous laissez trouver par ceux qui vous cherchent fidèlement. Voilà bien des signes évidents de l'activité vivifiante de votre esprit immortel et de l'incorruptibilité de votre corps.

Gloire de la dormition et passage en Dieu de Notre-Dame

Comment, en effet, la corruption aurait-elle pu vous réduire à la poussière du tombeau, vous qui, par la chair que vous avez donnée à votre Fils, avez délivré l'homme de la destruction de la mort? Vous avez disparu, il est vrai, du milieu des habitants de la terre, mais c'était pour confirmer fortement la réalité du mystère redoutable de l'Incarnation. Vous avez quitté ce qui est temporaire pour que l'on crût que le Dieu né de vous est aussi parfaitement homme, fils d'une mère véritable, mère soumise aux lois des nécessités physiques, à cette mort voulue par Dieu, où vous conduisait l'écoulement de votre vie; vous avez un corps comme nous, et pour cela vous n'avez pu fuir la rencontre de la mort commune aux hommes.

En cela vous êtes semblable à votre Fils et Dieu de tous. Lui aussi a goûté dans sa chair une semblable mort, parce que l'homme que constitue, pour ainsi dire, toute notre race était en train de mourir. Et il a montré de manifestes merveilles : son propre ensevelissement est source de vie et le tombeau de votre dormition a reçu la vie; ainsi, vos corps à tous deux ont été des corps bien réels, que l'œuvre de la corruption a tous deux épargnés totalement.

Et, en effet, il n'était pas convenable que vous, le vase qui

a contenu Dieu, vous fussiez dissoute en cette poussière de la corruption qui détruit les corps. Car, puisque Celui qui s'est anéanti en vous était Dieu depuis le commencement, et Vie qui a précédé tous les temps, il fallait aussi que la Mère de la Vie devint inséparable de la Vie, reçut la dormition comme un sommeil, et le changement de vie comme un réveil, en sa qualité de Mère de la Vie.

Comme un enfant cherche et désire sa propre mère, et comme une mère aime vivre avec son enfant, ainsi, vous qui possédez des entrailles maternelles envers votre Fils et votre Dieu, il convenait que vous remontiez vers lui; et pour l'amour que Dieu vous porte a vous, sa Mère, il convenait aussi tout à fait que l'intimité avec lui devînt votre continuel partage.

De cette manière, ayant subi la mort de ce qui est caduc, vous avez passé aux incorruptibles demeures de l'éternité, là où Dieu tient sa cour; passant votre vie avec lui, vous n'êtes pas séparée de sa fréquentation.

Vous avez été pour lui une maison de repos ici-bas dans votre corps, ô Mère de Dieu, et c'est lui-même qui l'est en retour là-haut, pous vous, ô Digne de toute louange. « Voici, en effet, dit-il, mon lieu de repos pour les siècles des siècles. » Quel est-il ? C'est la chair dont vous l'avez revêtu, ô Mère de Dieu, cette chair avec laquelle, nous le croyons, le Christ s'est montré non seulement pour le temps présent, mais encore pour le siècle à venir; car c'est revêtu de cette chair qu'il se manifestera quand il viendra juger les vivants et les morts.

Ainsi donc, comme vous êtes pour lui un lieu de repos éternel, il vous a prise, intacte, auprès de lui, pour vous garder toute proche de Celui qui est, pourrait-on dire, vos entretiens et vos entrailles. Aussi, tout ce que vous cherchez à obtenir de lui, volontiers il l'accorde à la Mère qui pleure sur ses enfants; à tout ce que vous lui demandez, il donne satisfaction dans sa puissance divine, lui qui est béni dans les siècles des siècles. Amen.

G. Blanc.

Magnificat anima mea Dominum

MAGNIFICAT *anima mea Dominum*... Telle est la réponse de Marie à la félicitation reconnaissante que lui adresse à Élisabeth. La question vient de la terre; la réponse est du ciel. Élisabeth sait que Marie est Mère de son Seigneur; Marie porte en elle cette vérité qui est devenue sa vie, parce qu'elle porte en elle la vérité qui est vie. Le *Magnificat* est l'expression spontanée d'une vie qui est le commun partage de Dieu et de sa Mère. Nous pourrions admirer comment Marie a été humble en proclamant sa propre humilité puisqu'elle a fait immédiatement remonter à Dieu les louanges qui lui étaient adressées. Ne cherchons pas cependant une vertu trop compliquée dans cette âme qui, parfaitement image de Dieu, est simple à la manière dont Dieu est simple, c'est-à-dire au principe de soi-même. La salutation d'Élisabeth n'est pas semblable à une matière précieuse dont Marie ferait le seul usage convenable : l'offrir à Dieu; c'est plutôt une évocation, un murmure lointain proféré par des lèvres créées qui permet à Marie de laisser transparaître ce qu'elle porte en elle.

Marie conservera au dedans, mais elle est déjà toute au dedans : elle entend comme n'entendant pas, car le simple nom du Seigneur évoque pour elle non pas la réalité visible dont Élisabeth perçoit l'effet, mais la réalité invisible qu'elle porte dans son âme en même temps que dans son corps. Élisabeth écoute la parole de Marie, et cette parole qui a la

vertu du Verbe divin atteint Jean dans le sein de sa mère. Marie entend Élisabeth, mais ce qu'elle ne cesse d'écouter, c'est la Parole dont la sienne est l'écho humble et efficace; en sorte que Marie ne répond pas à la voix qu'elle entend au dehors, mais à celle qu'elle écoute au dedans. Elle exprime, un moment, un dialogue incessant. Elle met des lèvres infiniment dociles au service d'un cœur qui ne l'est pas moins. Elle se tait, habituellement, par discrétion; mais voici qu'Élisabeth se hausse jusqu'au sanctuaire dans lequel Marie s'entretient avec Dieu. Marie, un instant, ouvre une issue et laisse jaillir un trait de lumière.

Marie n'a certes pas à réfléchir pour être humble; elle ignore même qu'il faut qu'elle le soit; elle l'est par une conséquence éminente et nécessaire de sa situation sous le regard de Dieu. Marie ne se regarde pas; elle regarde l'action de Dieu en elle. Elle ne contredit pas Élisabeth, mais elle donne à ses paroles une cohérence de sagesse ignorée de la terre. Marie doit être heureuse de cette harmonie, mais c'est elle qui en apporte la substance, le secret, la vie, en sorte qu'elle ne considère rien des dehors et qu'elle se trouve parfaitement ignorante de tout retour sur soi et donc parfaitement humble.

Jésus a pu affirmer de lui qu'il était humble; Marie était humble en parlant de sa bassesse. Ici et là, c'est la même lumière : lumière qui inspire la parole de Marie et qui se trouve définitivement exprimée dans la charte des béatitudes évangéliques. *Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit a tressailli de joie en Dieu mon Sauveur parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante.* A ce moment, Jésus tressaillit de joie dans l'Esprit-Saint et il dit : *Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, pour avoir caché ces choses aux sages et aux habiles et pour les avoir révélées aux petits* (Luc, 10, 21-22). — *Car voici que désormais toutes les générations me diront bienheureuse, parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. — Bienheureux es-tu, Simon-Pierre, parce que ce ne sont ni la chair ni le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. — Et son nom est saint. — Que votre nom soit sanctifié. — Et sa miséricorde*

s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent. — Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. — Il a déployé la puissance de son bras; il a dispersé ceux qui s'élevaient d'orgueil aux pensées de leur cœur. — Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, tandis que le dedans est rempli de rapines et d'intempérance. — Il a fait descendre les potentats de leurs trônes et il a élevé les humbles; celui-ci redescendit justifié en sa demeure, non pas celui-là; car quiconque s'élève sera abaissé quiconque s'abaisse sera élevé. Quand tu seras invité, mets toi à la dernière place. — Il a rassasié de biens les affamés et il a renvoyé les riches à vide. — Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux.

Ainsi Marie introduit Jésus dans le monde, selon la chair mais aussi selon l'esprit. Les premières paroles de Marie sont pour annoncer la joie et l'action de grâces; tout comme le premier message de Jésus est la charte de la béatitude. Élisabeth nous découvre donc une économie profonde : elle est visitée tout à la fois dans son corps et dans son esprit et cette double grâce lui vient parce qu'elle a loué Marie. Secrètement instruite de ce que Marie est Mère du Seigneur, Élisabeth le croit et puis elle le déclare et enfin elle le sait dans son corps par le tressaillement de Jean, dans son esprit par le chant de Marie. Elle sait que Marie porte Dieu, elle sait et elle dit avec Marie que Dieu est tout proche pour les humbles.

L'économie divine, une fois réalisée lors de la Visitation, demeure pour nous maintenant. S'il est vrai qu'il nous faut parfois faire effort pour prier la Sainte Vierge, il arrive bien aussi qu'elle-même nous y invite. Nous sommes alors conviés à nous unir au cantique qu'elle récite elle-même et nous dirions volontiers comme Élisabeth : *D'où me vient cet honneur que la Mère de mon Seigneur vienne à moi* La réponse est la même que pour Élisabeth : c'est la visitation mystérieuse et plénière de Dieu s'effectuant pour nous dans les chants de notre Mère.

Marie vient donc dans l'allégresse, elle porte avec elle

Dieu, et elle donne tout l'essentiel du message de Dieu aux hommes; le renoncement et l'action de grâces fondés sur la certitude de l'inconsistance de la créature et de la plénitude du don de Dieu. Le message est simple comme le cœur qui l'apporte et comme le cœur qui le reçoit. Qu'on relise un à un ces accents, on n'y découvrira pas d'autre idée que celle-ci : Dieu tout-puissant, miséricordieux, saint, comble les âmes creusées du désir que n'encombre aucun faux bien; et ces âmes tressaillent en Dieu d'une reconnaissance éternelle comme sa miséricorde. Tel est le témoignage de la Mère de Jésus, et Jésus ne dira substantiellement rien de plus en ce qui concerne l'entrée dans le royaume. Nous sommes, en droit, *dans* ce royaume; bien des fois nous en avons redit le cantique *Magnificat*. Comparons la joie de Jésus tressaillant dans l'Esprit-Saint et l'esprit de Marie tressaillant de joie en Dieu son Sauveur, et puis notre joie. Nous aurons honte de notre joie trop petite, un instant seulement, car il vaut mieux regarder comment celle de Jésus et celle de Marie sont parfaitement achevées. Nulle joie n'est parfaite qui ne soit non seulement consciente, mais encore consciente de son motif; une joie non fondée n'est qu'une impression passagère trop précaire pour s'appeler joie. Or Jésus et Marie expriment le même motif : contraste entre la sainteté et la miséricorde divine d'une part, la faiblesse et la petitesse de l'homme d'autre part. *Père saint ! que votre nom soit sanctifié. Son nom est saint* : voilà l'un des pôles de la joie. C'est comme un sommet auquel, en se suspendant, la joie impose doucement à l'âme une sorte d'état extatique. La créature doit toujours se porter au delà d'elle-même pour déclarer en esprit et en vérité que Dieu est saint, et si nous avons honte de notre joie trop petite, nous aurons honte bien davantage de la manière étroite et pauvre dont nous communions aux paroles de Jésus et de Marie. *Père saint*... Marie remonte rapidement, d'un seul trait, de la joie qu'elle observe dans son cœur à la cause essentielle : *son nom est saint*; puis elle redescend doucement vers ses enfants de la terre en empruntant la voix de la miséricorde. Jésus, dans un ravissement qui dé-

passe soudain toute sa psychologie humaine, pose absolument la sainteté du Père comme la source active de sa joie.

Voilà l'essentiel, le fondement de toute vraie joie, puisqu'il l'est de la béatitude divine. Il faut cependant ajouter la bassesse ou la petitesse de la créature et l'ineffable condescendance qui incline vers elle la plénitude de la sainteté divine. La joie est l'achèvement conscient, expérimenté, d'une activité aisée; plus profonde, elle est cette joie qui tient à l'être : joie d'être qui se confond pour Dieu avec la béatitude de son acte parfait, et qui est pour nous la racine ou le terme de toutes les joies que nous trouvons dans les plus hautes et les plus intimes de nos activités. Et comme de toute manière, naturellement, surnaturellement, nous n'avons l'être, et nous ne sommes nous mêmes qu'en Dieu, la joie d'être, c'est la joie de voir avec clarté que Dieu nous fait être, et nous fait être qui nous sommes. Ce qui fait être Marie, c'est que Dieu regarde sa bassesse; ce qui fait être les petits et les humbles, c'est que Dieu leur révèle les secret du ciel, et ainsi la joie de la sainteté de Dieu s'enracine dans la nature créée en vertu de sa condition. Ce n'est pas une joie exubérante qui fait vivre l'âme à la surface d'elle-même, c'est un extatisme impassible qui transpose en quelque sorte le fond de l'âme dans le milieu divin et lui en fait prendre une vive conscience.

Certains philosophes païens ont bien connu une sorte d'extase du néant (ou de l'être, ce qui revient au même tant qu'on ne remonte pas à Dieu, l'évasion ne pouvant s'opérer que par un extrême) qui les tirait hors d'eux-mêmes dans une ivresse d'un instant. Cette extase-là serait conservée dans la joie parfaite si elle n'était annulée, compensée, pacifiée par celle de la sainteté de Dieu. Portons en nous ces extrêmes harmonisés dans la sagesse : celle de Jésus, celle de Marie, l'éternelle Sagesse qui invite doucement toute créature à se changer en une louange de gloire au Dieu trois fois saint.

M.-L. Guérard des Lauriers, O. P.

ESPRIT-SAINT ET HISTOIRE DU SALUT

La notion d'*esprit* dans l'expression *Esprit-Saint* est une notion spécifiquement biblique, rapportée par les deux Testaments, et qui désigne un des aspects du fait chrétien[1]. Nous dirons tout à l'heure quel est ce fait et nous essaierons de le décrire, mais il importe tout d'abord de préciser son originalité; pour cela, il nous faut nous inspirer directement de l'Écriture. En premier lieu, voyons l'étymologie du mot esprit : le mot hébreu qui a été traduit en grec par *pneuma* et en latin par *spiritus* est le mot *rouah*; il signifie au sens propre un phénomène d'ordre physique, le mouvement de l'air qui se déplace, et par suite désigne soit le phénomène atmosphérique du vent, soit le phénomène physiologique de la respiration; primitivement, ces trois mots ont le même sens. Comme ces phéno-

1. La méthode employée ici et qui consiste à présenter la théologie du Saint-Esprit par son action à travers l'histoire du salut est celle de la catéchèse antique. Voir Cyrille de Jérusalem, *Catéchèses XVI et XVII*; P. G., XXXIII, 917-1012; Grégoire de Nazianze, *In Pentecostus*, P. G., XXXVI, 444-451.

nes expriment quelque chose de puissant et de redoutable — un souffle puissant — la *rouah* a désigné ce qui communique à l'homme une puissance extraordinaire, au sens imagé du terme; c'est ce qui va rester dominant dans la conception chrétienne : à la Pentecôte, c'est un vent puissant qui ébranle la maison et souffle sur les apôtres; l'essentiel de l'idée n'est pas l'immatérialité, mais la puissance. Ainsi, à l'origine, dans l'Ancien Testament, l'esprit apparaît comme la puissance divine qui s'oppose à la faiblesse de la chair, à la fragilité de ce qui n'est qu'humain; l'esprit est une force qui s'empare de l'homme pour lui faire accomplir des œuvres au-dessus de ses forces ordinaires.

Quand il s'est agi de transcrire en grec la conception hébraïque, on a traduit *rouah* par le mot πνεῦμα, qui représente la même image au sens propre, celle de respiration et celle de vent; mais le mot avait déjà dans la pensée grecque toute une histoire et il avait été chargé d'une signification très différente de celle de la Bible. Le *pneuma*, dans le vocabulaire des médecins grecs, est le souffle vital, c'est-à-dire le principe physique subtil qui *anime*, qui rend vivant un être. Pour les stoïciens, il est une participation au *Pneuma* divin, à cet Esprit universel — Dieu même — qui anime toutes choses, qui est le principe matériel de toute existence. Pour les néo-platoniciens, il représente un élément intermédiaire entre le νοῦς, l'intelligence, d'un côté et le corps de l'autre; c'est une sorte de corps subtil, fluide vital distinct du corps matériel et enveloppe de l'âme. En effet, pour Plutarque, il y a une double mort : la mort dépouille d'abord l'homme de son σῶμα, mais il garde son πνεῦμα, sorte de corps astral qui est l'enveloppe du νοῦς, esprit pur.

On voit qu'il n'y a rien de commun entre l'image de la *rouah* — πνεῦμα biblique — et le πνεῦμα hellénistique. Mais, comme cela a été souvent le cas par suite de la rencontre de ces deux cultures, il y a eu une sorte de contamination de l'une des notions par l'autre qui a abouti à une troisième conception. Le πνεῦμα grec, qui par essence est quelque chose de matériel, a été spiritualisé par son contact avec la *rouah* biblique. On voit cette « spiritualisation »

apparaître avec le Livre de la Sagesse, Philon, Origène, saint Augustin. Le *pneuma* est devenu le symbole de ce qu'il y a de plus haut dans l'homme; par un renversement remarquable, il a remplacé le νοῦς et est devenu synonyme de la partie supérieure de l'homme, celle qui est intelligente et libre, et que l'on a appelé « esprit », « *pneuma* », par opposition à « matière ». Nous voyons ainsi comment ce mot unique en est venu à désigner trois réalités différentes, qui n'ont de commun que d'utiliser une même image, celle du souffle.

« Esprit » peut signifier : soit un élément matériel subtil, comme dans les esprits animaux de Descartes ou les expressions esprit de vin, esprit de sel : c'est le sens grec primitif; soit la partie intellectuelle de l'homme, par opposition à la matière, d'où un spiritualisme opposé à un matérialisme : c'est le sens philosophique du terme où l'on retrouve la notion grecque influencée par la conception biblique; il peut enfin désigner la puissance divine agissant dans l'homme pour l'élever au-dessus de sa nature en lui communiquant des énergies extraordinaires : c'est le sens biblique et chrétien; c'est dans ce dernier sens que nous parlerons de l'Esprit-Saint, puissance divine s'opposant à la faiblesse de notre nature. Et c'est dans ce sens que saint Paul oppose chair à esprit : la chair au sens paulinien comprend non seulement notre corps, mais aussi notre intelligence fragile.

Pour préciser l'originalité de la notion d'Esprit-Saint, nous essaierons de décrire comment celle-ci nous apparaît progressivement dans l'Ancien Testament, en restant sur le plan des faits, car la réalité chrétienne est la réalité d'une succession d'événements, ce n'est pas une doctrine, mais une suite de faits historiques. Les documents sur ces faits nous sont fournis par les Livres saints et par l'histoire de l'Église qui en est la suite, l'ensemble constituant l'histoire des grandes œuvres de Dieu. Elles débutent avec le cosmos; nous y retrouvons les étapes majeures : création, élection d'Abraham, Incarnation et Résurrection de Jésus-Christ, Pentecôte, Parousie, qui sont les grands *miracles*; il

ne faut pas oublier que le mot miracle, dans le vra sens du terme — *mirabilia dei* —, ne se définit pas pa rapport aux lois naturelles et à leur déterminisme : les mi racles sont les œuvres de Dieu à travers l'histoire. Entr les grands miracles, il y a ce que nous pouvons appele les petits miracles, interventions de Dieu qui constituen une sorte de suite définissant un sillage dans l'histoire l'histoire sainte — ensemble des miracles — marque con crètement la marche particulière de l'action divine. L'An cien Testament est une lente éducation où Dieu prépar l'humanité naturellement portée à adorer les forces natu relles d'abord au monothéisme, puis à l'intelligence de l souffrance rédemptrice pour aller jusqu'aux mystères d la vie intime de Dieu.

L'intelligence de cette histoire sainte est ce qui fait l'obje de la *prophétie*. La prophétie n'est pas l'annonce d'événe ments futurs, c'est l'intelligence du plan de Dieu, de l continuité des œuvres de Dieu; c'est elle qui nous fait saisi qu'entre les différents stades de l'histoire il y a une intelligi bilité, une liaison, une suite; et ceci est un ordre de réalit spécial qui demande pour être compris une intelligence spé ciale. Comme Pascal l'a admirablement montré, à chaqu plan de réalité appartient une méthode particulière; il y trois modes de connaissance : l'esprit de géométrie qu correspond au monde des corps, l'esprit de finesse qui cor respond au monde intérieur, au monde de l'âme, et l'espri de prophétie qui est l'intelligence du monde de l'histoire Or le propre de l'attitude scientifique est d'appliquer à cha que domaine de l'être la méthode qui lui correspond; toute les erreurs viennent de la prétention à vouloir traiter l'âm — ou l'histoire — avec l'esprit de géométrie. L'exempl du miracle ici est frappant. Le propre du monde physiqu est qu'il est soumis à la répétition et défini par des lois, c qui permet de retrouver entre deux phénomènes des liaison constantes. Or le fait historique est par essence unique, irré versible, et il ne peut être répété; et le miracle est quelqu chose qui arrive dans une certaine ligne historique qui es celle de l'action de Dieu; son intelligibilité est donc inté

rieure à l'histoire; il se situe dans une suite historique, et non dans un cadre naturel. Le miracle constitue une preuve précisément parce qu'il n'est pas isolé, mais qu'il se rattache à tout un ensemble, et qu'on peut par suite s'en autoriser pour l'affirmation d'un avenir : je puis affirmer ma résurrection future à cause de la résurrection du Christ, au nom de la certitude prophétique, comme je puis affirmer que le soleil se lèvera demain, au nom de la certitude géométrique.

Nous avons l'air d'être bien loin du Saint-Esprit. Mais il n'en est rien : l'Esprit-Saint nous apparaît historiquement comme le principe du miracle et de la prophétie, c'est-à-dire comme une force qui opère les œuvres constituant l'histoire sainte et comme une lumière qui nous en donne l'intelligence. La révélation est un ensemble de faits concrets, où nous voyons l'Esprit, force agissante, se manifester par des effets : ce que l'Écriture nous montre, ce ne sont pas des théories, ce sont des forces à l'œuvre; l'Évangile ne nous donne pas une théologie de l'Incarnation, il nous montre Jésus guérissant les malades, pardonnant les péchés, changeant la Loi, donc sa divinité à l'état exercé. Ainsi en est-il de l'Esprit-Saint.

C'est d'abord dans l'ordre naturel que s'exerce cet Esprit divin; sa première apparition se trouve au verset 2 de la Genèse : *L'Esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux*. Avant d'entrer dans le détail de la création, l'auteur décrit la *rouah Jahweh* qui plane, comme un oiseau, sur le chaos ténébreux d'où vont sortir, par sa puissance vivifiante, le ciel et la terre; c'est donc essentiellement une puissance qui opère la vie, et sa première œuvre est la création. Le souffle de Dieu va reparaître au second épisode capital de l'histoire, la création de l'homme : *Dieu forma l'homme de la poussière du sol et souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant* (Gen., 2, 7); le mot ici n'est pas *rouah*, mais *nephesh*; cependant c'est bien de la même puissance vivificatrice de Dieu qu'il s'agit : *Et in Spiritum Sanctum, Dominum et vivificantem*.

L'idée que l'Esprit-Saint est le principe de toute vie cos-

mique, biologique, de toute existence, apparaît à chaque instant dans l'Ancien Testament :

> Si Jahweh ramène à Lui son souffle
> Et retire à Lui son haleine,
> Toute chair expire à la fois
> Et l'homme retourne à la poussière.
>
> (Job, 34, 14.)

Les psaumes, en particulier, exposent souvent ce thème :

> Tu caches Ta face et ils sont dans l'épouvante.
> Tu retires Ton souffle et ils meurent,
> Tu envoies Ton souffle et ils sont créés
> Et Tu renouvelles la face de la terre.
>
> (Ps. 104, 29.)

La liturgie appliquera ce verset à la création de ce nouveau cosmos qu'est l'Église, dont le Christ est le soleil; l'Apocalypse nous dit en effet que dans la Jérusalem céleste il n'y aura plus de soleil, car le Christ lui-même en sera la lumière. C'est que la première création, celle du cosmos visible de la nature, est la préfiguration de la seconde création, celle de la grâce, et ceci légitime l'usage continuel des symboles de la nature pour représenter les réalités spirituelles. Cet usage vaut aujourd'hui encore pour l'univers que nous révèle la science moderne, et les nébuleuses en expansion qu'ignoraient les anciens sont une figure des univers spirituels en expansion que sont les mondes angéliques.

Sur ces questions, on peut lire l'article de Van Imschoot : « L'Esprit de Jahweh source de vie dans l'Ancien Testament » (*Revue Bibl.*, 1935, p. 481). Cet aspect cosmique de l'action du Saint-Esprit est très spécialement développé dans la théologie orthodoxe russe, et l'on trouve de belles pages sur le sujet dans Boulghakov, *Le Paraclet* (Aubier, 1946) : « La force de la vie et du développement est la force du Saint-Esprit dans la nature : la grâce naturelle de la vie... Il faut compren-

dre et recevoir cette grâce naturelle du créé avec tout ce qui la rend inséparable du monde naturel, sans se laisser choquer par un apparent paganisme ou panthéisme auquel on oppose un déisme vide qui sépare le Créateur de la créature. La fausseté du panthéisme ne consiste pas à reconnaître une force divine agissant dans la création de Dieu, mais à identifier cette force de Dieu dans le monde avec Dieu même dont elle est l'action ou l'énergie. Où le monde naturel prendrait-il ses forces pour devenir lui-même, sinon dans le fait créateur?... La nature, elle aussi, œuvre, mais cet effort a encore besoin d'être inspiré pour que la vie l'emporte sur la mort. Cette inspiration de vie est accordée par l'Esprit-Saint (p. 201). »

La première des grandes œuvres de Dieu est le miracle de la nature. En second lieu, l'Esprit se manifeste dans l'histoire sainte, qui représente la seconde étape du plan du salut, celle dans laquelle Dieu choisit une race particulière devant jouer un rôle éminent dans la préparation de sa venue. L'action de l'Esprit va s'exercer de deux manières : c'est d'abord l'Esprit de Jahweh qui saisit certains personnages pour les animer d'une force surhumaine en vue de l'accomplissement de certaines des grandes œuvres de Dieu. Ceci apparaît en particulier dans le Livre des Juges, qui nous rapporte la conquête de Canaan. C'est *l'Esprit de Jahweh qui revêtit Gédéon* (Jud., 6, 34) pour qu'il relève les courages et mène les troupes à la victoire. C'est lui qui, poussant Samson et *fondant sur lui*, lui donne la force de déchirer de ses mains un lion, de tuer huit hommes à lui seul (Jud., 14, 6-19), de briser, comme des fils de lin brûlés, les cordes neuves qui lui liaient les bras, puis, armé d'une mâchoire d'âne, de battre mille Philistins (Jud., 15, 14). Comme le dit bien Van Imschoot (« L'action de l'Esprit de Jahweh dans l'Ancien Testament », *R.S.P.T.*, 1934, p. 558) : « Ce qui, aux yeux des anciens Hébreux, décèle la présence de l'Esprit de Jahweh, ce sont les phénomènes extraordinaires, inattendus ou particulièrement violents, comme les actes de courage héroïque et de force prodigieuse, les explosions subites d'enthousiasme guerrier ou religieux, les vi-

sions, les oracles, les paroles ou les gestes extatiques des prophètes. »

Nous atteignons ainsi le second effet de l'action de l'Esprit-Saint : c'est la prophétie; l'Esprit donne à certains hommes l'intelligence du plan de Dieu. Nous disons dans le *Credo* : *Qui locutus est per Prophetas*. Le prophète est celui que l'Esprit-Saint introduit dans le secret de ses voies. Nous avons nos vues sur l'histoire; Dieu a d'autres vues et un plan autre. C'est l'Esprit-Saint qui, seul, sonde les profondeurs de Dieu et nous introduit dans son mystère. En d'autres termes, l'Esprit-Saint mène l'histoire par ses oints et il l'explique par ses prophètes; mais c'est lui qui est ici la cause principale. Ce sont tous les prophètes qu'il faudrait citer; ainsi David : *l'Esprit de Jahweh a parlé par moi et sa parole est sur ma langue* (2 Sam., 93, 9); ainsi Ezéchiel : *l'Esprit de Jahweh entra en moi et me fit tenir sur mes pieds et j'entendis celui qui me parlait* (Ez., 2, 1). L'Épître aux Hébreux rappelle cette doctrine : *C'est portés par l'Esprit-Saint qu'ont parlé les saints hommes de Dieu.*

Comme les voies de Dieu s'opposent à celles des hommes, le prophète est en butte aux contradictions des hommes mondains qui ne veulent pas entrer dans les voies de Dieu. Le Christ lui-même a essayé de faire entrer le peuple juif dans le plan de Dieu; ce peuple a refusé et a crucifié le Prophète. Les martyrs ne sont que les successeurs des prophètes.

L'antiquité païenne a aussi connu une doctrine de la prophétie et de la divination, mais la divination chez les anciens était fondée sur un autre phénomène; elle se rattache bien à la conception d'un *pneuma*, mais il s'agit d'un souffle matériel, émané de la terre, qui fait entrer en transes le devin, le met en relation avec des forces cosmiques inconnues et lui fait percevoir des correspondances qui échappent à la connaissance ordinaire. Verbeke exprime bien cette conception : « Le pouvoir de prédire des événements futurs est lié à la sympathie universelle, à l'interdépendance des événements cosmiques; tous les événements du cosmos sont les éléments d'un grand tout où il y a in-

eraction perpétuelle de l'un sur les autres. Cependant, tous es hommes ne sont pas capables de découvrir ces liens ecrets. La plupart sont trop absorbés par leurs occupations ournalières. Ce n'est qu'à certains moments privilégiés, endant le sommeil ou à l'approche de la mort, que l'in-elligence se dégage assez du monde sensible pour entrevoir e mystère de l'avenir. Il y a toutefois des hommes privilé-iés qui, sous l'influence de certains excitants, sont capables l'atteindre l'enthousiasme divinatoire » (Verbeke, *La doc-rine du Pneuma*, p. 529). On voit la différence des deux onceptions : pour la pensée païenne, il s'agit d'énergies achées du cosmos qu'il faut saisir; dans la perspective bi-lique l'esprit, force divine, s'oppose à la nature humaine ragile; sans la *rouah*, l'homme n'est que poussière et que aille; l'action de la *rouah* l'élève au-dessus de sa nature, 'introduit dans le mode de Dieu.

Cette action de l'Esprit qui conduit l'histoire sainte va pparaître en plénitude dans la trosième étape des *magnalia Dei*, celle de l'avènement du Christ, celle de l'Incarnation. L'Esprit-Saint est considéré comme le principe opérant cette euvre éminente de Dieu; tout ce qui précède lui est ordonné, t toute la suite en découle, car avec elle l'élément essentiel le l'histoire est arrivé : la nature humaine est unie à jamais la nature divine; or ceci constitue la fin même de la créa-ion. Jamais aucun progrès scientifique, jamais aucune révo-ution sociale ne pourra nous donner ce que nous possédons n Jésus-Christ; c'est là ce qui différencie radicalement la ision chrétienne de l'histoire d'un évolutionnisme ordi-naire, non chrétien, pour qui le progrès est homogène et ontinu. Avec le Christ, la fin de l'histoire en un sens est léjà atteinte; après le Christ, il y a encore une histoire, mais elle a qualitativement un caractère différent. C'est l'Esprit-Saint qui a préparé cette œuvre éminente de Dieu et qui en st l'agent; l'ange Gabriel dit à Marie : *L'Esprit du Sei-neur viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te cou-rira de son ombre* (Lc, 1, 35); et, dans saint Matthieu : *l se trouva, avant qu'ils eussent habité ensemble, qu'elle vait conçu du Saint-Esprit* (1, 18).

Toute l'histoire du Christ se manifeste comme conduite par l'Esprit-Saint; ceci apparaît en particulier dans l'Évangile de saint Luc, où le Christ est présenté comme un nouvel Élie, c'est-à-dire comme Celui sur qui l'Esprit prophétique est répandu en plénitude. *Le vieillard Siméon vient au Temple poussé par l'Esprit* (Lc, 2, 25). Au baptême, l'Esprit-Saint descend sur Jésus sous la forme d'une colombe pour inaugurer sa vie publique et son ministère prophétique. Puis Jésus, *rempli de l'Esprit-Saint, revient au Jourdain et il est conduit par l'Esprit au désert* (Lc, 4, 1). Jésus s'applique la parole d'Isaïe : *l'Esprit du Seigneur m'a oint* (Lc, 4, 18), et c'est par l'Esprit de Dieu qu'il chasse les démons (Matth., 12, 28).

L'Incarnation a ouvert ainsi un nouvel âge au monde, celui où l'Esprit-Saint a été répandu en plénitude sur l'humanité de Jésus. Après l'Ascension, l'Esprit qui est en lui est communiqué à l'Église qui est son corps; ceci, le Christ l'avait annoncé à ses apôtres : *Je vous ai dit ces choses pendant que je demeure avec vous. Mais l'Intercesseur, l'Esprit-Saint que mon Père enverra en mon nom, lui vous enseignera toutes choses et vous fera comprendre toutes les choses que je vous ai dites* (Jn, 14, 25). *Il est avantageux pour vous que je parte, car si je ne pars pas, l'Intercesseur ne viendra pas vers vous; mais si je m'en vais, je l'enverrai vers vous* (Jn, 16, 1-8). Cette effusion de l'Esprit a lieu au jour de la Pentecôte : *Il vint du ciel un bruit comme celui d'un violent coup de vent qui remplit toute la maison où ils étaient assis... Tous furent remplis du Saint-Esprit et ils se mirent à parler en d'autres langues* (Act., 2, 2).

Le résultat de cette descente de l'Esprit est double. D'une part, elle anime les apôtres, ces hommes faibles qui s'étaient dispersés au jour du vendredi saint, d'une force nouvelle, surhumaine. Ils vont maintenant rendre témoignage, accomplir les grandes œuvres de Dieu. Il y a en eux une force divine par laquelle ils parlent avec autorité, et avec une efficacité qui dépasse la parole humaine; ils opèrent des miracles, ils convertissent les cœurs, ils communiquent la vie divine par les sacrements : *Pierre, rempli du Saint-*

Esprit, s'adressa aux anciens du peuple (Act., 4, 8). Ceux qui disputaient avec Etienne *ne pouvaient résister à sa sagesse ni à l'Esprit par lequel il parlait* (6, 10). Ainsi, nous voyons ici, avec plus de force que jamais, cette propriété de l'Esprit d'être la puissance de Dieu qui opère de grandes choses à travers des hommes fragiles. Cette puissance continue d'accomplir l'œuvre de Dieu qui est maintenant l'édification de l'Église et la conversion du monde : elle remplit encore notre époque et la remplira jusqu'à la Parousie.

Mais tous ces faits, qui prolongent l'action de l'Esprit dans l'Ancien Testament, ne traduisent qu'un aspect extérieur de cette action : car l'événement nouveau de la Pentecôte, c'est la venue de l'Esprit dans les âmes pour leur communiquer la vie nouvelle, celle de la grâce. Comme l'Esprit aux origines restait sur les eaux, suscitant en elles la vie biologique, ainsi l'Esprit-Saint opère-t-il maintenant une création nouvelle, celle de la vie *spirituelle* au sens propre du mot. Cette vie est supérieure aux forces de la nature et de l'intelligence, car elle est une participation à la vie même de Dieu. C'est là le terme de la création, ce dessein de Dieu de nous communiquer sa vie et de créer en nous un être nouveau. Il nous appelle à devenir fils dans le Fils unique : la grâce est précisément ce fait. Mais pour que nous puissions exercer cette vie, connaître le mystère de Dieu, il faut que Dieu crée en nous des facultés nouvelles.

Or ceci est l'œuvre du Saint-Esprit. Il faut lire ici les textes incomparables où saint Paul décrit cette vie nouvelle, qui n'est pas la vie de la chair. Et l'opposition, ici, comme nous l'avons souvent dit, n'est pas entre le corps et l'intelligence, mais c'est l'opposition de deux totalités : la vie du corps peut être spirituelle, et la vie de l'intelligence peut être charnelle. C'est l'opposition d'une humanité transfigurée par l'Esprit-Saint et d'une humanité fermée à l'Esprit-Saint. Le principal texte est celui de l'Épître aux Romains (8, 15) : *Vous avez reçu un Esprit d'adoption en qui nous crions : Abba! Père!...* Seul l'Esprit-Saint peut nous permettre de connaître dans la foi les profondeurs de Dieu (1 Cor., 2, 9). Seul l'Esprit-Saint peut créer en nous un

cœur nouveau pour aimer les choses divines et les autres comme Dieu les aime (Rom., 5, 5). L'Esprit-Saint n'est plus ici seulement une inspiration passagère, mais un milieu nouveau où l'homme entier est plongé (Rom., 8, 5).

Dans cette nouvelle opération, qui est celle de la création du cosmos de la grâce, l'Esprit-Saint se manifeste avec une clarté plus grande. D'abord il apparaît comme divin : il est l'esprit *saint*, c'est-à-dire que ce qu'il opère, c'est à proprement parler la divinisation de l'âme; il nous transporte dans la sphère de Dieu, et c'est là toute l'affirmation chrétienne. Déjà, dès l'origine, il nous est apparu comme opérant des œuvres supérieures aux forces de l'homme. Mais ici, il nous apparaît comme opérant une œuvre proprement sainte et divinisante. Ainsi la nature de la *rouah* nous apparaît-elle désormais : c'est vraiment une force divine agissant dans l'histoire pour opérer la transfiguration du monde et l'édification du corps du Christ. L'Esprit est l'âme vivante et opérante de l'Église, édifiant le Christ mystique à travers les siècles.

Mais un autre aspect, caché aux origines, apparaît davantage maintenant, c'est le caractère personnel de l'Esprit. Il ne s'agit pas seulement d'une force impersonnelle, comme l'Ancien Testament nous en laissait l'impression. Le Christ le présente comme un autre Intercesseur et le met sur le même plan que lui, dont la personnalité est indiscutable. Les Actes lui attribuent des opérations personnelles : il rend témoignage, il instruit, il est attristé par les infidélités, il demeure dans l'âme; il s'agit donc d'une présence personnelle, présence beaucoup plus intime que la présence générale de Dieu dans la création, et liée à la nature même de la grâce. Nous sommes les *temples du Saint-Esprit*, dit saint Paul. Il est donc Celui à qui l'homme pourra s'adresser :

Veni Creator Spiritus,
Mentes tuorum visita.

Il est le *dulcis hospes animae*.

Les grandes œuvres du Saint-Esprit sont-elles terminées avec la Pentecôte et la sanctification des âmes? Pas encore.

Car, à cette transfiguration, nos corps et le cosmos dont ils ont partie sont soustraits. Ou plutôt, les effets de la présence de l'Esprit ne s'y font sentir que localement. « Le nom de la création pénétrée de la grâce est Eden, écrit Boulgakov, et celle qui ne l'est pas est le monde entier, dans lequel, outre l'action générale de la grâce naturelle, jaillissent les points lumineux des bénédictions de l'Église : celles des éléments, de l'eau, du pain » (p. 201). Mais nous attendons la pleine transfiguration, qui sera l'œuvre dernière de l'Esprit; elle s'appelle la Résurrection, la création des cieux nouveaux et de la terre nouvelle.

Il nous reste cependant un dernier aspect de l'Esprit-Saint à considérer. Nous sommes partis de son action la plus humble dans la vie naturelle; peu à peu nous l'avons vu agissant dans l'histoire, puis dans le monde de la grâce. Par là, il s'est manifesté à nous dans sa réalité : comme Dieu, comme Personne. Par ailleurs, nous savons que le Verbe s'est révélé à nous également comme Dieu et comme Personne. Avant eux, le Père nous était apparu comme le Principe premier, le Dieu primordial, lui aussi Dieu et Personne. Ainsi peu à peu se dévoile à nous le mystère d'un Dieu en qui il y a trois Personnes. Ce mystère ne se révèle que progressivement, car nous ne pourrions le porter du premier coup. Mais il résulte de l'étude même des faits que nous rapportent les Testaments.

La question se pose alors des rapports entre ces Personnes. Nous entrevoyons qu'avant de se manifester dans la nature et dans l'histoire l'Esprit a préexisté éternellement en Dieu. Il nous apparaît ainsi, sous un dernier aspect, dans le mystère trinitaire. Or, dans l'œuvre créée, il est Celui qui vient en troisième, Celui qui mène à l'achèvement ce dont le Père est le principe et le Fils l'instrument : « Le Père se complaît et ordonne, le Fils opère et crée, l'Esprit nourrit et accroît », dit saint Irénée. Ainsi dans sa préexistence est-il aussi le troisième, Celui qui procède du Père et du Fils, le lien d'amour qui les unit. Nous remontons jusqu'à sa réalité essentielle et primordiale, dont son action dans le monde n'est que le reflet, et nous comprenons pourquoi il

est le lien d'unité de l'Église, comme il est le lien d'unité de la Trinité. Il est en Dieu l'amour du Père pour le Fils et du Fils pour le Père, qui existe substantiellement; de même est-il le principe qui unit les chrétiens.

Nous pouvons, au terme de cette étude, en rassembler les résultats. L'Esprit-Saint nous est apparu d'abord comme une force surhumaine agissant dans la nature et dans l'histoire et y opérant des grandes œuvres. Cette force présente des caractères qui relèvent de l'ordre divin et s'oppose à la nature créée. Il nous est apparu en second lieu comme principe dans l'homme d'une vie nouvelle, la vie spirituelle, qui est supérieure à la vie naturelle et introduit l'homme dans la familiarité divine en le connaturalisant au monde de Dieu. Enfin, tous ces traits nous ont permis d'apercevoir la cause au delà de ses effets et d'y reconnaître une Personne divine distincte du Père et du Verbe, *qui cum Patre et Filio simul adoratur et conglorificatur*. Ainsi, du monde de la nature, par celui de l'histoire sainte, sommes-nous remontés jusqu'à l'Éternité divine.

Jean Danielou, S. J.

PSAUMES

saume 1

Liminaire

Heureux l'homme qui fuit les sophismes impies,
Et ne s'engage pas au chemin des pécheurs.
Il ne fréquente pas les sceptiques railleurs,
Mais il met son délice en la loi du Seigneur,
Et la médite jour et nuit.

Vois cet arbre planté au bord d'un clair ruisseau.
Quand arrive l'été, ses fruits sont les plus beaux.
Tu ne verras jamais son feuillage flétri.
Ainsi tout ce que fait le juste réussit.

Mais les impies, non, non ! Dès que souffle le vent,
Ils volent comme bale. Et, lors du jugement,
Ces pécheurs, ces maudits s'effondrent devant
Les justes assemblés. Car Dieu connaît les bons,
Et la voie des pervers mène à la perdition.

Psaume 2

Christ en majesté

Tumulte. Les nations s'agitent,
Les peuples font des plans absurdes.
Pourquoi ?

Les Rois de la terre s'unissent,
Ils tiennent des conciliabules,
Contre le Seigneur et son Christ,
Son Oint.

« Brisons, brisons leurs liens, disent-ils,
Délivrons-nous de leurs entraves. »

Du ciel, le Seigneur Dieu
Rit d'eux,
Et s'esclaffe.
Puis parle avec colère et sa fureur les plonge dans la crainte
« Moi, Dieu, je l'ai établi Roi sur Sion ma montagne sainte.

Et moi, je proclame l'arrêt de Dieu.
Car Dieu me dit :
« Tu es mon Fils,
Je t'ai engendré aujourd'hui.
Demande, et je te donnerai tous les peuples en héritage,
Et pour ta possession les bornes de la terre,
Et tu les materas de ton sceptre de fer,
Comme un potier son vase tu les briseras. »

Réfléchissez, vous, Rois,
Comprenez, Juges de la terre,
Servez votre Seigneur, servez-le dans l'effroi,
En tremblant rendez-lui des hommages sincères.
Qu'il s'irrite et tu périras.
Sa colère s'enflammera.
Heureux qui se jette en ses bras.

Psaume 4

Paix

Quand je t'appellerai, écoute-moi, Dieu de justice,
Tu m'as soutenu dans l'épreuve, écoute-moi, je t'en supplie.
Fils d'hommes, jusqu'à quand vos cœurs durs resteront-ils sourds ?
Pourquoi vous plaire dans l'oiseux, chercher le faux et les détours ?
Ne savez-vous pas que Dieu comble celui qui l'adore ?
Quand je l'appellerai, mon Dieu m'exaucera encore.
Tremblez et ne péchez plus, méditez et retournez
En vos cœurs ces pensées, dans le silence retirés.
Sacrifiez à Dieu de justes sacrifices,
Et espérez en Lui.
Beaucoup disent : « Qui donc nous montrera le bien ? »
Toi, Seigneur, montre-nous ta face de lumière,
Car tu m'as mis au cœur, mon Dieu, la joie entière,
Plus qu'aux jours où abondent le blé et le vin.

En paix, je m'étends, je m'endors, ensemble,
Toi seul, mon Dieu, tu m'enveloppes de confiance.

Psaume 6

Premier Psaume de Pénitence

Yahweh, ne me punis pas dans ta colère,
Ne me châtie pas dans ta fureur.
Je suis accablé, écoute ma prière,
Guéris-moi, mes os tremblent de peur.
Mon cœur tremble douloureusement,
Et Toi, Yahweh, jusqu'à quand ?...

Reviens, Yahweh, finis mon attente,
Tu es bon, libère-moi.
Les morts n'ont pas souvenir de Toi,
Dans le Schéol, qui te chante ?

Je m'épuise, je gémis,
Sanglotant toute la nuit,
Mes larmes trempent mon lit,
Mon œil brûle de dépit,
Je vieillis
Du fait de mes ennemis.
Éloignez-vous de moi, criminels,
Yahweh entend ma voix gémissante,
Yahweh entend mon appel,
Yahweh reçoit ma demande.

Mes ennemis sont confondus d'épouvante,
Ils s'effondrent devant l'Éternel.

Psaume 8

Immensité

Dieu,
Notre Dieu.

Oh ! que ton nom est admirable sur la terre
Entière.

Sur les lèvres des tout-petits,
Tu viens recueillir la louange
Qui renverse tes ennemis,
Et qui réduit tes adversaires au silence.

Je regarde tes cieux,
L'ouvrage de tes doigts,
La lune, les étoiles,
Tout est ton œuvre, ô Dieu.

Je murmure : « Qu'est-ce que l'homme ?
Tu te souviens de lui.
Qu'est-ce donc que le fils de l'homme ?
Tu te penches sur lui.
Tu l'as mis bien peu au-dessous des anges,
De gloire et d'honneur tu l'as couronné.
Sur l'œuvre de tes mains, tu lui donnes puissance,
Tu mets le monde sous ses pieds :
Troupeaux,
Brebis et bœufs, et tous les animaux,
Oiseaux du ciel,
Poissons des mers,
Tout ce qui parcourt la mer et les cieux.

Dieu,
Notre Dieu,
Oh ! que ton nom est admirable sur la terre
Entière.

Psaume 15

Dominus pars...

Tu es mon refuge, Dieu, garde-moi.

Je dis au Seigneur : « Tu es mon Seigneur!
Je ne connais pas de bonheur sans Toi. »

Quel immense amour tu m'as mis au cœur,
Pour tes fils fidèles sur cette terre!

Si de pauvres fous cherchent d'autres dieux,
Par leur propre faute ils sont malheureux!
Ah! j'abhorre leurs coupes sanguinaires,
Je n'admettrai pas leurs noms sur mes lèvres.

Dieu seul est ma part, Dieu seul est ma coupe,
En tes mains, Seigneur, prends ma destinée.
Lieu de choix que ton cordeau me découpe,
Et cette portion qui m'est attribuée.

Tu m'as conseillé, Seigneur, sois béni.
Jusque dans la nuit, mon cœur me conduit.
Mon regard toujours droit sur le Seigneur,
Soutenu par Lui, je ne puis buter.

Exulte mon âme et bondit mon cœur,
Mon corps s'abandonne en sécurité.

Je le sais, tu ne me laisseras pas
Au séjour des morts. Tu n'admettras pas
Que ton serviteur soit jamais pourri.
Mais tu m'ouvriras la route de vie,
Et je goûterai la joie infinie.
Près de Toi, mon Dieu, je serai ravi.

Psaume 21

- I - *Golgotha*

Eloï, Eloï, lamma sabacthani.

Mon Dieu,
Mon Dieu,
Pourquoi
M'as-tu abandonné ?
J'ai beau te prier,
J'ai beau supplier,
Tu restes loin, loin.
Tout le jour je crie,
Tu ne m'entends pas,
J'appelle la nuit,
Tu n'écoutes pas.
Et pourtant tu habites notre sanctuaire,
Louange d'Israël;
C'est en Toi qu'espéraient nos Pères,
C'est Toi qui les a libérés.
Vers Toi ils ont crié,
Et tu les as sauvés.
C'est en Toi qu'ils ont cru,
En Toi, et tu ne les as pas déçus.

Mais moi je suis un ver de terre et plus un homme,
Opprobre
Des hommes,
Sarcasme
Des populaces.
Tous ceux qui me voient
Se gaussent de moi,
Retroussent la lèvre
Et hochent la tête.
« Il s'est confié en son Seigneur, qu'Il le libère !
Hé ! ... Qu'Il le sauve donc... s'Il l'aime ! »
Pourtant c'est bien Toi, mon Dieu, qui m'as fait
Sortir de ma mère, et Tu me gardais,
Lorsque de son sein je buvais le lait.

Dès mon premier jour je Te fus offert,
Tu étais mon Dieu au sein maternel.
La peur me saisit,
Ne reste pas loin,
Viens tout près de moi,
Je n'ai pas d'appui.

Taureaux en horde me harcèlent
Et buffles de Basan m'encerclent.
Leurs gueules féroces rugissent
Contre moi comme lions voraces.
Je m'écoule comme de l'eau,
Je sens disloqués tous mes os,
Mon cœur coule comme une cire,
Il fond au fond de ma poitrine.
Ma gorge est desséchée comme un tesson d'argile,
Ma langue colle à mon palais,
Dans la poussière de la mort tu m'as couché.
Ah ! des bandes de chiens m'assiègent,
Leur troupe de bandits me cerne.
Ils ont percé
Mes mains, mes pieds,
Mes os saillent à les compter.
Eux observent, clignent, ricanent.
Puis ils partagent
Mes habits,
Au sort ils tirent
Ma tunique.
Oh ! mon Dieu, ne reste pas loin,
Hâte-toi, mon Dieu, mon soutien !
Arrache
Aux glaives de leurs mains
Mon âme,
Aux griffes
De ces chiens
Ma vie.
Sauve-moi de la gueule ouverte de ce lion.
Je suis misérable, vaincu,
Détourne
Les cornes
Du buffle.

- 2 - *Résurrection*

O Dieu, je crierai ton nom à mes frères,
Dans leur assemblée, je te chanterai.
« Craignez le Seigneur, louez-le:
Fils de Jacob, glorifiez-le.
Crains, Israël, race innombrable,
Il ne méprise ni dédaigne
La misère du misérable,
Il ne détourne son regard,
Mais entend les voix qui se plaignent.
Et les exauce sans retard. »

Dieu, je te chanterai dans la grande assemblée,
Devant tes serviteurs, j'acquitterai mes vœux,
La plèbe mangera, sera rassasiée.
Et ils proclameront, ceux qui cherchent leur Dieu :
« Vivent vos cœurs, à tout jamais. »

Le monde le verra
Et se convertira.
Partout le Seigneur règnera.
Et toutes les maisons,
Et toutes les nations
Devant Lui se prosterneront.
A Dieu la Royauté,
La Souveraineté,
Sur les peuples du monde entier.
L'adorent tous ceux qui dorment en terre,
Tous ceux que la mort réduit en poussière.
Ah ! moi-même aussi
Je vivrai pour Lui
Et mes fils prendront son service.
Ils parleront de Lui :
A la race à venir
Ils annonceront sa justice,
A tous nos descendants,
Disant et redisant :
« Voilà l'œuvre du Tout-Puissant. »

Psaume 22

Dieu mon berger... Dieu mon ami.

Yahweh est mon berger,
Rien ne peut me manquer.
Dans de vertes prairies,
Il me fait reposer.
Au bord des eaux limpides,
Où je me rafraîchis,
Le Seigneur me conduit.
Dieu, mon âme est ravie.

Le Seigneur me conduit par des sentiers bien droits,
Car son nom est sur moi.
Si je dois traverser la vallée ténébreuse,
Mon âme est courageuse,
Car tu es près de moi,
Et ta houlette et ton bâton,
Seigneur Dieu, me rassureront.

Tu me dresses la table au vu des ennemis.
Sur ma tête, l'huile odorante,
Voici ma coupe débordante.
La grâce m'environne et le bonheur me suit,
Pour des jours et des jours,
Et je demeurerai chez Yahweh mon ami,
Toujours, toujours, toujours.

Psaume 28

Orage

Fils de Dieu, rendez à Dieu
Gloire
Majesté.
Rendez à Dieu
Sa Gloire,
Adorez Dieu
Prosternés.

La Voix de Dieu gronde sur l'eau.
Tonne le Dieu de Majesté,
Roule, au-dessus des flots,
Yahweh.
Voix de Dieu Toute-Puissante,
Voix de Dieu Terrifiante.

La Voix de Dieu casse les cèdres,
Casse les cèdres du Liban.
Le Massif du Liban bondit
Comme un cabri,
L'Hermon saute
Comme un taureau.

La Voix de Dieu lance l'éclair,
La Voix de Dieu frappe au désert,
Frappe le désert de Cadès,
La Voix de Dieu qui tord les chênes,
Et décortique les forêts.

Dans son Temple une seule voix :
« Gloire ! »
Dieu, notre Dieu, sur les averses diluviennes
Siège.
Dieu siège, Roi,
A jamais.

Yahweh donnera la force à son peuple.
Notre Dieu bénira son peuple.

Psaume 44

Chant de noces

De mon cœur jaillit
Un mot merveilleux.
Je dis un poème pour le Roi.
Et ma langue agile
Court comme le stylet du scribe besogneux.

Fils d'homme parmi tous, tu es beau, tu es droit.
La grâce coule sur tes lèvres,
Et Dieu te bénit à jamais.

Ceins ton épée,
A ton côté,
Chef puissant.
C'est ton luxe, prince élégant.
Avec bonheur,
Pour la justice et pour l'honneur,
De ton poing droit,
Tire-la dans de grands exploits.
A tes flèches aiguës, les peuples sont soumis,
Sous tes coups perdent cœur, mon Roi, tes ennemis.

Passent les siècles,
O Dieu, et demeure ton trône.
Et juste sceptre
Est le sceptre de ton royaume.
Ami du bien, tu hais l'inique, et Dieu, ton Dieu,
Entre tes pairs t'a oint de l'huile au suc joyeux.
Myrrhe, aloès, casse odorants
Ont parfumé tes vêtements.
Aux palais d'ivoire,
Luths pour te réjouir.
Des filles de Rois
S'avancent vers toi.
La Reine à ta droite,
Parée d'or d'Ophir.

Écoute, ma fille, vois,
Écoute, prête l'oreille,
Oublie tous ceux de chez toi,
Et la maison paternelle.
Le roi cherche ta beauté.
Ton Roi ! Il faut t'incliner.
Le peuple, avec des présents,
De Tyr vient te faire honneur.
Et les riches et les grands
Se disputent tes faveurs.

Toute belle, voici la fille du Grand Roi.
Sa parure est dorée, d'or fin toute tissue,
Parure diaprée dont elle est revêtue.
Dans sa splendeur, elle est conduite vers le Roi.
Des vierges font sa cour. Les vierges ses compagnes,
En un cortège lent sont amenées vers toi.
Elles viennent chargées de joie et d'enthousiasme.
Elles vont pénétrer dans le palais du roi.

Tes fils remplaceront tes pères,
Tu les feras chefs sur la terre,
Pour dominer la terre entière.
Je me rappellerai ton nom
Tout au long des générations.
Et ton trône sera célèbre,
Chez les peuples de siècle en siècle.

J. Laisney,
Missionnaire diocésain.

LE PROBLÈME
DU PROGRÈS SPIRITUEL

Il se pose pour toutes les âmes qui, d'un désir sincère veulent se rapprocher de Dieu et vivre de son intimité

Elles sont nombreuses de nos jours. Nous les rencontrons dans tous les rangs de la société : jeunes militants d'Action catholique pour qui la recherche fervente du Christ est une réalité qui s'installe de plus en plus profondément dans leur vie, avec toutes les exigences qu'elle comporte et l'effort qu'elle exige; jeunes foyers chrétiens où l'on sent vivre une grâce intense de communion à l'amour divin et de participation effective au mystère de la Croix; chrétiens de toute condition et de tout âge que la méditation assidue de l'Écriture et de l'Évangile, en particulier, a remués et conquis. Oui, l'Esprit de Dieu souffle sur toutes ces âmes, et un appel pressant, exigeant, à une vie plus spiritualisée, plus unie à Dieu, se fait entendre à elles.

La vie religieuse a souvent été par le passé et demeure encore le lieu d'élection de ces âmes qu'un besoin d'absolu travaille; elles y entrent avec le désir avoué de répondre à l'appel qui leur a été adressé par un témoignage de vie que nul ne pourra contester. Ce n'est pas une de nos moindres satisfactions que de constater, parmi celles qui viennent ainsi se donner à Dieu, un souci, disons mieux, une inquiétude, de ne rien négliger dans la réponse qu'elles veulent apporter en signe de leur amour. Elles nous disent qu'elles aussi, comme saint Paul, ont été « *saisies* » par le Christ[1]

1. Phil., 3, 12.

Cependant l'expérience nous oblige à dire que l'état religieux n'est pas seul à détenir le privilège de semblables invitations; nous les voyons passer dans beaucoup d'autres âmes qui expérimentent pour leur compte les redoutables exigences de l'amour divin lorsqu'il s'est révélé à elles. Cet amour demeure à jamais un amour jaloux, et il n'admet pas le partage dans le don qu'il réclame. *Des jours vont venir*, dit le Seigneur, *où j'enverrai la faim dans le pays, non pas une faim de pain ni une soif d'eau, mais la soif d'entendre les paroles de Iahwch* (Amos, 8, 11).

C'est pour toutes ces âmes que nous voudrions aborder ici le problème du progrès spirituel. Devant les inévitables échecs de leur vie, devant ses insuffisances, ses erreurs et parfois ses fautes, elles sentent confusément que vivre de Dieu c'est essentiellement « tendre » vers lui, et qu'il n'y a pas de montée possible sans le désir consciemment entretenu d'un dépassement de soi-même. Renoncer à cette tendance vers le mieux entrevu et souhaité, c'est consentir à s'installer dans la médiocrité, et, de là à déchoir, il n'y a qu'un pas à faire.

Ce problème est grave; il requiert une solution. Pour la trouver, il n'est pas de meilleure méthode que de regarder sa vie à soi telle qu'elle se déroule, de demeurer en un contact étroit avec elle pour ne pas en perdre le sens concret et pour éviter toute abstraction qui n'aboutirait à rien en une semblable matière. Il s'agit donc d'examiner ici les faits et les réalités de sa vie à la lumière de Dieu.

Une première question : y a-t-il des signes auxquels il est permis de reconnaître qu'une âme progresse, que son ascension spirituelle se poursuit normalement? Ils doivent exister. La bonne santé physique rayonne dans la vigueur corporelle, l'entrain au labeur et la résistance à la fatigue dans l'équilibre des fonctions. Si des indices équivalents pouvaient se rencontrer au spirituel, ils seraient une assurance du bon fonctionnement de l'organisme surnaturel et une preuve marquante de l'excellence de la voie poursuivie.

La réponse ne fait pas de doute : ces indices existent, et

il est facile de les dénombrer. En dehors de la stabilité dans la vie de la grâce, fond solide et indispensable sur lequel toute vie spirituelle se construit et qui s'épanouit normalement dans le double amour de Dieu et du prochain; en dehors de la pratique des vertus propres à chaque état de vie, ou tout au moins de l'effort généreux pour les développer et correspondre ainsi aux motions de l'Esprit qui agit par ses dons, il semble qu'on puisse ramener ces signes distinctifs de la montée réelle d'une âme à deux :

— la recherche ardente de l'intimité divine;
— l'application soutenue à entrer dans toutes les volontés divines nous concernant.

Un bref examen de ces deux aspects de l'équilibre moral et de la montée vers Dieu nous révélera leur contenu.

La recherche ardente de l'intimité divine.

Avoir faim de Dieu. C'est en elle que se traduit le mieux le besoin véhément qui va nous pousser vers lui et nous le faire trouver coûte que coûte. A elle seule elle témoigne d'une authentique vitalité spirituelle et elle ne laissera de repos que lorsqu'elle aura été apaisée.

A l'inverse, l'absence du désir de partager de plus en plus parfaitement la vie de Dieu est le signe infaillible que l'âme est malade et qu'il y a quelque chose de désorganisé en elle. Bernanos l'a vigoureusement noté dans ses *Dialogues des Carmélites* : « N'est-ce pas une contradiction bien étrange que les hommes puissent tout ensemble croire en Dieu et le prier si peu et si mal ? Ils ne lui font guère que l'honneur de le craindre. Si la croyance en Dieu est universelle, ne faut-il pas qu'il en soit autant de la prière ? »

Au vrai, ne plus sentir en soi cet appétit du divin, c'est là le seul danger qu'il faille redouter. D'autres dangers nous menacent, sans doute, car *celui qui est debout doit*

toujours prendre garde qu'il ne tombe[2]. Mais qu'importe après tout notre misère, puisque nous voulons en sortir; qu'importent nos fautes, puisque nous voulons les effacer par le repentir et les réparer. Ce qu'il faut craindre par-dessus tout, c'est la médiocrité acceptée; elle fait perdre le sens surnaturel de la vie. Là est pour beaucoup le danger essentiel.

Dieu qui nous aime mesure le péril qui nous menace. Il va éveiller en nous cette faim et cette soif de lui, ainsi que le ferait un médecin en présence d'un malade privé de tout appétit et dont la sous-alimentation est pour lui une cause certaine de dépérissement. Dieu agit de la sorte parce que seul il peut nous nourrir; seul, il dispose de l'eau vive et du pain de la vie éternelle. C'est son intimité qu'il va nous proposer, et lorsqu'on y a goûté vraiment, ne serait-ce qu'une fois, la seule prière qui s'élève de nos cœurs est celle-là même qui, spontanément, venait aux lèvres des disciples : *Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain-là* (Jean, 6, 34).

Aussi la recherche ardente de cette intimité divine est-elle toujours apparue comme le signe irrécusable d'un authentique travail surnaturel dans l'âme. Cette faim de Dieu est la preuve de la bonne santé morale.

Cette intimité divine, du fait même de sa vitalité, va jouer dans toute la vie spirituelle le rôle de cause éminente. Saint Thomas d'Aquin fait remarquer, à juste titre, que si tout être a une activité propre, celle-ci ne peut atteindre sa perfection que si elle se soumet à l'influence d'un agent supérieur en dépendance duquel elle se trouve, et grâce auquel elle peut s'épanouir. Une plante a en elle tout ce qu'il faut pour grandir : une racine, de la sève, le désir de vivre, etc. Mais si, dans sa croissance, elle voulait se passer du soleil, elle ne tarderait pas à dépérir et à disparaître. Seul l'arbre qui subit l'influence des astres produit du fruit, et ce dernier sera d'autant plus abondant et savoureux que cette influence aura été plus active et plus continue.

2. 1 Cor., 10, 12.

Tel est le rôle que l'intimité avec Dieu doit normalement tenir. Elle veillera attentivement à ce que l'âme ne se laisse pas distraire de Dieu et maintiendra son contact avec lui. Elle aura surtout à préserver l'activité, même la meilleure et apparemment la plus apostolique, de toute vaine agitation qui la dessécherait et la ferait finalement mourir; elle présidera à l'équilibre spirituel sans lequel il n'y a pas d'action féconde et jouera ainsi le rôle de « temporisateur » dans l'apostolat. On comprend ce que ce dernier mot signifie quand on se souvient de la loi physique selon laquelle certains corps ne peuvent être chauffés au delà de leur température « critique » sous peine de les voir se transformer en d'autres éléments dont les propriétés sont totalement différentes de celles des corps qui précèdent. Précieuse loi qui va jouer autant dans le domaine spirituel que dans le domaine physique, selon le mode de l'analogie bien entendu; il y a grand intérêt à ne jamais la méconnaître, tout au moins à ne pas la sous-estimer. Toute activité qui ne procède plus de la plénitude de l'union de l'âme à Dieu est irrévocablement vouée à la stérilité; elle peut réussir un temps et produire des fruits de belle consistance, mais ce n'est là qu'une vaine apparence dont la vie ne tardera pas à révéler le factice et l'inutilité. Le verdict de l'Ecriture est terrible : *Ils allèrent après des choses de néant et ils ne furent eux-mêmes que néant* (Jér., 2, 5).

Le Christ, comme toujours, se présente ici à nous comme le parfait idéal de cette recherche de Dieu. Il vivait de Dieu et il avait soif de Dieu, une soif dans laquelle, à l'heure suprême, semble se résumer toute sa vie intérieure. Le cri qu'il poussa sur la croix, était-ce seulement l'expression d'une détresse physique ou était-ce le secret de sa vie et de sa mort qui se révélait ainsi? Celui qui est la source d'eau vive a connu la soif de Dieu; celui qui est le pain de vie a connu la faim de Dieu. Heureux ceux qui éprouvent cette faim et cette soif : ils seront rassasiés !

Entrer dans toutes les volontés divines.

C'est la grande preuve d'amour. Il n'y en a pas de plus belle ni de plus irréfutable. C'est celle-là même dont le Christ a fourni le témoignage dans toute sa vie. Il fut avide de se placer sous l'influence de son Père; il fut en attente constante de ses moindres désirs : *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre* (Jn, 4, 34). Lui surtout a produit du fruit parce qu'il a voulu subir en perfection l'influence de l'agent supérieur : la volonté de son Père.

Ce qu'il s'agit pour nous de comprendre avant tout ici, c'est moins la nécessité de rechercher la volonté divine pour la réaliser aussi parfaitement que possible que la manière dont nous allons correspondre aux désirs de Dieu. Un mot la résume : non comme des serviteurs, mais comme des enfants d'adoption. Dieu déclare du reste sans ambage : en ce domaine, les serviteurs lui sont inutiles, car il a à nous demander des choses si délicates qu'il ne peut s'adresser qu'à ceux qui aiment. Le serviteur, certes, cherche à accomplir la volonté de son maître; il n'a même avec lui d'autre point de contact que cette volonté exprimée par des ordres. Mais on ne demande pas tout aux serviteurs. Dieu a donc constamment faire appel à notre cœur et, selon la réponse que nous lui apporterons, il saura où nous en sommes de l'identification de notre volonté avec la sienne. Seul un amour véritable pourra réaliser une pareille union, et celle-ci sera le signe incontestable qu'une âme vit près de Dieu.

Ce point de doctrine ne présente aucun doute possible et le témoignage des saints est là pour le confirmer.

Nous voici amenés maintenant à étudier de près les raisons pour lesquelles le progrès spirituel d'une âme ne se poursuit pas.

Deux faits se présentent à nous :

— la vie spirituelle apparaît stationnaire;

— elle marque un recul.

Voyons, par leur analyse, ce qu'ils renferment et comment il est permis de les apprécier.

La vie spirituelle paraît stationnaire.

L'exercice des vertus ne progresse pas dans l'âme. Peu de résultats visibles; c'est tellement évident que d'oser avancer le contraire, ce serait méconnaître la réalité qui s'impose suffisamment par elle-même. Les constatations sont en effet, diverses. Certaines âmes, malgré les efforts les plus persévérants dans la pratique de certaines vertus, n'aboutissent pas — du moins apparemment — à des résultats bien marqués. Ainsi en est-il, je suppose, des vertus de la vie quotidienne : douceur, patience, condescendance. Ces âmes ne parviennent pas à dépasser un certain niveau : c'est l'état stationnaire. Cette observation n'est nullement une vue d'imagination; elle n'est que trop vraie, elle s'appuie sur des faits nombreux. Tel ou tel n'arrive pas à se débarrasser des premiers mouvements de nature. Sa sensibilité se manifeste par des à-coups ou des tentatives de reprendre la direction de la vie : sautes brusques d'humeur, mélancolie persistante et inexplicable, tendance à se laisser aller au découragement à la suite de difficultés imprévues, manifestations spontanées du caractère dans la colère, l'irritation intérieure, les paroles vives, les manques de patience, etc. Les premiers historiens de saint Vincent de Paul n'ont pas manqué de signaler qu'il était originairement d'une humeur mélancolique et dure qui rendait son visage austère et sombre, plus propre à éloigner qu'à attirer ceux qui souffrent. Il est dit de même de saint François de Sales qu'il eut à souffrir longtemps des saillies d'un tempérament naturellement irascible et emporté. Plus près de nous, que ne trouverions-nous pas dans la vie d'une sainte Bernadette ou d'une sainte Thérèse de Lisieux? L'histoire des âmes est remplie de telles constatations : peu d'entre elles parviennent à y échapper.

Sans doute, ces mouvements de nature qui révèlent une

vie sensible toujours ardente ne sont pas grand'chose en eux-mêmes; ils sont souvent indélibérés, et il y en a même certains qui tiennent au tempérament physique dont il sera difficile de se séparer tout à fait, comme la mélancolie, sorte de vague à l'âme qui survient sans qu'on l'ait recherché, mais qui n'en cause pas moins de pénibles effets en brisant le courage et en repliant avec excès l'âme sur elle-même. Le contrôle surnaturel n'a pas beaucoup de prise sur de semblables mouvements de nature dont beaucoup relèvent même du subconscient; mais nous savons tous par notre expérience personnelle que tel mouvement de colère, par exemple, d'abord spontané, a été ensuite accepté et finalement consenti. Que faut-il penser de ces faits?

Pour en trouver l'explication, il faut se placer résolument au point de vue surnaturel. C'est là, semble-t-il, un aspect quelque peu méconnu. Devant un insuccès persistant en la pratique de telle ou telle vertu, vous entendrez volontiers ce conseil : « Surveillez vos efforts, voyez si votre volonté ne s'est pas montrée hésitante ou lassée. Reprenez-vous, bandez votre courage et vous arriverez. » Un saint Thomas d'Aquin, tout imprégné de la primauté de l'action divine dans le gouvernement des âmes, n'aurait pas procédé de la sorte ou, tout au moins, aurait davantage nuancé sa pensée pour maintenir un prudent équilibre entre l'action divine et le libre jeu de la volonté humaine. Toute sa doctrine est là pour nous dire : « Regardez d'abord à Dieu et la pleine lumière vous sera accordée. » « La cause première de l'effusion de la grâce est le choix divin[3]. »

Ainsi prévenus, nous regardons Dieu et nous lui demandons s'il n'a pas ses raisons à lui de nous laisser dans cet état de lutte continuelle et apparemment inutile qui nous afflige tant et menace, à certaines heures, de nous amener à l'abandon du combat.

Voici une proposition initiale qui ouvre la démonstration par une donnée certaine : Dieu se trouve toujours au point

3. *Com. in Matth.*

de départ de nos efforts vertueux; c'est lui qui les inspire et leur permet d'aboutir. C'est lui qui commence et achève toutes nos actions par sa grâce; l'action divine est partout en nous, et il est bon de se le redire particulièrement ici, car cette conduite divine va expliquer pas mal de choses dans notre vie[4].

Les efforts en vue du bien ont été réels, par conséquent la bonne volonté a été évidente : cela suffit pour Dieu, il n'en demande pas plus. C'est le moment de se rappeler que le résultat de nos œuvres ne nous appartient pas et que, dans le domaine de la vie spirituelle, il n'est pas vrai de dire, comme dans celui de la vie physique, que l'effet suivra toujours la cause. La cause posée, l'effet peut demeurer suspendu. Dieu ne vit pas comme nous dans le temps : il est patient. Selon le psaume : *mille ans sont, à ses yeux, comme un jour qui passe* (89, 4). Il ne connaît ni nos hâtes fébriles, ni nos impatiences devant les retards, ni nos inquiétudes devant les attentes. Son action, toute empreinte de sérénité, n'est pas comme la nôtre tributaire d'un succès plus ou moins rapide; il se meut dans l'éternité et le prouve à chaque instant dans ses conduites providentielles sur les âmes.

Il y a dans cette attitude divine — c'est trop évident pour qu'on puisse le contester — une volonté bien déterminée qu'il est permis de scruter quelque peu. Dieu doit avoir des raisons particulières de se comporter de la sorte; il ne nous les dit pas toutes et il sait garder ses secrets. Mais l'expérience des âmes prouve qu'il permet chez elles des

---

4. La liturgie dominicaine est toute inspirée de cet esprit dans l'oraison *Actiones nostras* qu'elle fait réciter chaque jour à l'office de *Pretiosa* et au début de la messe par le prêtre : « Devancez nos actions, Seigneur, de votre inspiration et menez-les à bien par votre secours, afin que tout ce que nous faisons naisse par vous et grâce à vous s'achève. Par le Christ Notre-Seigneur. » *Pretiosa* était jadis l'ensemble des prières récitées au Chapitre, après la lecture du Martyrologe, avant que les religieux ne se dispersent pour leurs besognes respectives. Ces prières sont demeurées dans la liturgie actuelle, mais elles sont récitées désormais au chœur. Cette oraison *Actiones nostras* est une précieuse indication de l'esprit dans lequel il faut commencer et poursuivre son travail : elle l'oriente vers Dieu et le ramène à lui une fois qu'il est terminé.

luttes parfois longues et inefficaces sur tel ou tel point de leur progrès spirituel pour sauvegarder en elles un bien supérieur à celui qu'elles convoitent : celui de l'humilité. Il faut, en effet, que nous sachions, une fois pour toutes, que *sans lui, nous ne pouvons rien faire*. Et ce *rien* n'admet pas d'exception. Nous croyons en être persuadés, nous avons maintes fois médité ce texte et nous pensons l'avoir compris. Illusion que l'expérience quotidienne dément; c'est une persuasion toute intellectuelle, ce n'est pas une conviction « vitale ». Or Dieu n'accepte que celle-là de nous; il est jaloux de notre avancement et n'admet pas que nous nous égarions en une matière aussi capitale à ses yeux. Tant que nous ne serons pas arrivés à cette évidence personnelle de notre néant devant lui et de l'inanité de nos efforts sans sa grâce toute-puissante, il nous laissera nous débattre, échouer, réussir partiellement. Ce n'est qu'à partir du jour où nous serons intimement convaincus que tout ce qu'il y a de bon en nous vient uniquement de lui qu'il permettra que nous avancions.

Vous le voyez : l'explication du fait que vous n'avancez pas dans la perfection désirée se tire d'abord des conduites divines à votre endroit. En le reconnaissant, nous n'oublions certes pas que la volonté humaine se devra d'intervenir à son rang et de produire son effort quand il sera requis d'elle — toute la suite de l'exposé le prouvera — mais, nous référant à la doctrine de saint Thomas d'Aquin, nous interrogeons Dieu d'abord et nous cherchons à analyser son action. Partout elle apparaît première parce qu'il demeure toujours le Maître, et lorsqu'il s'agit du progrès d'une âme dans son ascension vers lui, il ne laisse à personne le soin de veiller sur elle, de la stimuler, de l'encourager, de l'éprouver s'il le faut. Comment pourrait-il agir autrement, puisque c'est un authentique amour paternel qu'il nous porte, et que tout, dans son action nous concernant, est inspiré et soutenu par cet amour? Voilà qui nous rassure aux heures où nous nous prenons à douter de l'opportunité de nos efforts, où nous sommes tentés de tout laisser là, dans un geste de lassitude. Dieu nous précède, il nous

indique le chemin, il nous attend : comment pourrions nous hésiter à nous diriger vers lui ?

Nous n'en resterons pas à cette conclusion. Il faut signaler ici un autre aspect de cette doctrine qui achèvera d'apporter sa lumière sur l'attitude divine. Regardez ce qui se passe dans la nature en hiver. Apparemment, tout est mort. Est-ce à dire cependant que la vie ait complètement disparu ? Non, elle n'est que ralentie. Que le soleil du printemps se montre et elle reprendra une vigueur renouvelée. Cette inactivité passagère lui était même nécessaire, car un arbre ne peut pas toujours donner du fruit : il lui faut des moments de repos. Même en hiver, il s'opère en lui un progrès réel ; la terre, dans le silence, reprend sa vigueur.

Il se produit quelque chose d'équivalent dans la vie spirituelle de beaucoup d'âmes. Le manque de progrès apparent n'est pas toujours le signe d'une relâchement dans la poursuite de l'idéal. A quel fait précis sera-t-il permis de constater qu'il en est ainsi ? A celui-ci : à la manière de réagir de la volonté. Notre liberté doit intervenir, et c'est elle, dans sa participation à l'effort vertueux et dans sa réaction vitale, qui va fournir la pierre de touche du bon vouloir. Qui ne comprend qu'il faut qu'il en soit ainsi ? Sans cette contribution personnelle et réelle à notre avancement, nous nous laisserions vite tomber dans je ne sais quel quiétisme qui attend tout de Dieu, et devant un rendement insuffisant des efforts nous nous rassurerions vite sous le prétexte spécieux que Dieu nous le cache pour des motifs qu'il est seul à connaître, mais qui n'en sont pas moins réels. Il nous faut donc intervenir et prouver, sans qu'on en puisse douter, que la volonté du bien et le désir du progrès sont effectifs en nous. Quelle réaction notre volonté va-t-elle avoir devant cette suspension momentanée du progrès spirituel ?

Deux attitudes sont pour elles possibles : la première est toute de résignation et d'acceptation. L'âme a pris conscience de son état; elle s'y range et en prend son parti. Que faire avec une semblable mentalité ? Si la volonté consent à demeurer dans la stagnation, il n'y a pas grand'chose

à espérer d'elle. En sortira-t-elle seulement ? Il est permis de se le demander. C'est ce qui explique que certaines âmes dont la montée dans le passé avait été soutenue en sont maintenant arrivées à s'installer dans la médiocrité et à végéter. Elles ont perdu leur élan premier, leur jeunesse d'âme, le désir du parfait qui avait imprimé la première impulsion, et elles se traînent à présent dans une inactivité qui alanguit encore leurs forces et les empêche de repartir. A les approcher, on discerne vite que la vraie vie les a quittées et qu'elles se sont sclérosées.

Il y a cependant une autre attitude de la volonté, autrement rassurante celle-là. Elle n'accepte pas cette situation qu'elle estime, à juste titre, diminuée et dangereuse; elle en souffre, elle en gémit devant Dieu et se prend à se dire, comme saint Paul devant la constatation de sa misère et du peu de rendement de ses œuvres : *Je ne sais pas ce que je fais, je ne fais pas ce que je veux et je fais ce que je hais. Je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas. Malheureux que je suis* (Rom., 7, 15, 19, 24). Alors, tout peut être sauvé. Cette réaction est en effet une grâce toute particulière de Dieu et elle deviendra, si l'âme est fidèle à y correspondre, le point de départ d'une nouvelle marche en avant. Dans cette disposition, il faut se persuader que rester à la même place est le signe qu'on ne veut pas décliner, et le simple fait de résister à l'envahissement du découragement est déjà une victoire. Le nageur entraîné par le courant lutte pour ne pas sombrer; il fera la « planche » s'il le faut et attendra patiemment qu'il puisse reprendre le dessus lorsqu'il aura retrouvé des forces. Pour lui, « tenir » est le grand résultat qu'il convoite, en vue duquel il multiplie ses efforts; cette ténacité est à elle seule la preuve qu'il en sortira. De même au plan spirituel. Le tout est de ne jamais se résigner à ne pas faire mieux, à ne plus monter; mais pour se maintenir dans cette intention il faut une grâce toute particulière de Dieu. Dans le cas de saint Vincent de Paul que nous citions tantôt, quel malheur c'eût été si ce grand saint ne s'était pas efforcé de triompher en lui-même de ces inégalités d'humeur, de ces accès de mé-

lancolie chagrine, de ces imperfections enfin qui, dans so cas, n'étaient peut-être même pas des fautes vénielles, mai qui auraient suffi pour paralyser dans son germe, pour ren dre impossible cette sainteté qui devait s'épanouir dans l plus héroïque charité! N'est-ce pas par l'énergique et inces sant travail de tous les jours qu'il a réussi à modifier, transformer celles de ses dispositions naturelles qui s'oppo saient en lui au complet triomphe de l'action divine?

Pouvons-nous pousser plus avant encore notre recherche Il le semble, et puisque c'est l'action divine dans la con duite des âmes que nous avons dès l'abord considéré comme étant première dans leur progrès spirituel, à l'ana lyser de plus près nous pourrons découvrir certains aspects encore obscurs pour nous, qui ne laissent pas d'être d'un grande utilité pour le gouvernement surnaturel de la vie.

Pourquoi Dieu, nous demandions-nous, permet-il que de âmes d'une grande sincérité dans leur effort spirituel d'une réelle bonne volonté demeurent, longtemps parfois dans une certaine médiocrité dont elles souffrent effective ment et dont elles voudraient bien sortir? A cette question il est permis de répondre ceci : ce que Dieu cherche avan tout dans la conduite des âmes, c'est qu'elles arrivent à s connaître. C'est en effet une loi constante de son action pro videntielle dont tous ceux qui se sont approchés de Dieu pour vivre de lui conviendront sans difficulté : quand Dieu veut jeter son dévolu sur une âme, il l'amène à se connaître telle qu'il la connaît lui-même, c'est-à-dire dans ses plus intimes replis et ses plus profonds secrets, et non telle qu'elle se juge elle-même. Chacun sait qu'il y a en nou des zones où nous préférons ne pas pénétrer par crainte de constatations trop pénibles. Pour faciliter ce travail, Dieu se propose de nous aider, car il est trop évident que par soi-même on n'y parviendra jamais. C'est même l'une de activités que nous redoutons le plus. Se connaître, c'est fo cément constater qu'il y a en soi des réformes à opérer, dont il est difficile de convenir aisément. Dieu va donc s'a tacher à la même besogne que nous. Nous rejoignons ici l doctrine de saint Jean de la Croix, selon laquelle il y a de

purifications dont Dieu seul peut être l'auteur. Quand il voit qu'une âme de bonne volonté désire sincèrement s'approcher de lui, vivre intimement de lui, il lui apporte sa lumière et il montre lui-même quelles rectifications il y a lieu d'opérer. N'est-ce pas ici le moment de se rappeler cette étonnante parole que nous relisons, chaque année aux matines de la Toussaint, comme un rappel discret mais toujours opportun de la primauté divine dans le perfectionnement des âmes : « C'est Dieu qui fait les saints » ?

Dieu va donc nous faire faire le tour de nous-mêmes et nous donner des leçons de choses. Telle est sa manière, à lui, de procéder : il parlera à travers les événements qu'il va susciter, et, selon nos réactions devant eux, nous verrons aisément où nous en sommes de notre marche en avant. Dans cette lumière, parfois aveuglante et si humiliante, voici que nos défauts apparaissent et se présentent sous leur véritable aspect. Ils semblent même s'accentuer avec l'âge et s'enraciner davantage en nous. Vous avez l'impression pénible de reculer. Vous seriez alors tenté de vous décourager et de vous avouer vaincu dans cette lutte que vous aviez cependant généreusement entreprise. Ne vous laissez surtout pas surprendre par cette impression fâcheuse et ne lui accordez pas audience dans votre âme, car elle renferme un piège qu'il faut déceler sans retard. Si vous faites de pénibles constatations, ce n'est pas que vous deveniez pire que vous étiez, mais bien parce que vous voyez mieux ce que vous êtes. Vous aviez sur vous-mêmes des illusions d'optique : Dieu les corrige en rectifiant votre vue. C'est un maître opticien; il connaît les dioptries qui nous conviennent et nous les change sans ménagements. Il agit avec nous comme un père qui voudrait corriger son enfant d'aller au cinquième étage et de se pencher sur le balcon. Les admonitions n'ont produit aucun résultat. Un beau jour, de guerre lasse, le père saisit son petit et le met dans le vide. L'enfant crie de terreur, il se débat pour échapper à la chute qu'il entrevoit. Mais son père ne le lâche pas. Quand Dieu veut nous réformer, il agit de cette manière : il nous met en présence de nos insuffisances jusqu'à ce que nous

ayons compris, de même que le père ne lâchera son fils que lorsque celui-ci aura promis de ne plus lui désobéir.

Cette méthode divine fait vite sentir son efficacité. Au bout de quelque temps de ce traitement, devant la révélation des évidences, on se dit en soi-même, comme le prophète : *Je ne vaux pas mieux que les autres*. Quand vous vous sentirez disposé pour un tel aveu, dites-vous que vous avez fait un grand pas en avant; vous êtes sur l'authentique chemin du relèvement, vous commencez à vous connaître, et se connaître — redisons-le — c'est savoir que, sans l'aide de Dieu, on ne peut entreprendre ni aboutir dans aucun domaine.

Dieu doit, sans nul doute, avoir de nombreuses raisons pour laisser une âme si longtemps aux prises avec ses défauts. Lorsque, à chaque instant, elle est ramenée à cette évidence qu'ils sont toujours là, cela développe singulièrement en elle l'humilité. Saint François de Sales, pour ne parler ici que de lui, l'avouait un jour avec sa simplicité coutumière. Tandis que ses familiers s'étonnaient de son calme en présence de sanglantes injures, il répondit : « Je sentais pourtant la colère bouillonner dans mon cerveau, comme un vase sur le feu. » De son propre aveu, il mit de longues années à transformer en lui le tempérament le plus irascible qui fût jamais en cette bonté qui l'a rendu célèbre entre les saints. Oui, il faut parfois toute une vie pour comprendre cette action divine dans sa réalité. Chaque âge apporte des difficultés nouvelles et fournit matière à de nombreuses expériences. Vous n'apercevez pas toujours tout le contenu de vos difficultés, vous n'en comprenez surtout pas les raisons mystérieuses. Dieu se charge de vous les montrer, car il ne veut pas vous laisser à vous-même. C'est dans le détail de la vie que vous sentirez ayant tout le besoin de sa grâce : grâce du réveil qui fait reprendre avec courage la tâche de la veille malgré sa monotonie et la lassitude éprouvée; grâce de l'obéissance dans les petites choses à la volonté de Dieu manifestée dans les événements; grâce du don de soi dans les multiples témoignages d'une authentique charité fraternelle; et le devoir d'état avec ses

xigences parfois si impérieuses, etc. Avouez-le : tout ce
étail est souvent plus pénible à envisager que les grandes
rconstances de la vie.

Ajoutons encore ceci afin de ne rien omettre de ce qui
eut nous éclairer en un domaine où la clarté est si désira-
le. Quand Dieu se montre dans votre vie, ne craignez pas
s ingérences. Il faut même aller au devant de ses désirs et
i demander d'intervenir quand il le jugera nécessaire. Oui
u non, avons-nous confiance en lui? Qu'il agisse donc
omme bon lui semblera. Il est mieux en mesure que nous
e juger de l'opportunité de ses visites. Mais il ne peut rien
vous ne lui donnez pas le droit d'agir. Discrètement, il
ollicite la permission d'intervenir. Jamais il ne s'impose;
nous traite, dit l'Écriture, *avec un souverain respect.*
eut-il nous tendre la main? Il inspire le désir de son con-
ours, et c'est là le comble de sa miséricorde. Ainsi que
rait un médecin de nos jours qui, pour s'assurer de l'exac-
tude de son diagnostic, provoque une réaction de l'orga-
isme par l'injection d'un sérum approprié, il éveille lui-
même dans l'âme les dispositions qu'il souhaite y rencon-
er. Celle-ci aura peut-être l'impression que tout vient
'elle, alors qu'en réalité rien ne se serait produit si Dieu
'était pas intervenu. Il procède de la sorte parce qu'il est
ès bon; il ne veut pas donner l'impression de se montrer
out le temps afin de ménager les susceptibilités. Mais, tout
n se cachant, il n'agit pas moins. Il procède un peu à la
anière d'un père qui, emmenant son enfant en voyage,
i remet entre les mains une toute petite valise contenant
on linge personnel et quelques menus objets de toilette,
our lui donner l'impression qu'il prend sa part dans le
oin des bagages. Cette conduite du père vis-à-vis de son
ls est une précieuse indication de ce qui se passe entre
ieu et nous, dans cette coopération qu'il sollicite de notre
on vouloir. Sans doute, l'enfant n'a qu'un faible fardeau à
oulever, mais il fournit un effort dont son père, pour un
uste motif, ne veut pas le dispenser : ce petit fait partie de
famille au même titre que les autres personnes qui la
omposent, le geste du père révèle un sens psychologique

averti. Dire de Dieu qu'il va nous venir en aide, ce n'est nullement avancer qu'il va tout faire, mais seulement qu'il sera là pour nous inspirer et surtout pour nous soutenir car il sait combien, à certaines heures, la tâche nous semblera lourde et disproportionnée à nos modestes forces.

Ce désir du mieux provoqué par Dieu est déjà un commencement de réalisation. Comme tout désir, il va travailler mystérieusement notre âme comme le ferment dans la masse qu'il doit soulever. Son œuvre sera essentiellement d'activer en elle le besoin de Dieu et de nous faire sentir à quel point il nous est bon d'accrocher notre vie à la sienne. Ce désir va devenir un principe « animateur », au sens le plus formel du mot, celui qui va communiquer une âme à toutes nos entreprises. Peu à peu, ce désir devient pleinement nôtre; il s'exprime à Dieu et, à ce moment, Dieu peut faire son œuvre en nous. Il peut éclairer, rectifier, guérir. Le malade est dans la disposition de recevoir cette action divine; celle-ci a grande chance d'être efficace et d'aboutir à un résultat.

Tout notre effort devra par suite consister à ne pas laisser ce désir de la perfection s'éteindre en nous. Il faut, au contraire, qu'il demeure bien vivant et que, comme tout vivant il se développe par son propre mouvement. Il est en quelque manière la mesure qualitative de nos énergies spirituelles. Le désir est le témoin infaillible de la vie d'une âme, sa température spirituelle. C'est à lui surtout qu'il faut s'adresser pour connaître son degré de ferveur. S'il s'affaiblit, on ne travaille plus du même cœur et l'œuvre du perfectionnement spirituel en souffre. Il en est alors de nous comme de certains malades qui n'ont plus d'appétit : tous les mets même les meilleurs, leur deviennent indifférents.

Ce n'est qu'en vivant dans l'intimité divine que de tels désirs apparaîtront. Il est évident qu'on ne souhaite ressembler à un être que dans la mesure où on le connaît et donc dans la mesure où l'on vit près de lui. De même que c'était l'union de l'âme avec Dieu, dans la grâce sanctifiante qui était le principe de l'intégrité dans l'état d'innocence, c'est encore dans l'état de nature déchue, mais réparée par

la grâce rédemptrice du Christ, qui est le nôtre présentement, l'union de l'âme à Dieu qui permettra à celle-ci de se posséder et de faciliter l'action de Dieu en vue de l'œuvre qu'il veut réaliser en nous. En dehors de cette intimité avec lui le travail de réforme intérieure ne se fera pas.

Cette intimité que nous vivrons avec Dieu nous fera peu à peu épouser ses pensées et ses vouloirs. Tel est le beau résultat auquel doit aboutir le travail de perfectionnement de soi-même. C'est une œuvre de conquête progressive, non pas un travail d'anéantissement, mais de substitution. On tend à prendre, au contact de Dieu et sous l'influence de sa grâce, une personnalité plus élevée, plus proche du divin et plus accessible aux inspirations de son Esprit.

C'est par ce travail de tous les jours accompli dans la pleine lumière divine fécondant notre humble collaboration et nos efforts tenaces que nous irons, avec sûreté, à la rencontre de Dieu.

La vie spirituelle marque un recul.

Que faut-il penser de cette pénible constatation ?

Dans ce cas, si surprenant que cela puisse paraître, il est permis de répéter ce qui a été dit du précédent : Dieu peut avoir d'excellentes raisons de permettre cet insuccès. Pour que nous parvenions à nous connaître, il sait, dans les desseins de son infinie sagesse, que nous avons besoin d'aller parfois jusqu'à expérimenter notre misère. Il voit les choses de plus haut que nous et il suppute à l'avance tout ce que cette connaissance nouvelle pourra engendrer.

Des âmes nombreuses sont là pour le prouver : elles nous disent — avec quel accent parfois ! nous l'avons entendu, il n'y a pas bien longtemps chez une Ève Lavallière — qu'il leur a fallu passer par l'épreuve morale pour que leurs yeux fussent ouverts à certaines évidences dont elles ne se rendaient pas compte et à propos desquelles elles étaient

complètement aveuglées. Ce fut pour elles, si étrange qu'une telle affirmation puisse paraître, une quasi nécessité. Souvent, en effet, une souffrance toute personnelle fait rentrer l'âme en elle-même et la conscience s'éveille. Ce ne fut que lorsque l'enfant prodigue eut faim qu'il se souvint de la maison de son père; il songea aux mercenaires qui, là-bas, avaient du pain en abondance, puis le repentir vint et pénétra son âme. Pour que certaines âmes soient ramenées à Dieu, Dieu permet qu'elles tombent. Le fait est là : elles ne reviennent souvent à Dieu que lorsqu'elles sentent de nouveau le besoin de sa présence et de sa grâce. Elles priaient auparavant, oui, mais c'était par devoir, par pure conviction intellectuelle; ce n'était pas l'expression d'un besoin profond de l'âme, une sorte de faim qui procède d'un instinct vital incoercible. David a été exaucé parce que sa prière était un « cri » : *Que ma clameur parvienne jusqu'à toi* (Ps. 101), disait-il dans son indicible détresse. Avant de pousser ce cri, il a dû palper sa misère; ensuite, il a prié avec le *Miserere* et le *De profundis*. Quel accent dans sa parole et quelle émouvante rencontre avec son Dieu ! *Lave-moi de plus en plus de mon péché — Purifie-moi, et je serai net — Lave-moi, et je serai plus blanc que neige ! O Dieu crée en moi un cœur pur !* (Ps. 50).

Il est rare cependant qu'une défaillance grave se produise brutalement dans une vie chrétienne normale, bien qu'il faille toujours s'y attendre. Des saints, tel un Curé d'Ars, ont connu jusqu'à leur dernière heure cette crainte qui était incontestablement en eux un fruit de l'action du Saint-Esprit, et ils avouent qu'elle les a soutenus à certaines époques plus tourmentées de leur vie. Être séparés de Dieu leur apparaissait comme la suprême épreuve à laquelle il leur eût été impossible de se résigner.

La chute peut toutefois se présenter d'une manière plus insidieuse et peut-être plus dangereuse. Il n'y a pas de grands manquements, mais la vie est menée vaille que vaille, dans la médiocrité. On est régulier au dehors, les devoirs les plus urgents sont ponctuellement accomplis, mais, au fond, le cœur n'y est plus. Il n'est plus dans le labeur, dans la

prière : c'est un automate qui agit. Cette attitude, lorsqu'elle se prolonge, est toujours le point de départ d'une dégringolade morale. L'âme tombe dans le relâchement, dans le dégoût des obligations de sa vocation. Tout devient pesant et elle cherche à s'en libérer par le désir de compensations qui distraient pour un temps et créent le mirage enchanteur qui fait oublier les dures exigences d'une vie dont l'horizon s'est brusquement obscurci.

Même lorsque Dieu permet qu'une âme s'égare, il faut encore penser que cette conduite est un effet de sa miséricorde. Non pas, bien entendu, que le péché doive être commis pour que la miséricorde divine puisse se manifester — le mal restera toujours le mal, essentiellement opposé à Dieu et à ses desseins dans nos vies — mais lorsqu'un homme, dans sa faiblesse, y aura succombé, Dieu se penchera sur cette débilité pour la relever et la fortifier. C'est son amour paternel qui s'épanouit alors en souveraine miséricorde. Et c'est ici que revient à la mémoire l'étonnante parole de saint Augustin : « Dieu ne permettrait jamais le mal s'il n'était tellement puissant et tellement bon, que du mal même il ne puisse faire sortir un bien. »

Dieu va tirer le bien du mal. Comment ? En suscitant le repentir. Celui-ci est une grâce éminente de Dieu; seuls les damnés ne peuvent l'avoir. Il nous remet d'emblée sur le plan même de Dieu. « Veux-tu fuir la colère de Dieu, cours te jeter dans ses bras », disait encore saint Augustin. Par le regret, le cœur désavoue ce qu'il a fait, il supprime la mauvaise intention. Ce repentir sincère devient générateur d'amour. Cela se voit déjà dans l'ordre humain. Un fils a offensé ses parents. Pris de remords, il revient. De son erreur d'un moment, il tirera même un surcroît d'amour pour effacer jusqu'au souvenir de sa faute. Ainsi, après une chute permise par Dieu, l'âme produira un acte de charité plus intense et fera un bond en avant dans la voie de la perfection [5].

5. Cela ne signifie du reste nullement que les pécheurs convertis l'empor-

Combien n'ont-ils pas trouvé dans ce repentir véritable la grâce insigne de marcher désormais en la présence de Dieu, comme s'exprime le vieux cantique :

Avec la liberté d'un fils devant son père,
Et le saint tremblement d'un pécheur devant Dieu.

Souvent, en ces heures pénibles, où vous aurez l'impression que tout s'effondre et qu'un passé d'efforts loyaux est à jamais aboli, s'élève une tentation insidieuse de découragement. Qui ne le comprendrait ? Peu à peu se fait corps en nous cette certitude qu'on n'arrivera jamais, que la

---

tent sur les âmes dont l'innocence n'a jamais connu la moindre souillure. Une Marie-Magdeleine, avec tout son amour et les privilèges dont le Christ l'a gratifiée, n'a sans doute pas égalé un saint Jean, le disciple bien-aimé au cœur resté pur, à plus forte raison, la Vierge Marie, la divine Mère Immaculée. La chose n'apparaît cependant pas tellement évidente à certains. N'avons-nous pas vu, il y a quelques années, un de nos meilleurs écrivains catholiques déclarer que « Dieu n'ayant pas nos dégoûts », une parricide sera, par l'entremise du prêtre, non seulement « aimée et pardonnée par Jésus-Christ », mais encore « préférée » « à cause de sa misère sans égale ».

Saint Thomas apporte sur ce point la réponse du théologien (IIª-IIªe, 106, 2). Il se demande si l'innocent doit plus de reconnaissance à Dieu (et donc plus d'amour) que le pénitent. Il répond : « La reconnaissance est la réponse de l'obligé à son bienfaiteur. Elle doit donc se mesurer à la grandeur du bienfait. L'innocent devra à Dieu plus de reconnaissance, car il a reçu de lui un bien plus grand que le pénitent. » La merveilleuse préservation dont il a été l'objet n'est-elle pas le signe, en effet, d'un plus grand amour qui s'est manifesté à son endroit ? C'est là, il est vrai, le mystère de l'amour en Dieu, mystère qui nous est à jamais fermé, puisque Dieu ne nous en a rien révélé et qu'il demeure souverainement libre dans ses choix. Saint Thomas ajoute toutefois que le pécheur repenti a été aimé par Dieu d'un amour plus gratuit; à ce titre, il devra lui répondre par une reconnaissance plus profonde. La misère d'où il a été tiré nécessitait une compassion plus grande; celle-ci implique, dans sa démarche, un amour plus acharné à le sauver — souvent malgré lui. Comment le pécheur ne le reconnaîtrait-il pas et ne puiserait-il pas dans cette attention miséricordieuse de Dieu un surcroît d'amour qui le tournera tout entier désormais vers son Dieu ? C'est là l'histoire de toutes les âmes repenties : elles parlent toutes le même langage.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus avait entendu dire bien des fois, pendant les retraites et ailleurs, qu'il ne s'était pas rencontré une âme pure aimant plus qu'une âme repentante. Et elle s'était écriée : « Ah ! que je voudrais faire mentir cette parole » (*Histoire d'une âme*, IV).

preuve est faite désormais de l'inutilité de la lutte et qu'il aut mieux en rester là, se contentant des résultats acquis, ans chercher à aller plus loin. Chose étonnante ! cette ten- ation ne se produit pas au début de la vie spirituelle où 'âme est encore dans son premier élan, mais plutôt quand a maturité approche et que sa vie se traduit par une pleine ctivité. En montrant tout ce qui nous sépare encore du but ntrevu, cette tentation subtile persuade qu'il vaut mieux e contenter d'une bonne moyenne, et ainsi elle arrête toute narche en avant.

Ces deux aspects de la vie spirituelle — le stationnement t le recul — que nous venons d'analyser peuvent, en par- e, s'expliquer par un fait qu'il ne faut pas omettre de appeler : nous sommes constitués dans la vie chrétienne ous la loi d'une perfection à poursuivre. Pas une perfection rdinaire, mais celle même de notre Père des cieux. Or, sa aractéristique, c'est qu'elle ne peut pas être atteinte sur tte terre. Nous tendons vers cette perfection, ce qui ne eut pas dire que nous y parviendrons. Observez ce qui se roduit dans le domaine spirituel par comparaison avec ce ui se passe en montagne. Lorsque vous entreprenez une scension et que vous êtes parvenu au sommet, si grande ue soit alors votre joie, elle est toujours quelque peu mé- ngée de désenchantement. Si la montagne fait partie d'une haîne, il y a toujours une cime qui vous empêche de découvrir la vue d'ensemble. Pour l'obtenir, il n'y a qu'une olution : grimper sur le plus haut sommet afin de dominer us les autres. C'est ainsi que chaque sommet exerce à sa anière un attrait particulier. Au plan spirituel, cet attrait traduit par le désir de ne pas se contenter d'une perfec- on acquise, mais de tendre sans cesse vers une perfection us haute. C'est toujours la tendance qui se manifeste.

A cause même de cette loi de perfection qui nous provo- ue toujours au mieux, il arrivera, à certains jours, que ous serez déçu par ce que vous aurez fait. Vous pensiez ire merveille et vous êtes tout surpris de ne réaliser que n très ordinaire. Vous vous prenez alors à vous dire en us-même : « Je pensais faire mieux. » Si vous n'avez

pas compris que la perfection demandée, en vertu de so caractère divin, ne peut pas être atteinte en ce monde, vou vous découragerez fatalement. Or, ne l'oubliez pas, Dieu s contente de la tendance; elle lui suffit parce qu'il sait trè bien qu'une âme sous l'emprise d'un tel désir ne s'arrêter jamais, et c'est ce qu'il attend de nous. Bien plus, cett tendance réalisée accroîtra encore l'amour qui nous por vers Dieu, en sorte que plus nous nous approcherons d lui, et plus nous désirerons vivre de lui, ainsi qu'un mobi qui accroît sa vitesse par son propre mouvement et va d plus en plus vite à mesure qu'il approche du but ver lequel il tend. Il est important de bien saisir ce point d doctrine, puisque le bonheur du ciel sera proportionné a degré de charité auquel l'âme sera parvenue sur la terr C'est donc, en définitive, la tendance à la perfection sati faite qui expliquera le bonheur de l'au-delà.

Et voilà ce qui justifie, du même coup, les conduites d Dieu à notre endroit. Dès qu'il aperçoit une âme qui ver sincèrement lui appartenir, il ne la laisse jamais au repo Ses procédés à son égard sont une perpétuelle exhortation mieux faire. Il lui dit sans cesse : « Demain remettez-vou au travail et vous arriverez. »

Une fois que ces divers points de doctrine ont été saisi nombre d'événements, petits ou grands, de la vie s'éclaire d'un jour nouveau. Les interventions divines sont appr ciées à leur juste valeur et nous nous efforçons d'y corre pondre de notre mieux afin de ne rien perdre des tréso de grâces qu'elles recèlent. C'est ainsi que les peines succ dent aux joies, les échecs aux succès; Dieu sait qu'il fa de tout pour parvenir au but. Lorsque ses voies ont été cor prises à la lumière de la foi, tout se simplifie. Dieu se se de tout pour nous faire monter, de l'échec aussi bien que d succès, car il n'est pas lié, comme nous, à la réussite pl ou moins grande et immédiate d'une œuvre.

Au terme de ces réflexions, il est important que chacu s'examine, pour son propre compte, afin de savoir où il e est de son ascension spirituelle. La question à se poser e

elle-ci : « Sur quel point est-ce que je n'avance pas ? Pour uel motif ? ».

Une fois l'enquête achevée et la réponse apportée, il est on de se rappeler que le plus sûr moyen de remédier à un tat déficient, c'est de développer dans son âme les vertus ui divinisent : que la foi soit de plus en plus vivante, espérance tenace, la charité épanouie. Si vous n'avez rien vous reprocher, rappelez-vous alors ce que nous avons dit es conduites divines en pareille circonstance : un jour, ieu fera comprendre que ce retard dans le progrès souhaité ient de lui. L'essentiel est de ne jamais se décourager. uelqu'un l'a dit avec raison : « Ce qui importe, c'est oins d'être arrivé que d'être en marche », car quiconque t en marche arrivera, tôt ou tard, malgré ses lenteurs, algré ses chutes, au point même le plus éloigné de sa gne. Un texte de saint Paul est ici d'un précieux réconfort. uel optimisme et quelle santé morale ne traduit-il pas ! *our moi, je ne crois pas avoir encore atteint le but, mais je is une chose : oubliant ce qui est derrière moi, et m'élan- nt vers ce qui est devant moi, je cours droit au but pour mporter le prix auquel Dieu m'a appelé d'en haut en ésus-Christ* (Phil., 3, 13).

Et même si vous avez la conviction que vous demeurez ationnaire, sans vous en rendre bien compte, vous gran- ssez peut-être et, un jour, la vie reprendra tous ses droits. n hiver, tout semble mort; mais vienne le printemps, et oici que sous l'action du soleil tout renaît et c'est l'efflo- scence de la nature tout entière.

Fr. L.-J. Callens, O. P.

Chroniques :

Dialogue sur la vie parfaite

I

D'un point de vue historique, on peut affirmer avec assez d'exactitude que le moine est le type primitif du religieux : le monachisme sous ses deux formes, anachorétique et cénobitique, fut à l'origine de la vie religieuse vraiment organisée, sans oublier cependant sa préhistoire, où ascètes, *conversi* et vierges cherchaient la perfection dans le monde. C'est en s'appuyant sur ce fait que Dom Jean Leclercq a publié, voici déjà plus d'un an, une étude sur *La Vie parfaite*, qui s'annonce en sous-titre comme une série de *points de vue sur l'essence de l'état religieux*, mais qui ne parle à peu près que des moines. Ce livre de soixante-dix pages a inauguré la collection « Tradition monastique », que dirige le Rme Dom Jacques Winandy, Abbé de Saint-Maurice de Clervaux, et que patronne le C. P. L. [1]. On n'y cherchera pas, l'auteur en avertit lui-même, une étude systématique sur l'essence de la vie religieuse, mais seul ment un certain nombre de t moignages d'époques diverse impressionnants par leur conve gence, sur la manière dont o s'est représenté traditionnell ment la vie monastique. Ce n'e pas davantage une étude exhau tive de cette pensée traditio nelle : on n'a voulu présent que quelques *thèmes*, en en lai sant délibérément d'autres c côté. Quant à la question d'ur évolution historique de ces th mes doctrinaux, on nous pr vient, et nous en tombons fac lement d'accord, qu'elle sera sans intérêt : « La tradition su tous ces points est si constante si universelle que les variations détail que la chronologie perme trait d'introduire dans les expre sions ou dans les idées qu'elles r

1. Aux Éditions Brepols, Turnho (Belgique), et 28, rue d'Assas, P ris-6e.

couvrent auraient peu d'importance » (p. 15).

En fait, il ne s'agit pas directement dans ce livre de l'essence de l'état religieux, mais plutôt des modèles traditionnels et bibliques de la vie des moines : les anges, les prophètes, les apôtres et les martyrs. C'est seulement à l'occasion de ces comparaisons que l'on voit se dessiner et se préciser peu à peu les grandes lignes de l'idéal monastique. Chaque groupe de modèles fournit un point de vue nouveau sur une réalité identique et ce sont toujours à peu près les mêmes éléments (renoncement, prière et louange...) qui reviennent dans les différents chapitres pour caractériser la vie religieuse : ils sont simplement référés concrètement à un modèle différent. Ainsi *la vie prophétique* n'est pas autre chose que *la vie angélique*; *la vie martyre* n'ajoute rien, au fond, à *la vie apostolique* ou *évangélique*. Mais la vie parfaite apparaît comme une vie dont les anges offrent le modèle éminent, à laquelle ont préludé les prophètes de l'Ancien Testament et saint Jean-Baptiste, que les apôtres ont inaugurée, dont les martyrs restent l'idéal secrètement envié. Elle est aussi une vie évangélique, parce que l'Évangile est reconnu par tous les législateurs et écrivains monastiques comme « la règle principale » ou « la règle des règles » : la Règle de saint Benoît, « docte et mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Évangile », selon le mot connu de Bossuet, illustre ce thème à merveille.

On s'étonne pourtant que, dans cette galerie de modèles, un chapitre n'ait pas été consacré *ex professo* au modèle principal et, à son plan, unique, que la vie religieuse se propose de reproduire, le Christ. Il est sans doute évoqué plus d'une fois, en passant. On nous rappelle, par exemple, que la vie martyre est une configuration au Christ crucifié. Mais l'auteur avoue avoir laissé de côté le thème capital de l'imitation du Christ et il nous renvoie sur ce point à l'ouvrage de Dom Anselme Stolz, *L'Ascèse chrétienne*. C'est dommage, car l'étude explicite d'un élément aussi fondamental eût donné beaucoup plus d'unité à ces aperçus sur la vie parfaite.

Souhaitons que Dom Leclercq ait un jour le loisir, au milieu de ses recherches érudites si variées, de reprendre cette étude et d'achever la synthèse spéculative, dans laquelle prendraient place les données si précieuses accumulées ici (Introd., p. 14). Il a cependant indiqué rapidement, dans son épilogue (pp. 162-163), les lignes maîtresses qui se dégagent des textes présentés par lui. Tout ce que les Pères et les auteurs monastiques nous disent de la vie parfaite se ramène à deux éléments essentiels, dont l'opposition complémentaire est classique : se détacher du monde et de soi, s'attacher à Dieu en suivant le Christ. Par le renoncement à tout ce qui n'est pas Dieu, à tout ce qui gênerait l'union de l'âme avec lui, et par les formes d'ascèse qui traduisent le plus communément ce renoncement, la virginité ou du moins la continence perpétuelle,

la pauvreté, la mortification dont le jeûne est la pratique la plus caractéristique, la fuite de la volonté propre et, en régime cénobitique, l'obéissance à un supérieur, les moines se rendent semblables aux anges dont la nature ignore les servitudes de la chair et les lenteurs dans la soumission à la volonté divine.

C'est en cela aussi qu'ils imitent l'austérité des prophètes et du Précurseur, le détachement complet par lequel les apôtres répondirent à l'appel du Christ; qu'ils font de leur vie entière un martyre non sanglant, c'est-à-dire un témoignage héroïque de foi et de charité. D'autre part, l'occupation principale des moines, essentielle à leur genre de vie, et qui est la louange de Dieu dans la contemplation de sa beauté, les assimile d'une autre façon aux anges, qui se tiennent sans cesse devant la face du Père, aux prophètes qui, eux aussi, nous disent les vieux auteurs monastiques, s'entretenaient avec Dieu et le louaient sans cesse.

Par la plénitude et l'exclusivité de son adhésion à Dieu, le *loisir laborieux* de la vie monastique rappelait encore aux anciens la vie d'Adam avant le péché et leur faisait nommer le cloître un paradis (pp. 104, 164). Ce qui étonnera davantage les modernes, c'est le sens des mots *vie apostolique* : il ne s'agit pas du tout d'une vie vouée à l'apostolat, mais d'une vie où l'on imite le genre de vie des apôtres, leur renoncement à tout pour suivre le Seigneur et vivre en sa familiarité constante, ainsi que la mise en commun de tous les biens qui caractérisait l'Église fondée par eux à Jérusalem. Selon Cassien, la *pureté du cœur*, idéal poursuivi par la vie monastique, permet d'acquérir la *perfection de la charité apostolique*, c'est-à-dire cette charité parfaite dont les apôtres ont donné l'exemple et qui s'exprime dans leur « formule de profession », comme dit saint Bernard : *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te.*

A propos de *la vie martyre*, le martyre étant un baptême, celui du sang, Dom Leclercq nous dit sa pensée sur la « doctrine commune » qui fait de la profession monastique un second baptême. Tout en reconnaissant aux rites de la profession la valeur de sacramentaux qui prolongent le symbolisme du baptême et en perfectionnent l'effet, il préfère envisager la conversion monastique dans son ensemble : c'est toute la vie inaugurée par la profession qui est une forme éminente de pénitence publique et qui a des effets purificateurs et illuminateurs analogues à ceux du baptême. Cette manière de voir serait plus conforme à l'enseignement des Pères du monachisme, comme à celui de saint Bernard, qui en a longuement parlé.

Un petit problème pourra se poser à la lecture du chapitre IV. La vie parfaite est une vie évangélique, en ce qu'elle n'ajoute rien à l'essence de la vie chrétienne, dont l'Évangile est le code. Mais, d'autre part, elle a été appelée vie *angélique* en ce qu'elle dépasse par ses exigences la condition commune de la vie

sur terre : des textes anciens comme la préface de la Consécration des Vierges le disent nettement. De même, les auteurs monastiques sont unanimes à proclamer que, pour imiter les prophètes, il faut comme eux dépasser la loi de Moïse, les commandements dont Dieu fait une obligation, et pratiquer quelque chose de plus que ce qui est prescrit à tous (p. 67). Dom Leclercq indique clairement la solution. La règle monastique ne s'appuie sur rien d'étranger à l'Évangile. Mais dans l'Évangile, tout n'est pas de précepte. La vie parfaite met en application les conseils du Seigneur et elle en fait sa loi propre : elle veut être une vie d'union à Dieu sans partage et, pour assurer cette exclusivité du don, elle supprime tout ce qui pourrait y faire obstacle, même de très bonnes choses. La vie religieuse apparaît ainsi comme la vie chrétienne elle-même, « orientée vers le même achèvement total » que celle des séculiers, « mais autrement menée, c'est-à-dire d'une façon plus logique, plus intégrale, plus exclusive » (p. 11).

Il faut ajouter cependant que cette exclusivité ne suffirait pas à créer un *état* de perfection. Un chrétien peut mener au milieu du monde une vie ascétique, renoncer à tout ce qui, dans ses obligations familiales, professionnelles ou civiques, le détournerait d'une recherche exclusive du royaume de Dieu, sans devenir pourtant un religieux. Le désir de plaire à Dieu seul — *Soli Deo placere cupiens* : c'est ce qui décida saint Benoît à se retirer au désert — ne fonde l'état religieux qu'à partir du moment où il donne naissance à une organisation de vie, à un cadre extérieur, officiel et stable, en un mot à une *institution* — cénobitique ou anachorétique — dont tous les éléments sont des moyens ordonnés à ce seul but. Au prologue de sa Règle, saint Benoît déclare qu'il établit une *schola dominici servitii*, un institut où l'on apprend et où l'on s'exerce à servir le vrai Roi, le Seigneur Christ. Saint Thomas d'Aquin, en formules scolastiques, ne dira pas autre chose : « L'état de religion est un certain exercice, une discipline par où l'on parvient à la perfection de la charité[2]. » « Quelqu'un est à proprement parler dans l'état de perfection, non du fait qu'il aime en perfection (*quod habet actum dilectionis perfectae*), mais en ce qu'il s'oblige pour toujours avec une certaine solennité à ce qui est de perfection[3]. » Cela reconnu, on peut affirmer, sans crainte de confusion, que la vie religieuse n'est rien d'autre que la vie selon l'Évangile : elle est une institution spécialisée pour la recherche de la perfection évangélique.

En fermant *La Vie parfaite*, certains lecteurs garderont sans doute quelque malaise au souvenir du sous-titre qui leur annonçait dès *points de vue sur l'essence de l'état religieux*. On nous a parlé de l'état monasti-

2. Saint Thomas, IIa-IIae, q. 186. a, 3.

3. *Ibid.*, q. 184, a. 4.

que, diront-ils, oui; mais l'état religieux ne se ramène pas à l'état monastique! Il y a bien d'autres catégories de religieux et religieuses que les moines! L'auteur reconnaît dans son introduction (p. 15) qu'il parlera des moines. Mais il ajoute : « Cependant ce qui sera dit à leur sujet pourra presque toujours être appliqué aux religieux qui servent Dieu dans les ordres non monastiques. Toutes les formes de vie religieuse ont ceci de commun, d'être des organisations de vie parfaite; or l'état monastique n'est rien d'autre que cela... » Est-ce à dire que, pour lui « le religieux c'est le moine, c'est-à-dire celui qui a fui le monde, celui qui s'est détaché de tout le mouvement de la cité terrestre pour mener dès ici-bas la vie des anges et des élus dans la cité céleste »? Certains l'ont pensé, s'en sont alarmés, et après un coup d'œil sur l'évolution historique des *religions* monastiques et cléricales, ont cru pouvoir porter ce verdict : « Les moines ont donc tort lorsqu'ils veulent contraindre toute vie religieuse à entrer dans le cadre de la vie monastique[4]. »

Je ne crois pas que le livre de Dom Jean Leclercq implique une telle prétention. Il se contente de montrer dans le moine le type idéal d'une vocation que partagent tous les religieux, les autres instituts apportant à cette vocation des précisions, que la vocation monastique ne comporte pas, sans les exclure non plus. S'il était permis de recourir ici à la logique scolastique, on dirait que l'état monastique est, dans le genre *vie religieuse*, l'espèce qui réalise toute la perfection du genre *sine addito*, et ne se distingue des autres espèces que par une différence négative, tandis que chacune d'elles est constituée par une différence positive. Cette manière de voir n'empêcherait pas d'admettre que « la vie religieuse se réalise diversement, dans le désert en fuyant le monde, ou en plein monde pour le gagner à Dieu[5] », et, pour être le type idéal de la vie religieuse, la vie monastique ne contraindrait aucun autre institut à entrer dans son cadre.

Mais quelques précisions ne sont peut-être pas inutiles, car il s'agit de bien autre chose que de classer des notions sur l'arbre prédicamental! Il s'agit du sens profond de toute vie religieuse. Osons le dire, la rupture avec le monde est essentielle à l'état religieux comme tel, sous quelque forme qu'il se réalise. Car il n'y a pas de renoncement total pour une adhésion exclusive à Dieu, sans rupture, sans séparation. Tout chrétien doit rompre avec l'esprit du monde, par l'esprit de détachement qui lui permet de sauvegarder la hiérarchie des valeurs et l'amour de Dieu par-dessus tout. Mais la recherche organisée de la vie parfaite est plus exigeante : pour parvenir à la perfection de

4. *Lettre de Latour-Maubourg*, n° 3, mai 1949 (Supplément du n° 340 de *La Vie Spirituelle*), pp. 5 et 7.

5. *Ibid.*, p. 7.

charité, il est nécessaire de re-
rer totalement son affection
es choses du monde, *necessa-*
ium est quod aliquis affectum
ium totaliter abstrahat a rebus
undanis [6]. Et retirer totalement
on affection aux choses du
ionde, c'est fatalement se sépa-
r de ceux qui leur livrent la
eur, en totalité ou à peu près.
out religieux est un séparé,
arce qu'il est un consacré [7].

Seulement, entendons-nous
ien ! Séparation ne veut pas
ire absence. Et aussi hardiment
ue tout à l'heure, je poserai un
ouveau paradoxe : il est essen-
el à l'état religieux, comme tel,
'être présent au monde. *Vous*
'êtes pas du monde... Je vous
envoyés dans le monde : ces
aroles du Seigneur aux Douze
'appliquent à tous ceux qui se
ouent à son service [8]. Sans par-
r de l'influence par la prière et
pénitence, dans la charité et
communion des saints, il n'y
urait pas d'*état* religieux si ceux
ui renoncent au monde ne de-
ieuraient un *signe* pour l'Église
pour ceux du dehors. La con-
écration est un acte du culte pu-
lic : tout consacré est posé dans
société humaine comme un vi-
ant témoin des droits souve-

6. Saint Thomas, IIª-IIæ, q. 186, a. 3.

7. C'est ce qu'exprimait en termes ès heureux le R. P. A. Plé, dans le *upplément de La Vie Spirituelle*, 947, nº 2, pp. 210-212, article au-uel se réfère Dom Leclercq, p. 101, . 77.

8. Saint Thomas, IIª-IIæ, q. 188, a. 2, ad 3.

rains de l'amour de Dieu et de la fécondité de l'Évangile. La fuite au désert n'a jamais été une évasion hors de la planète. Antoine dans sa grotte ou sur sa montagne attirait l'attention des foules, autant que Siméon sur sa colonne ou Benoît Labre cheminant en guenilles sur les grand'routes. Et pourquoi donc l'esprit du monde s'acharne-t-il si habituellement contre les ordres monastiques, sinon parce que leur témoignage silencieux le convainc de péché ?

Mais alors, nous aboutissons à tout confondre ? Non pas. Si toutes les formes de vie religieuse communient à l'idéal monastique de vie parfaite par la séparation officielle d'avec le monde, pour le service de Dieu seul, et si toutes, d'autre part, sont une affirmation plus éloquente, pour le monde, de ce que prêche l'Église, chacune néanmoins réalise cet idéal double et unique à sa manière, selon le caractère spécifique de sa vocation. Encore une fois, la théologie de saint Thomas va nous aider à y voir clair. Après avoir réaffirmé qu'il est commun à tout institut religieux que l'on s'y donne totalement au service de Dieu [9], saint Thomas, toujours génial, a trouvé le principe de distinction des différentes « *religions* » dans le double objet de la charité. L'état religieux est ordonné à la perfection de la charité, et cette vertu théologale embrasse la dilection de Dieu lui-même et celle du

9. Saint Thomas, IIª-IIæ, q. 188, a. 1, ad 1.

prochain pour Dieu. A la dilection de Dieu se rattache directement la vie contemplative qui désire, libre de tout le reste, s'occuper de Dieu seul (*soli Deo vacare*). A la dilection du prochain répondent les œuvres de la vie active, et puisque, de charité, le prochain est aimé *propter Deum*, c'est à Dieu que se rapportent les services rendus au prochain par les religieux des instituts actifs [10].

Ainsi les moines et les moniales, qui n'ont d'autre ambition que de se rendre libres de tout pour vaquer uniquement à l'amour et à la louange de Dieu, réalisent sans addition ni surcharge ce qui est le but premier de toute vie consacrée. La séparation d'avec le monde est assurée, chez eux, non seulement par leur engagement, mais par le cadre même de leur vie, sans qu'ils soient pour autant absents du monde : sur la terre des hommes, le monastère — ou l'ermitage — est un témoin de la *vie angélique*, qui sera dans l'au-delà la condition de tous les élus. En vivant intégralement la vie cachée en Dieu avec le Christ, moines et moniales prêchent l'Évangile par leurs actes et illustrent sans bruit quelques paraboles du royaume de Dieu, comme celles du trésor caché et de la perle précieuse. La beauté de Dieu est assez séduisante pour qu'on lui sacrifie tout.

Les religieux actifs, eux, ont un cadre de vie et des occupations ordonnés directement à l'amour du prochain. Leur présence au monde est donc beaucoup plus immédiatement effective que celle des moines. Ils ne se contentent pas de témoigner devant lui de l'existence d'un autre monde, ils lui sont envoyés. En groupe ou isolés, il leur faut s'insinuer parmi les hommes pour nouer conversation avec eux et leur révéler leur âme. En ordre de bataille ou en tirailleurs dispersés, ils doivent se colleter avec le prince de ce siècle, sur son propre terrain, pour lui arracher les enfants de Dieu qu'il détient injustement. Mais ils ne sont pas pour cela privés entièrement du fruit de la vie contemplative, dit saint Thomas [11]. Religieux, ils sont avant tout consacrés au Seigneur et ils s'adonnent à leurs ministères *intuitu Dei*. Si l'Église leur confie la plupart de ses tâches missionnaires, ses œuvres de bienfaisance et de miséricorde, c'est pour qu'ils s'en acquittent autrement que des *séculiers*. Leurs travaux seront fécondés par la vie d'union à Dieu qu'assurent leurs vœux et leurs règles, et leur parole aura un autre accent : ils s'adressent au monde comme n'en étant pas. Le témoignage d'une Petite Sœur garde-malades ou servante des pauvres est d'une autre qualité, auprès des foyers ouvriers, que celui des jocistes ou des ménages chrétiens. L'un et l'autre est nécessaire, et la force de l'Église consiste à unir ces valeurs diverses. Il faut que des militants laïcs fassent la preuve que la vie chré-

10. *Ibid.*, a. 2, c.

11. *Ibid.*, ad 1.

tienne la plus haute peut fleurir dans le mariage, dans toutes les classes et les professions, en les transfigurant. Il faut aussi montrer à tous que le renoncement intégral aux biens de la terre et la virginité des épouses du Christ permettent à quelques-uns de se faire, à la lettre, tout à tous.

Si haute et si pure que soit la sainteté des séculiers, si méritoire que soit leur dévouement, la vie évangélique officiellement organisée apporte à tous les ministères actifs un surcroît d'efficacité surnaturelle dont l'Église ne peut se passer. C'est vrai des fonctions d'enseignement et d'éducation, comme de la *cura animarum* à laquelle s'adonnent chanoines et clercs réguliers, au service des Églises locales ou de l'Église universelle; sans oublier cependant qu'en Occident nous n'avons pas de clergé totalement séculier, puisque le célibat donne aux prêtres diocésains une « amorce d'état religieux ». Les fondateurs des Ordres mendiants ont eu précisément pour but de mettre au service de la Parole de Dieu des hommes formés à la pratique de la pauvreté *apostolique*, ou préparés par un séjour dans la solitude à ce ministère *prophétique*.

Or les éléments qui qualifient différemment le ministère des religieux et celui des séculiers sont une sorte de patrimoine commun aux moines et aux Ordres non monastiques. La vie religieuse garde ainsi une unité essentielle dans sa diversité; et pourvu qu'on ne confonde pas les vocations spécifiquement distinctes, on peut proposer à tous les religieux, ainsi que l'a fait Dom J. Leclercq, comme des thèmes intéressant l'essence la plus pure de leur état, ce que les auteurs monastiques et les Pères ont dit de la Vie parfaite.

fr. Jean Gaillard, *m. b.*

II

Nous avons sous les yeux quatre publications se rapportant à la vie canoniale [12]. Trois d'entre elles [13], à vrai dire, sont de simples présentations, sans caractère scientifique, d'un Ordre religieux qui nous apparaît en pleine voie de restauration, en France du

12. F. Petit, *La spiritualité des Prémontrés aux XII^e et XIII^e siècles*. Coll. Et. de théol. et d'hist. de la spiritualité, Paris, Vrin, 1947; Y. Bossières, Abbé de Mondaye, *Les Chanoines réguliers de Prémontré*, Mondaye, 1944; Robert d'Azambuja, *Prieuré-Paroisse*, Marseille, 1947; Norbert Calmels, Abbé de Frigolet, *Chanoines Prémontrés*, Avignon, Aubanel, 1949.

13. Les trois dernières citées.

moins; et la presque simultanéité de ces publications en est un signe.

D'une tout autre envergure et d'une autre portée nous apparaît le travail du chanoine Petit. S'est-il mépris sur l'intérêt de son œuvre? Il écrit en effet : « Aider nos frères en religion, les moniales norbertines, nos tertiaires, à se pénétrer de l'esprit de saint Norbert a été notre premier but. Nous serions heureux en outre que notre travail jetât un peu de lumière sur l'histoire spirituelle du Moyen-Age si passionnante et où tant de merveilles demeurent à découvrir » (p. 268). Édification fraternelle et travail d'historien, est-ce tout? Si le chanoine Petit s'est limité à ces deux objectifs, qu'il se réjouisse : il ne peut pas ne pas les avoir atteints tant son œuvre a de qualité. Mais, de toute évidence, il les a dépassés. Il se trouve en effet que, consciemment ou non, il répond à toutes sortes de questions très actuelles où le statut du clergé et l'esprit de son institution sont engagés, et où interfère plus d'un « point de vue sur l'essence de l'état religieux », pour prendre le sous-titre du livre de Dom Jean Leclercq, dont il a été rendu compte ci-dessus par Dom Gaillard. On sent dans le jeune clergé un tel appel vers la vie canoniale, ou du moins vers un statut où les composantes de la vie cléricale fassent à la vie commune et aux aspirations liturgiques contemporaines une plus juste place, qu'une présentation exacte de ce que furent les chanoines réguliers en leur âge d'or est d'une actualité tout à fait première. En fait, pour la plupart des lecteurs du chanoine Petit, son livre sera une découverte. Il comblera de joie ceux qui voient se dessiner les équilibres de vie du clergé de demain. Je ne sais ce qu'il faut le plus aimer dans cette très vivante exhumation. La présentation historique de l'Ordre canonial et de l'œuvre de saint Norbert (c'est la première partie) met le lecteur en appétit et lui fait souhaiter que le chanoine Petit nous donne un jour une étude sur l'Ordre canonial lui-même, et non plus seulement sur les XII[e] et XIII[e] siècles. Quant à la présentation d'Adam Scot et de Philippe de Bonne-Espérance (c'est la deuxième partie), elle est vraiment très enrichisssante; l' « *institutio* » *clericorum* notamment, abondamment analysée et citée, apporte au sujet une lumière topique et dans la note du temps. Quant à la vie norbertine (c'est la troisième partie), centrée sur l'Eucharistie, menée en « vie évangélique [14] » et selon l' « institution apostolique [15] »,

14. Par « vie évangélique », il faut entendre, selon la tradition médiévale, les mœurs et façons de faire des disciples qui entouraient le Seigneur pendant sa vie mortelle. Typiquement, les consignes de pauvreté aux soixante-dix disciples.

15. Par « institution apostolique », il faut entendre, de la même manière, les mœurs et façons de vivre des premiers chrétiens, tels que les *Actes des Apôtres* nous les décrivent. Notamment le partage des biens et la vie commune.

épanouie en charité toute cordiale et en zèle pastoral, elle nous est donnée tout autrement que dans une restitution archéologique.

En tradition canoniale, le point de départ de la vie régulière doit être cherché dans la communauté apostolique de Jérusalem, telle que la décrit le texte des Actes des Apôtres. Tradition monastique et tradition canoniale se rejoignent donc sur ce point. L'une et l'autre se disent issues du même plant. L'histoire sans doute n'a révélé ni par quels détours les premiers ascètes et ermites (bientôt les moines) se rattachent à la *vita apostolica* de la première communauté, ni comment les premiers clercs, inscrits au « canon » d'une église particulière et soucieux de pleine vie évangélique, héritent des ministres de ladite communauté. Mais quoi qu'il en soit des filiations selon une certaine lettre de l'histoire, — peut-être dans le cas n'y en a-t-il aucune, — il en est l'aussi réelles selon l'esprit. On ne peut ici la refuser ni à la tradition monastique ni à la canoniale. Que la première ait été bientôt polarisée autour des grandes Règles monastiques, et typiquement, en Occident, autour de la Règle de saint Benoît, pendant que la deuxième se structurait *secundum canones* et bientôt, en Occident, autour de la Règle de saint Augustin, n'empêche pas que celle-ci peut au même titre que celle-là revendiquer l'héritage de la *vita apostolica*. Sans doute même, la tradition canoniale est-elle ici en meilleure position que la monastique : outre la vérité des conseils évangéliques, elle peut faire valoir une insertion dans la « mission » apostolique en un sens plus exact et plus plein.

Il fallait relever ces choses parce qu'elles ne l'ont guère été dans le compte-rendu, par ailleurs excellent et suggestif, que Dom Gaillard a donné ci-dessus. « D'un point de vue historique, écrit-il, on peut affirmer avec assez d'exactitude que le moine est le type primitif du religieux. » L'énoncé est sans doute plein de nuances; on le sent même un peu gêné. Ne pourrait-on écrire aussi avec vraisemblance : « On ne peut affirmer avec exactitude que le moine est le type primitif du religieux » ? Le chanoine primitif, menant la *vita apostolica*, est aussi un religieux. Et si, de fait, l'histoire exacte repère plus tôt l'existence du moine primitif, est-on assuré que celle du chanoine en est tributaire, alors que l'une et l'autre se disent héritières d'un même plant initial : la *vita apostolica* ? Est-il bien certain que l'Ordre monastique est le prototype de tout état religieux, le premier du genre, et en face duquel les autrès ne se distinguent que par une « spécialité » ajoutée à un capital commun ? Cette présentation des choses est sans doute séduisante. Elle est peut-être trop simple. Et à l'arbre généalogique des familles religieuses dressé à partir de l'Ordre monastique, ne pourrait-on en comparer un paralèle, établi à partir de l'Ordre canonial ? « Religieux *sine addito* », dit du moine Dom Gaillard à la suite de Dom Delattre et de quelques autres. Fort bien. Mais si

l'on regarde les choses à partir de la *vita apostolica*, dont le souvenir a stimulé pendant des siècles l'une et l'autre traditions, le moine ne serait-il pas religieux avec soustraction ? Et suivant que je regarde les choses de l'un ou de l'autre point de vue, l'optique sera bien différente. Présenter les « religieux actifs » en les situant uniquement par rapport aux moines et « ordonnés directement à l'amour du prochain », c'est presque inclure en leurs rangs les chanoines réguliers que saint Thomas pourtant déclare expressément ordonnés, tout comme les moines, *ad opera vitae contemplativae* (II^a-II^{ae}, 189, 8, 2). La tradition monastique s'est enrichie (et compliquée) au cours des siècles de tant d'apports propres à la vie canoniale, et réciproquement, que le dialogue entre moines et chanoines est souvent devenu bien confus au cours des siècles. Il serait inopportun de le déclarer toujours ouvert si d'importantes questions comme celle de la clôture et du retrait du monde n'en étaient tributaires, et si le statut des formations cléricales d'aujourd'hui et de demain n'en dépendait. Il est bien évident que des chanoines réguliers appliqués à quelque tâche pastorale ne peuvent vivre aussi retirés que des moines. Mais si, de fait, toute vie religieuse suppose un total retrait du monde *secundum affectum*, qu'est-ce qui oblige à dire que le total retrait effectif constitue le « type idéal » de l'état religieux ? Le prototype doit-il être en Thébaïde ou à Jérusalem ? Le point de vue développé par Dom Gaillard n'est peut-être pas faux. Je crains qu'il ne soit un peu trop logique, d'une logique de la raison qui ne recouvre pas toute la vérité selon l'histoire et selon la vie. Deux traditions parlent ici. Il faut au moins accorder à l'autre le droit de se dire en face de son émule. Et peut-être faut-il craindre toute façon de présenter le visage de l'une qui ne tiendrait pas compte de son reflet sur le visage de l'autre. L'institution de la vie religieuse n'est pas géométrique.

Je crains, à vrai dire, que les présentes considérations ne paraissent à beaucoup une sorte d'anachronisme. La vie actuelle du clergé latin a été si profondément marquée par les temps modernes qu'à peine se souvient-on en son sein du vrai sens des mots. Les controverses de la dernière décade sur « clergé diocésain » et « clergé séculier » auraient sans doute beaucoup profité d'une connaissance historique plus poussée de l'ancienne condition des chanoines réguliers. En tous cas, voici, avec l'Ordre de Prémontré qui renaît chez nous, une résurgence de grand prix. Peut-être les trois opuscules signalés ci-dessus donnent-ils cependant l'impression que le sens de sa marche actuelle n'est pas encore assez nettement défini. Il n'est d'ailleurs pas étonnant qu'en possession d'un si riche héritage, l'Ordre de Prémontré constate en son sein l'affrontement de traditions divergentes. Le sens par exemple du rattachement à une église particulière, condition de l'état de chanoine,

ne semble pas interprété de même façon ici et là. S'agit-il bien du rattachement à une juridiction épiscopale locale par l'intermédiaire de la juridiction abbatiale ? La dissertation de Dom Bossière sur « appartenance à l'église particulière » et « exemption », étant accidentelle à l'Ordre canonial et celle-là lui étant essentielle, exprime-t-elle une pensée ferme de l'Ordre ? On a l'impression qu'il y a un certain choix à faire pour un Ordre né au XII[e] siècle, alors que moines et chanoines vivaient d'emprunts réciproques, et qui se trouve, en France du moins et de nos jours, dans un tel autre contexte, et en face de besoins criants de plusieurs diocèses à secourir et à munir de formations cléricales et missionnaires franches. Un de nos trois livrets met aussi une sorte d'obstination à présenter le Prémontré comme simultanément moine *et* chanoine. Cette volonté de synthèse n'échappe guère au risque de confusion. L'Ordre canonial peut et doit tenir sa place dans l'actuelle rénovation des structures ecclésiastiques de France. Qu'il veuille donc nous montrer un visage clair. Sa tradition est assez ferme et son esprit assez riche pour qu'il sache faire les dépouillements impliqués par les besoins de l'heure. C'est lui faire confiance que de lui demander ce courage et cette franchise.

fr. J. Bonduelle, O. P.

LE MYSTÈRE DE LA VIERGE DANS L'ART

La Vierge avec le Christ, et peut-être avant lui, a été le thème majeur de l'art français. Parmi tant d'œuvres qui parlent d'elle, le choix n'est pas facile. Pour une exposition comme celle de : « la Vierge dans l'art français[1] », il fallait adjoindre aux vertus fortes que suppose toute entreprise aventureuse une sensibilité affinée du mystère de la Vierge. Tous les chefs-d'œuvre rassemblés au Petit-Palais sont, à divers degrés et de mille façons, de purs reflets de ce mystère.

La saison à Paris fut fertile en expositions. Celle des maîtres de Cologne au musée de l'Orangerie, et celle de l'art médiéval yougoslave au Trocadéro eussent suffi à manifester la prééminence de l'art chrétien dans notre culture occidentale. Mais le secret de cette prééminence fut peut-être resté dans l'ombre; il est mis en plein jour par « la Vierge dans l'art français ».

Les mille visages rêvés et exprimés dans ces chefs-d'œuvre sont les aspects d'un même mystère. Ils nous invitent à remonter aux sources de notre vie spirituelle. Ils sont pour nous prière, et nous les parcourons comme on égrène les perles d'une litanie.

1. Cette exposition s'est ouverte au Petit-Palais le 25 mai et connaît un succès significatif.

Trône de la Sagesse

Le cœur du mystère de Marie est sa maternité divine. Et cette maternité part de Dieu. Purifiée par Dieu et consacrée à lui pour être sa Mère, la Vierge, plus qu'aucune autre créature, participe à la grandeur divine; d'une manière unique, elle est à Dieu, qui dispose d'elle comme d'un instrument vivant et si intimement uni à lui que la théologie peut dire d'elle comme du Christ : « Instrument conjoint à la Divinité. »

La dimension divine de la Vierge apparaît pour quiconque accède à son mystère. Celui qui l'approche en esprit et en vérité voit d'abord son aspect divin. Au principe, il y a Dieu. Est-ce hasard si, dans son développement, l'art chrétien s'est d'abord arrêté à cet aspect essentiel du mystère de la Vierge?

Nos vierges romanes parlent de Dieu. Leur regard figé est éperdument rivé à l'Invisible[2]. Cette mère assise dans une attitude hiératique ne regarde pas l'enfant qui trône sur son corps. Elle ne lui donne nul sourire, nulle caresse : elle semble ignorer le mouvement; comme Dieu et avec lui, elle est celle qui met tout en branle sans être nullement ébranlée : elle est l'escabeau de sa Puissance et le trône de sa Sagesse.

Les vierges romanes évoquent la royauté du Christ. L'enfant lève la main pour enseigner et aussi pour commander. Sa royauté n'est-elle pas la conséquence nécessaire de sa dignité? Dans l'Enfant-Roi se voit l'Enfant-Dieu. La Vierge Marie est l'ostensoir de la divinité.

La vierge romane est sacerdotale. Sa grandeur, comme celle du prêtre, est toute en sa mission. Par nature, elle n'a aucune proportion à l'immense pouvoir de sa maternité. Combien la dépasse l'activité divine qui la traverse! Elle en est transfigurée. Mais cette transfiguration par le divin s'exprime dans un dépouillement de l'humain où risque d'être oubliée la vierge et la mère ; on ne verra plus en elle la personne, mais la fonction; elle aura la grandeur hiératique d'une chose sacrée. Et les noms qu'on lui donnera seront des noms de choses : trône de la sagesse, tour d'ivoire, maison d'or. Devant cette figure surhumaine, on peut encore balbutier « Mère du Créateur », mais pour chanter la « Mère aimable » il faut se tourner vers les vierges gothiques.

---

2. Caractère commun à toutes les vierges romanes exposées au Petit-Palais (nos 128 à 142). Il rappelle les madones byzantines et les plus anciens types de Vierges.

Mère aimable

Sous la contrainte du canon byzantin, la Vierge était enfermée dans les lignes d'une perfection sacrale : elle se dépouillait de l'humain pour n'être plus que le signe de la transcendance divine. Dès la fin du XII[e] siècle, un souffle d'humanité soulève la pierre des cathédrales. Les lignes s'ébranlent, des formes surgissent qui ont la fraîcheur du vivant. Le regard se nuance de mille sentiments : tendresse et fierté, joie et douceur, tristesse et virilité rayonnent tout ensemble dans ces yeux de mère très humaine.

La vierge gothique est plus mère que reine : elle n'est plus assise sur un trône, mais debout, le plus souvent; les bras ne sont plus collés au corps; elle bouge, elle est vivante, elle porte son enfant, comme toutes les mères, sur un bras qui prend appui à sa hanche, d'où lui vient ce gracieux déhanchement que certains sculpteurs exagèrent comme par plaisir. On voit bien ce que cette conception de la Vierge doit à une esthétique réaliste. Mais la vérité n'y perd pas. La pierre qui évoque la Vierge sous les traits d'une jeune mère n'est-elle pas dans la logique de l'Incarnation ? Marie est mère avant d'être reine : elle n'est reine que parce qu'elle est mère. « Plus mère que reine », c'est l'enseignement commun de la théologie qu'illustrent les vierges-mères des grands siècles médiévaux.

La Vierge est devenue parfaitement humaine : elle est la mère. L'Enfant-Dieu est son enfant. Il n'y a plus dans ses yeux cette terreur sacrée que le mystère de Dieu a toujours inspirée aux hommes. D'un sourire, cet enfant abolit l'abîme; et elle sourit.

Parfois, cependant, le sourire s'arrête à fleur des lèvres : les yeux s'agrandissent, le front se charge de pensées. Tout enfant est mystérieux pour sa mère : celui-là est pour elle un mystère[3].

Ne sont-elles parfois trop humaines ces jeunes mamans souriantes ? Elles portent leur enfant; elles le possèdent avec une nuance de fierté qui parfois s'accompagne d'une certaine coquetterie. Telle qui rit de tout son cœur semble loin du mystère de son fils comme de son propre mystère.

A ces vierges gothiques, beaucoup de nos contemporains préfèrent leurs aïeules romanes. Et cette préférence n'est pas, nous semble-t-il, pure réaction d'es-

3. Ainsi la Vierge de l'église de Magny-en-Vexin désignée sous le nom de Notre-Dame-la-Blanche, Exp. 1950, cat. n° 156.

ète amoureux de stylisation des rmes. Elle part d'un certain ns religieux. Les vierges roma- es semblent plus divines. Le ystère de la Vierge serait-il nc condamné à disparaître dans ne vision plus humaine ? Nous yons bien qu'il y a un risque. ais ce risque est dans la logi- ue du mystère. Rien d'humain e doit manquer à la Mère de ieu fait Homme.

Dans le mystère de l'Incarna- on, le divin se cache au milieu l'humain autant qu'il s'y ontre; et il s'y montre seule- ent au regard affiné par la âce. Il est plus facile d'expri- er le divin dans des formes us grandes que nature, voire, dans certaines déformations. L'art sacré de l'ancienne Égypte, aussi bien que celui de l'Inde ou de l'Amérique précolombienne, se limite à ce mode d'expression. N'est-ce pas pour cela qu'il impressionne des gens dont la sensibilité chrétienne est émoussée, mais qui gardent un sens religieux ?

Si certaines vierges gothiques nous semblent avec raison moins divines,, ce n'est pas qu'elles soient plus humaines : elles le sont moins parfaitement. A ces expressions imparfaites du mystère de la Vierge-Mère, on ne reprochera pas d'être trop mères ou trop vierges, mais de ne pas être assez l'une et l'autre.

Mère du Sauveur

Pour retrouver au cœur de humain la dimension divine de Vierge, peut-être fallait-il traverser l'aspect douloureux de son ystère. Après les profondes déirures du grand schisme et de guerre de Cent ans, la chréenté eut une merveilleuse efflorescence d'art sacré. Les thèmes ouloureux : calvaires et Pietà, ne rent pas les seuls à inspirer les tistes. Mais sans doute les ont- aidé à entrer au cœur du mysre de la Vierge.

Le XV^e^ siècle n'est-il pas le and siècle de l'art ? Quant à la einture, on s'en doutait, mais ur la sculpture ? L'exposition « la Vierge dans l'art fran- çais » aura levé un coin du voile que la Renaissance a fait tomber sur les siècles précédents.

Une œuvre comme celle attribuée à Jean de Cambrai[4] approfondit l'humain divinement. Elle est essentiellement religieuse.

Le visage frappe, encadré du voile qui retombe sur tout le corps : il est grave, il décèle une angoisse dominée, pacifiée par un plus grand amour. La Vierge porte l'enfant, non contre sa hanche, mais devant elle comme un Saint-Sacrement; et ses lon-

4. *La Vierge et l'Enfant*, église de Marcoussis, Seine-et-Oise, cf. cat. 177.

gues mains semblent ne le garder que pour le donner : il est d'elle, mais non à elle, non pour elle. Cette mère est totalement vierge : elle est la Mère du Sauveur.

Dans le don de Dieu au monde se voit le mystère de la Mère de Dieu. Son enfant est ce don. Il est tout donné, elle est toute donnant.

Ce qu'il y a de plus parfaitement humain dans les vierges gothiques et ce qu'il y a de plus hautement divin dans les vierge romanes se joint ici dans u prodige de religieuse simplicité c'est le mystère de l'Incarnatio

Il y a eu, il y aura des expre sions plus remarquables du my tère de la Vierge; il n'en est p de plus parfaite. C'est pourqu les plus merveilleuses annonci tions et les plus émouvantes Pie nous laissent dominés par le v sage et le geste de la Vierge-Mèr

Fr. André Vincent, O. P.

Le Congrès interaméricain de musique sacrée

Le premier *Congrès interaméricain de Musique sacrée* s'est déroulé au Mexique, du 10 au 20 novembre 1949. Il nous semble que la presse catholique française n'a pas donné à cet événement tout le retentissement qu'il méritait. C'est peut-être que nous n'avons pas compris l'importance et l'intérêt des problèmes soulevés par les Églises du Nouveau Monde ?...

Aux délégués des vingt-et-une nations hispano-américaines s'étaient joints des représentants du Canada et des États-Unis. Trois maîtres de la réforme grégorienne avaient été invités au congrès : Mgr Higinio Anglés, président de l'*Institut pontifical de Musique sacrée*, Dom Isaac M. Torribios, abbé de Silos en Espagne, et Dom Joseph Gajard, de l'abbaye Saint-Pierre de Solesmes.

On avait choisi le Mexique comme lieu de rencontre non seulement pour la position géographique de ce pays entre les deux Amériques, mais surtout parce que, depuis une quinzaine d'années, le Mexique est devenu le centre de recherches et d'initiatives liturgiques très heureuses, parfois même assez audacieuses [1]. Peu de temps avant le congrès, les évêques mexicains avaient publié une lettre collective dans laquelle ils se plaisaient à reconnaître les résultats déjà obtenus dans leurs diocèses, et encourageaient les congressistes à étendre à tout le continent américain les bienfaits d'une restauration musicale qui est encore, dans certains pays, à l'état d'ébauche.

De fait, l'intention officielle du congrès était de donner enfin une réponse « filiale et effective » à l'appel lancé il y a

---

1. Il existe actuellement au Mexique : la *Escuela Superior de Musica Sagrada*, de Morelia, qui travaille à la formation des chantres et des organistes; la *Associacion mejicana de Santa Cecilia*, fondée en 1943 sur le modèle de l'Institut Pontifical romain; une revue d'orientation : *Cantibus organis*, fondée en 1939.

trente-six ans par le *Motu Proprio* de Pie X. Impressionnés à la fois par les progrès de l'indifférence religieuse dans les masses populaires et par les résultats étonnants obtenus ailleurs par un apostolat liturgique traditionnel et adapté, les membres du congrès se réunirent « non pour légiférer, mais pour appliquer des lois promulguées depuis longtemps, examiner des situations concrètes, corriger des erreurs et des abus... pour que désormais le peuple chante *ce que* le Christ veut, *comme* le Christ veut et *quand* le Christ veut [2] ».

Notons en passant que des vues « panaméricanistes » n'étaient pas absentes des perspectives du congrès. On a voulu, en ce domaine comme en d'autres, souder les deux blocs américains, « réveiller la conscience continentale pour cesser de dépendre en tout et toujours de l'Europe [3] ».

Mais, comme il fallait s'y attendre, les délégués du congrès de Mexico se sont surtout préoccupés des problèmes d'Amérique latine, de beaucoup les plus urgents, et les représentants du Canada et des États-Unis ont plutôt joué le rôle d'observateurs et, parfois, de guides expérimentés.

Ce qui a fait l'originalité de ce congrès, c'est qu'il fut un congrès « ambulant ». Au lieu de s'enfermer pendant dix jours dans une salle de sessions, les délégués, se déplaçant en automobile, ont tenu leurs réunions dans cinq villes différentes où ils ont pu apprécier des manifestations très variées de la piété populaire, tout en se livrant à leurs austères travaux.

C'est ainsi qu'ils ont entendu chanter les vieux cantiques mexicains par des milliers d'hommes du peuple, dans la cathédrale de Quérétaro et dans celle de Léon. A Morélia, ils assistèrent à un concert de musique polyphonique donné par le maître Picutti et son *Orfeon Pio X*. Mais c'est à Mexico que les attendait le plus émouvant spectacle quand, au cours de la messe pontificale célébrée par l'archevêque primat, trois mille fidèles, entraînés par des séminaristes, exécutèrent dans le plus pur grégorien le propre et l'ordinaire du jour.

Toutes ces manifestations « décoratives » ont certainement contribué à donner au congrès cette note concrète et réaliste que nous trouvons dans les rapports.

Nous n'avons malheureusement pas sous les yeux le texte complet de ces rapports. Indiquons seulement, d'après la *Revista Liturgica Argentina*, les grandes préoccupations qui s'y sont manifestées.

Le premier thème qui fut abordé au cours des discussion

2. André Azcarate, O.S.B., *Revista Liturgica Argentina*, nº 141, p. 43.

3. *Op. cit.*, p. 44. « On a voulu découvrir les trésors cachés dans le cœur et le génie musical des Argentins, des Mexicains, des Brésiliens, des Canadiens, des Cubains, des Colombiens, des Américains du Nord... et d'autres peuples à l'exquise sensibilité » (*idem*).

fut, on s'en doute, celui de l'éducation musicale et artistique des prêtres et des séminaristes. Nous devinons sans peine quelles furent les conclusions du congrès à cet égard : nécessité impérieuse de former, ou de réformer, le goût et le sentiment artistique des pasteurs; besoin plus fondamental encore d'une éducation liturgique à base de théologie vivante et vécue. Enfin, contrôle aussi étroit que possible des initiatives et des réformes. On sait que le *Congrès national mexicain* de 1939 avait déjà réalisé de très bonnes choses en ce sens : il indiqua des règles pratiques et sévères pour le choix des œuvres musicales qu'on exécute dans le temple; condamna vigoureusement certains abus introduits dans les fonctions liturgiques, particulièrement dans la célébration des baptêmes, premières communions, mariages et enterrements, et dans chaque diocèse fut créée une *Commission de Musique sacrée* chargée de veiller à l'accomplissement des ordonnances et de rédiger un règlement musical auquel tous les pasteurs devraient se soumettre[4].

Le congrès interaméricaïn a émis le vœu que des organismes, calqués sur celui du Mexique, prennent ainsi, dans tous les pays du continent, la direction des réformes qui s'imposent.

Un second problème devait être examiné avec soin et, disons-le, avec courage : celui des musiciens et chanteurs « à gage » qui, dans la majorité des paroisses d'Amérique du Sud, continuent de rendre difficile toute tentative de réforme liturgique. On sait que, pour des raisons diverses — et presque toutes insoutenables — des curés trouvent moins onéreux de confier la partie « artistique » des cérémonies du culte soit à un chantre parfaitement incompétent et souvent réduit par la pauvreté à exercer ce « métier », soit encore à des « instruments » (cordes et cuivres) dont le répertoire se limite généralement à des morceaux d'allure militaire ou sentimentale. Rien de plus triste que ces admirables pièces grégoriennes massacrées sans honte... Rien de plus inquiétant que ces concerts martiaux ou langoureux qui provoquent chez les inconscientes victimes qui les subissent tout autre chose que le sentiment religieux! Il n'y a pas longtemps qu'en France nous connaissions des misères analogues, et tout a été dit sur leurs conséquences.

Il ne semble pas que le congrès du Mexique ait envisagé la possibilité de supprimer par voie d'autorité de telles aberrations... Il a cependant exprimé le vœu que des efforts soient faits pour donner aux chantres et aux musiciens un statut social convenable, une éducation artistique plus digne de la maison de Dieu et

4. Les *Commissions de Musique sacrée* publient périodiquement des *Cahiers musicaux* contenant des œuvres pour orgue ou des chants polyphoniques de haute inspiration religieuse. Ainsi espère-t-on éliminer peu à peu au Mexique les compositions antiliturgiques encore trop répandues.

même une formation religieuse qui cesserait d'en faire des mercenaires pour les transformer en apôtres. Enregistrons avec sympathie ces bonnes intentions et souhaitons qu'un jour prochain elles puissent se réaliser dans les faits.

Mais on ne supprimera les marchands de musique que lorsqu'on sera prêt à les remplacer par autre chose, c'est-à-dire par le peuple fidèle lui-même, entrant de toute sa foi et de tout son cœur dans l'action liturgique. On sait les beaux résultats obtenus en ce sens aux États-Unis, au Canada, au Mexique, en Argentine et dans quelques autres pays d'Amérique du Sud. On peut dire cependant que tout, ou à peu près, reste à faire pour l'éducation artistique de la masse : culture humaine insuffisante, piété trop sentimentale et individualiste, manque du sens de l'effort, indiscipline... Il faudra des années et des luttes patientes pour retrouver la prière virile qui fait les chrétiens.

Les quelques tentatives menées au Mexique depuis quinze ans sont plutôt encourageantes. Il est certain que le peuple aime chanter et chanterait facilement de belles choses si on se donnait la peine de les lui enseigner. Écoutons ce témoignage du délégué argentin :

> La journée musicale de Léon, malheureusement trop brève, fut des plus impressionnantes. Pour la première fois nous entendions « chanter » le peuple ! Quels cantiques ! Quelle belle chose qu'un peuple qui chante ! Les prêtres et les évêques présents dans cette cathédrale étaient émerveillés... et Dom Gajard, visiblement ému par ce spectacle, répétait inlassablement : « C'est formidable ! »

Pour répondre à ce besoin du peuple de chanter dans sa langue, le congrès ne semble pas avoir senti la nécessité de renouveler les recueils de cantiques déjà existants. Une conférence particulièrement applaudie s'était efforcée de dégager le mérite des vieux chants populaires enseignés autrefois par les missionnaires espagnols, et un retour à ces « sources » fut souhaité par l'unanimité des congressistes. Cette détermination nous surprend quelque peu, car s'il est vrai que nous avons entendu en Amérique du Sud des cantiques populaires d'une grande beauté et d'un sens chrétien très pur, il nous semble cependant que les recueils auraient besoin d'être remaniés et adaptés du double point de vue musical et doctrinal.

Un des vœux les plus ardents du congrès a été que le chant grégorien sorte enfin des monastères et soit mis à la portée de tout le monde, jusque dans les églises de campagne. Ce souhait répond-il à un besoin du peuple ? La réponse à cette question est difficile. Des réalisations satisfaisantes ont été constatées ici ou là, mais d'une manière générale on doit dire que le peuple n'est pas encore accessible à ces mélodies dépouillées et très « spirituelles », qui ne sont faciles qu'en apparence... Nous le savons bien, en France, nous qui ren-

ontrons tant de difficulté à les aire pénétrer dans la masse des idèles ! La messe pontificale chanée dans la cathédrale de Mexico ar des milliers de fidèles ne doit as nous faire illusion : il s'agisait ici de paroissiens « policés » t sans doute longuement entraînés par des spécialistes. Le chant régorien en Amérique du Sud ourra être le but d'une restauration musicale complète; il n'en sera pas le point de déart. Là-bas, comme ici, c'est le toute une rééducation reigieuse qu'il s'agit : Bible, liturgie, enseignement du catéhisme, réforme des mœurs, amélioration de la vie chrétienne. On onstate par ailleurs que certaines républiques sud-américaines n'abritent encore aucun de ces « conservatoires de musique sacrée » que sont les communautés ontemplatives masculines. C'est à une carence grave dont il faudrait peut-être se préoccuper...

A Dom Gajard avait été confié e soin de présenter aux congressistes la méthode de Solesmes et son rayonnement dans le monde. « Cette conférence, prononcée en rançais, du haut de la chaire de la cathérale de Mexico, par la plus grande autorité en la matière, aura sa place dans notre histoire religieuse et contribuera à relever le prestige du chant grégorien en Amérique [5]. »

La Rde Mère Cahalan, directrice de la *School of Liturgical Music* du Sacré-Cœur de New-York, exposa d'autre part ses procédés d'enseignement du grégorien aux jeunes enfants; et Mgr Anglés fit un exposé très écouté sur la « nouvelle orientation de l'Institut pontifical de Musique sacrée, selon l'esprit du Saint-Siège ».

Le congrès interaméricain s'acheva sur une manifestation assez inattendue : une espèce de conférence contradictoire entre Mgr Bravo Paredes, secrétaire du congrès, représentant « gravement et iréniquement » la sainte Église, et le P. Reyes, jouant au diable avec esprit et entrain... De ce débat sortirent les conclusions espérées : rien ne tient, ni les musiciens profanes, ni l'incompréhension de certains pasteurs, ni la routine des fidèles, contre la volonté de Rome et l'impulsion d'une réforme que rien désormais n'arrêtera...

L'archevêque du Mexique, qui avait été l'animateur de ce très beau congrès, prononça le dernier mot d'adieu, et les délégués se séparèrent, au pied du trône de la Vierge de Guadalupe, avec au fond du cœur l'impression que quelque chose pouvait changer.

Le prochain congrès panaméricain de musique sacrée se tiendra à Toronto (Canada). Il sera intéressant de suivre son orientation, car, cette fois, l'influence canadienne ne manquera pas de se faire sentir dans les débats et les conclusions. Peut-être les délégués d'Amérique latine nous apporteront-ils alors une expérience déjà riche d'initiatives et de succès. C'est ce que nous leur souhaitons, fraternellement.

J.-B. NIELLY, O. P.

5. *Op. cit.*, p. 47.

A travers les revues italiennes

L'Année Sainte, les pratiques de piété qu'elle comporte et l'unité de l'Église qu'elle rend sensible occupent une grande place dans les revues italiennes de spiritualité depuis le mois de janvier. Cependant, les thèmes principaux de la vie spirituelle ne sont pas négligés pour autant et certains articles récents, placés en général dans l'axe de l'Année Sainte, présentent un réel intérêt et valent qu'on s'y arrête.

La revue VITA CRISTIANA de janvier public un article de Dom Divo Barsotti intitulé « Le Mystère Nuptial », qui nous plonge d'un coup au centre même de la vie chrétienne et constitue le meilleur départ pour notre tour d'horizon. « La connaissance (du mystère chrétien), écrit Dom Barsotti, n'est pas seulement intellectuelle, abstraite, mais surtout une connaissance vivante, une expérience intérieure. » La théologie a le mérite de la clarté, de l'exactitude, elle permet seule de fixer la doctrine et d'éviter l'hérésie; mais elle ne suffit pas à créer la vie chrétienne. La liturgie est là pour rendre sensible le mystère chrétien, pour en imprégner lentement l'âme et compléter ainsi la théologie. Et, à y bien regarder, quel peut être le centre de ce mystère, l'original, le nouveau de l'apport du Christ en regard de l'Ancien Testament? C'est l'*union nuptiale* de Dieu et de l'Église, union qui transparaît dans toute l'année liturgique comme l'accomplissement des promesses de Dieu et que Dom Barsotti voit clairement exprimée, à la suite des Pères grecs, dans l'Épiphanie. « L'Épiphanie célèbre le mystère même du Christ en tant qu'il s'exprime et se concrétise dans l'image biblique des noces de Dieu et de l'homme. » Et il ajoute : « Le mystère du Christ est, en vérité, le mystère d'une union nuptiale

entre le ciel et la terre, entre Dieu et l'homme. » Dom Barsotti se réfère à saint Paul pour étayer sa thèse et il termine sur cette remarque riche de sens : « L'image que Dieu a choisie pour révéler la mystérieuse relation d'amour qui l'unit à l'homme n'est pas une *catégorie philosophique*, mais une *catégorie vitale*. »

Nous trouvons d'ailleurs dans la revue Tabor de janvier 1950 un article qui éclaire et complète le précédent; il est signé de Dom Augustin Mayer et s'intitule : « La vision christocentriste chez saint Jean et chez saint Paul. » L'auteur a un souci initial très proche de celui de Dom Barsotti, puisqu'il écrit : « Connaître le Christ, rencontrer le Christ, s'unir au Christ est l'aspiration fondamentale de toute vie chrétienne. » Et, pour connaître le Christ, il propose deux modèles : saint Jean et saint Paul. Tous deux ont fait du Christ le centre de leur vie, chacun selon son génie. Saint Jean a connu Jésus, « saint Jean voit le Christ avec la force de celui qui aime et se sait aimé ». « Personne n'a jamais parlé avec des mots aussi simples de réalités aussi grandes que Jean, ou le Christ à travers lui. » Le fait que Jean ait connu Jésus homme donne un tour particulier à sa vision christocentriste : pour lui, tout provient de Jésus, est attiré vers Lui, s'unit à Lui. Jésus unit tout au Père, il est le passage obligé, aimé, connu et sensible entre le Père et l'homme et toutes les grâces que l'on peut recevoir apparaissent comme liées au Christ. Saint Jean, conclut Dom Mayer, a connu et aimé le Christ homme; mais il a vu la gloire du Christ Dieu. Et cet amour et cette adoration l'ont amené à cette conception du Christ médiateur universel. Il n'en est pas de même pour Paul. « Paul n'a pas eu le contact humain avec le Christ humain, mais avec le Christ glorifié. » Et cela marque sa conception. « En lisant et relisant les Épîtres de saint Paul, nous réussissons à pénétrer un peu dans la densité et l'intimité de sa soumission au Christ qui remplit tout, fonde toute valeur, détermine tout jugement, inspire toute action. » La foi, le mystère du Christ, font de Paul et de chacun un homme nouveau. Pour Paul, le titre du Christ c'est *Seigneur*. Tout Lui est soumis et vit par Lui. Il y a un don de l'homme à Jésus : Paul dit *mon* Seigneur, il se dit *serviteur* de Jésus-Christ. Et, dans ce don, une liberté, une noblesse immense, avec le sens de l'autorité du Christ, de l'humilité, de l'action énergique qu'il faut mener pour se montrer digne d'un tel Maître. De plus, le Christ est *Sauveur* et cela remplit Paul de joie et de confiance. Mais « le Christ n'est pas un sauveur extérieur, il vit dans le croyant ». Être dans le Christ et avoir le Christ en soi comme Seigneur et comme Sauveur, cela constitue le nœud de toute obligation chrétienne.

Ces hautes considérations spirituelles, cette union au Christ, il faut les faire connaître. Dans un article paru dans le numéro

de mars 1950 de la revue Humanitas, et intitulé « Progrès », M. Aldo Ferrabino constate que le progrès sans Dieu que nous connaissons actuellement s'effondre dans le désespoir du monde. Il écrit : « Une fois atteinte la désillusion mortelle commence la vie de la foi qui ne déçoit pas, de l'espérance qui n'est pas trompée. » Encore faut-il que le désespéré connaisse les motifs d'espérer; c'est le rôle de la parole.

Dans le fascicule octobre-décembre 1949 de l'excellente revue Sapienza, le P. Raymond Spiazzi, O. P., a publié un remarquable article dont le titre résume l'esprit : « Grandeur et responsabilité de la Parole. » L'auteur constate d'abord que « toute expression de concepts intérieurs en paroles est une image de l'incarnation de la Parole éternelle ». *Et Verbum caro factum est.* « C'est pourquoi celui qui a mission de chercher ou d'enseigner la vérité ne peut pas ne pas réfléchir [...] à la dignité des paroles qu'il prononce. » Le P. Spiazzi nous fait part de l'admiration qu'il ressent envers cette parole et du sentiment d'immense responsabilité qui l'étreint quand il parle. Il est, en effet, toujours facile d'adultérer, d'édulcorer la vérité; et cela, pour tous. Or, le maître catholique doit, plus que d'autres encore, être un serviteur fidèle de la vérité. Travail ardu! Travail ardu, mais plus que jamais nécessaire. Nous avons, dit l'auteur, le devoir de donner une âme à notre civilisation. Notre temps cherche Jésus, car il a tout perdu; l'orateur catholique doit jeter dans l'âme de chacun le germe du monde nouveau. Pour atteindre ce but, que de qualités doit posséder la parole! Elle doit être humble, c'est-à-dire amante de la vérité avant toute autre chose, de la vérité pure, même déplaisante, mais humblement constatée. On ne doit pas entendre parler un « Maître », mais le porte-parole de la Parole éternelle. La parole doit être claire, illuminatrice, vectrice de lumière; pieuse, imbibée d'amour de Jésus. Et enfin, elle doit être, d'une certaine manière, crucifiée. Les attaques toujours renouvelées ne lui manqueront pas; mieux, elles la serviront : qui veut aider l'homme doit lui apporter sa part personnelle de souffrances et d'espoirs.

Quel plus admirable programme peut-on proposer à un prêtre? Et le prêtre, quelle importance n'a-t-il pas en tout? Nos confrères italiens l'ont compris, qui lui réservent une large place.

Dans La Civilta Cattolica du 1er avril 1950, le P. Rambaldi, S.J., se pose la question de savoir s'il existe une « spiritualité du clergé ». Il se réfère aux rencontres de Dachau, à l'abondante littérature parue sur ce sujet ces dernières années, au besoin de contemplation qu'ont ressenti les clergés du monde entier. Le P. Rambaldi résume en quelques mots le nœud du problème : « Le prêtre doit penser à représenter l'humanité devant Dieu et Dieu devant l'humanité. »

Il va de soi qu'une telle charge exige une préparation profonde et une sainteté réelle, un accord

de la volonté de l'homme avec sa mission. On touche ainsi au problème de la vocation qui a suscité, il y a peu, en Italie, certaines discussions. Dans le fascicule de janvier-mars 1950 de SALESIANUM, le P. Gino Corallo, S.D.B., revenant sur ces discussions récentes, consacre une étude au sujet suivant : « Intention et volonté dans le problème de la vocation. » Il affirme avec intransigeance : « Pour nous, la thèse selon laquelle *on est obligé de suivre sa vocation quand elle est certaine* peut être considérée comme une thèse désormais fondée, sur laquelle il ne devrait plus y avoir de discussions. » (C'est l'auteur qui souligne.) Il consacre une longue analyse à la grâce que reçoit l'appelé. Pour le P. Corallo, s'il y a seulement désir, intention, la vocation n'est pas certaine. Si elle le devient, la volonté doit jouer, accepter la grâce et trouver en elle la force nécessaire pour atteindre son but. La volonté joue donc sur deux plans : « La vocation, en tant que grâce acceptée, implique la libre volonté humaine. » Plan de l'acceptation; mais aussi sur le plan de la ténacité : « Celui qui, à un moment donné, a possédé la volonté de se consacrer à une vie supérieure ne peut pas être exempt de faute s'il revient sur sa décision. ».

Cette thèse est certes très belle en ce qu'elle donne une large place au courage du postulant à l'Ordre, mais qui peut trancher *ex cathedra* ces difficiles problèmes de vie intérieure ? Suis-je ou ne suis-je pas appelé ? On ne répond pas à cette question, on répond à un homme, avec toutes les incidences, les interactions que cela comporte. La solide RIVISTA DEL CLERO ITALIANO l'a compris, qui consacre une large part de ses trois derniers numéros à des articles de direction. Citons quelques titres : « Mortification et équilibre. Direction des prêtres, des jeunes filles, des jeunes gens, des femmes. Direction et vocations religieuses féminines. Direction et formation des élites. » Ces articles forment une petite somme de la direction spirituelle et chaque rédacteur insiste très heureusement sur l'aspect personnel — parfois tragiquement personnel — que comporte chaque problème.

Problèmes d'autant plus graves que chaque fidèle, chaque laïc, fait confiance à un prêtre pour le guider. Les laïcs ne sont pas oubliés derrière les Alpes, et quelques articles se destinent directement à eux. Pour mieux dire, ils se destinent à l'ensemble des fidèles, quels que soient leur rang et leur rôle.

Le premier a paru dans la RIVISTA DE VITA SPIRITUALE, numéro d'avril 1950, sous le titre : « La retraite mensuelle. » Il est dû à la plume du P. Alexandre de S.J. de la C., O.C.D. L'auteur insiste d'abord sur la nécessité de se retremper de temps à autre dans une atmosphère spirituellement riche, de revenir aux sources. Il propose donc de consacrer un jour par mois à cet enrichissement du terrain spirituel. « La retraite mensuelle, écrit-il, est une journée passée en montagne, où l'on n'entend plus, même de

très loin, l'immense fracas assourdissant de notre vie motorisée et matérialisée; c'est un retour vers la maison du Père, une journée seul à seul avec Dieu. » Cette image de la montagne, avec l'idée sous-jacente d'ascension, le P. Alexandre la reprend, en fait un thème; on voit poindre le Mont-Carmel. L'auteur constate que la pratique de la retraite mensuelle devient de plus en plus suivie, attire de plus en plus de chrétiens, prêtres ou laïcs. Il propose donc un schème qui la puisse organiser et la rende plus féconde. Et d'abord, le lieu. Les maisons de retraite sont peu accessibles pour qui travaille et d'ailleurs, pour une journée, ne présentent pas un gros intérêt. Mais on trouve toujours un couvent à proximité de chez soi; voilà le lieu le plus simple et le meilleur. Que faire, dans ce couvent? Se taire et « faire le point », comme les marins, dresser un bilan. Mais ne pas s'y attarder : la lecture spirituelle enrichit plus que le retour sur soi-même. On pense, en lisant cela, aux pages magnifiques du *Mystère des Saints Innocents*. Le retour aux sources l'emporte encore sur la lecture spirituelle : place à l'Écriture Sainte. Et enfin, cette journée doit trouver son accomplissement dans un nouvel élan d'action : elle est faite pour cela et s'achève en une « remise en route », avec des forces plus grandes à la disposition du conducteur.

Cette idée de retraite mensuelle, consacrée à un retour aux sources pour y puiser la force, cadre parfaitement avec un article de Dom Kukmarin, M.B., intitulé « Psalmodie et Oraison », et paru dans ce même numéro de Vita Christiana, où nous avons déjà lu Dom Barsotti et son « Mystère nuptial ». Dom Kukmarin constate au début de son article la désaffection grandissante à l'égard des psaumes : les fidèles suivent de moins en moins les vêpres et complies, et les prêtres, souvent, voient plus dans le Bréviaire une charge qu'une aide. L'auteur se demande pourquoi. Les premiers chrétiens les aimaient pourtant beaucoup, ces psaumes, et les récitaient; leur importance était grande chez les Pères du désert. Mais ces anachorètes ne les disaient pas comme nous : un moine récitait le psaume, deux ou trois lui répondaient et de longs silences coupaient la psalmodie, silences propices à la contemplation. Ce n'est que bien plus tard que les Cisterciens chantèrent tout l'office *tous ensemble* sans autre coupure entre les psaumes que les antiennes. C'est alors que le Bréviaire se surchargea et devint une récitation presque mécanique. L'auteur propose, pour en revenir au meilleur emploi des psaumes, un allégement de l'office qui permette d'y intégrer à nouveau des pauses, des silences. Il voit dans les psaumes ainsi récités deux sources d'enrichissement. L'une irrigue la vie intérieure, en la nourrissant de la pensée révélée, lentement assimilée dans les silences : un jour, un mot, une phrase; un autre jour, d'autres mots. L'autre source irrigue l'ascétisme : dans la récitation régulière, suivie, des psaumes et dans

une technique répétée et respectée, la volonté se forme, un style de vie fleurit et s'organise. A cette condition — le lent déroulement coupé de silences — l'office allégé peut redevenir le trésor spirituel qui a nourri tant de générations chrétiennes et la psalmodie, où tout le monde n'a pas le *devoir* de parler, aider considérablement la montée des hommes vers la sainteté.

Cet article du P. Kukmarin est la meilleure conclusion de notre tour d'horizon. Car, dans la vue contemplative qu'il impose et dans le sens de l'Écriture qu'il sous-entend, se trouvent réunies l'union à Dieu, les grandes thèses de la vie spirituelle comme ses techniques, dans une suite ininterrompue de pensée créatrice et de prière.

Il convient cependant de noter encore, avant de terminer, la profonde correspondance qui existe entre nos revues et les revues cisalpines : les problèmes sont les mêmes, traités sans doute différemment en Italie. Mais l'enrichissement de l'Église n'y perd rien.

BERNARD LESAGE.

Les Livres

SPIRITUALITÉ

A. COMBES : *Le problème de l' « Histoire d'une âme » et des œuvres complètes de sainte Thérèse de Lisieux*. Paris, Éd. Saint-Paul, 1950; 166 pp.

A aucun prix *La Vie Spirituelle* ne voudrait méconnaître quel sérieux, disons même quelle dimension nouvelle, l'intervention de M. l'abbé Combes a donné aux études thérésiennes; à l'heure où triomphe l'hagiographie romancée, ce n'est pas un mince mérite d'avoir mis la méthode historique au service de la plus exigeante objectivité. L'éminent érudit, qui nous rendit accessibles les lettres de la sainte, écrit aujourd'hui un petit livre où s'exprime sans fard un malaise éprouvé par beaucoup et qu'il est grand temps de dissiper. Un lecteur attentif de l'*Histoire d'une âme* a vite fait de remarquer, à la fin du chapitre x, un texte adventice qu'il aura lu déjà dans les *Novissima verba* en son contexte originel; comment désormais pourrait-il parcourir sans inquiétude et sans trouble la célèbre autobiographie ? De fait, le manuscrit de l'*Histoire d'une âme* n'a pas été livré à l'impression sans avoir été corrigé à l'abbaye de Mondaye par le R. P. Godefroid-Madelaine, confesseur extraordinaire des carmélites, et sans avoir été remanié au Carmel par la Mère Agnès de Jésus. Quelques menues anecdotes relatives aux Buissonnets ont été supprimées; on a grossi en revanche le manuscrit avec l'histoire de la pécheresse convertie (ch. x) et une page consacrée à M. Martin; le récit du pèlerinage à Rome a été abrégé, ainsi que la lettre adressée à Sœur Marie du Sacré-Cœur; enfin le tout a été mis en beau style par rejet des répétitions et redressement de phrases jetées au courant de la plume. Bref, nous sommes en face d'un texte arrangé. Il y eut là une audace que beaucoup de bonnes raisons excusaient; M. l'abbé Combes fait le possible et l'impossible pour les mettre en valeur avec toute la délicatesse et l'art qu'on lui connaît, disons aussi avec une insistance qui nous gêne un peu, nous autres, gens sans artifices, que retient surtout la brutalité des faits et que tourmente une exigence d'authenticité inconnue des générations précédentes. Nous sommes priés de tenir compte des liens exceptionnels qui unissaient la Mère Agnès à sa petite sœur, comme aussi des intentions expresses de Thérèse, assez détachée de son manuscrit pour désirer qu'on l'améliorât et pour en approuver à l'avance les modifications éventuelles. C'est un beau plaidoyer en faveur du Carmel et qui est bien

près de nous convaincre de ceci : en parcourant l'*Histoire d'une âme*, si nous ne lisons pas toujours ce que Thérèse a écrit, nous lisons toujours exactement ce qu'elle a voulu que nous lisions. Mais, en serait-il ainsi, nous sommes moins détachés que Thérèse et le désir passionné de quiconque la vénère serait de reprendre contact avec elle, fût-ce au travers des balbutiements et des paroles sans apprêts où s'exprimait spontanément son âme. M. l'abbé Combes se fait l'écho d'un vœu universel en souhaitant, lui aussi, vivement la publication de l'autographe.

J. A. R.

SMARAGDE : *La Voie royale; Le Diadème des Moines.* Introduction par Dom Jean Leclercq, O. S. B. La Pierre-qui-Vire, s. d.; 252 pp.

Abbé de Saint-Mihiel au début du IXe siècle (750-830 environ), Smaragde est sans doute le plus ancien commentateur de la Règle de saint Benoît. Son œuvre s'insère dans le grand mouvement de restauration religieuse qui coïncide avec la Renaissance carolingienne, et qui porte un cachet nettement monastique. Les moines de la Pierre-qui-Vire viennent de traduire sa *Voie royale* et son *Diadème des Moines*. Le premier de ces opuscules est une exhortation morale adressée à l'empereur Louis le Pieux : « Ouvrez donc, ô roi, les yeux de votre cœur et apprenez qu'avant que vous n'existiez, Notre-Seigneur Jésus-Christ vous a aimé au point de répandre son sang pour vous. Puissiez-vous ne jamais en douter ! » Les trente-deux chapitres, bourrés de citations scripturaires, exposent l'état d'âme et les vertus d'un prince chrétien engagé dans la vie active.

C'est au contraire à la vie contemplative qu'initient les cent chapitres du *Diadème*, recueil à peine glosé de sentences et d'exemples des Pères de l'Église ou du monachisme, en vue de la lecture quotidienne dans les monastères. Dans l'Introduction, Dom Jean Leclercq se plaît à souligner l'extrême simplicité et la saveur antique de la doctrine de Smaragde, traduisant l'expérience religieuse, comme le font la Bible et la liturgie, en un style très concret, où l'idée n'est jamais proposée qu'enveloppée d'images expressives et baignée d'une émotion contenue. La spiritualité qui s'en dégage est « génératrice de joie, d'action de grâces et d'optimisme ». C'est une spiritualité pascale, où domine la contemplation du Seigneur ressuscité, que soulève le désir de la vie céleste; une spiritualité mystique, attachant plus de prix aux dons de Dieu qu'à l'effort humain. Une ascèse pourtant rigoureuse de détachement total y mène bientôt à la paix intérieure : elle fait des âmes « suaves » et des communautés « souriantes ».

J. Gaillard.

Mgr CHEVROT : *La rencontre du Seigneur.* Instructions paroissiales. Bonne Presse, Paris, 1949; 278 pp.; 300 fr.

Sous une forme très simple (on a si fort au long de ces pages l'impression que c'est un père qui s'adresse à ses enfants) l'auteur aborde les plus graves problèmes, ceux qui toujours préoccupent et passionnent les âmes : la mort, l'au-delà. Le dernier avènement du Seigneur est l'enseignement principal de l'Église au cours des dernières semaines après la Pentecôte; aussi ces instructions s'attachent-elles à en montrer les différents aspects : la miséricorde de Dieu qui appelle le pécheur et lui pardonne; l'effort que chaque homme doit faire pour arriver au terme bienheureux, effort de résistance au mal, d'approfondissement de sa foi, de pardon et de bonté envers tous ses frères, d'amour de Dieu surtout; la fin du monde et la résurrection; le purgatoire; les cieux nouveaux et la terre nouvelle.

A côté de fructueuses mises au

point théologiques, que de leçons prégnantes de vie spirituelle! Les textes de l'Écriture prennent tout leur sens, il semble qu'on les lit pour la première fois; les richesses de la prière liturgique sont mises en valeur. On aimerait citer longuement... Heureux paroissiens de Saint-François-Xavier, qui, chaque semaine, ont pareille nourriture...

M.-L. T.

Mgr CHEVROT : *Les petites vertus du foyer*. Paris, Bonne Presse, 1949; 120 pp.; 125 fr.

Courtoisie, effacement, gratitude, sincérité, discrétion, bienveillance, patience... petites vertus précieuses dans la vie familiale, précieuses dans toute vie collective : de communauté ou d'équipe. Sous une forme concrète, avec bonhomie et finesse, l'auteur les met en valeur, sans moraliser, mais avec un continuel et discret recours à la sagesse évangélique, pour la joie et le grand profit de ses auditeurs (ces causeries furent prononcées à Radio-Luxembourg) et de ses lecteurs.

M.-L. T.

Mgr CHEVROT : *L'Évangile en plein air*. Paris, Bonne Presse, 1950; 128 pp.; 125 fr. Dix minutes au micro de Radio-Luxembourg; 1re série : *En regardant les animaux*.

Les oiseaux du ciel, la poule qui rassemble ses poussins, les troupeaux de brebis... points de départ d'exhortations pleines de sagesse humaine et chrétienne, de sûreté doctrinale, d'intérêt, de poésie.

M.-L. T.

FERDINAND VALENTINE, O. P. : *The Lord we serve. The fifth Theophila Correspondence*. Blackfriars, Oxford, 1950; 224 pp.; 7/6.

Voici le dernier volume des *Lettres à Théophila*. Ayant conçu cette collection pour les débutants dans la vie spirituelle, et surtout pour la jeunesse catholique, l'auteur, après leur avoir montré ce qu'est un christianisme personnel, veut maintenant les inciter à prier sans cesse. Pour y parvenir, rien de tel que de leur faire connaître l'Évangile. Le P. Valentine a choisi le texte de saint Luc, dans ses passages caractéristiques : l'évangile de l'enfance, Marthe et Marie, les paraboles de la miséricorde, celles sur la nécessité de la prière, etc. L'épisode des pèlerin d'Emmaüs clôt le livre sur une note de confiance.

Suivant de près le texte sacré (sauf dans le chapitre sur la Passion, où il s'attache à considérer les souffrances du Rédempteur à travers celles de Marie, la « Mère affligée »), l'auteur en explique le sens littéral par un commentaire sérieux, appuyé sur les écrits du P. Lagrange, du P. Walker, de saint Thomas, présenté de façon attrayante malgré la difficulté de l'exposition verset par verset. Très discrètement — car il veut amener ses lecteurs à une réflexion et à une prière personnelles — il indique le sens spirituel, la plénitude de ces récits d'apparence si simple, les exemples et les enseignements qui doivent informer notre vie. Cette substantielle introduction à la lecture de l'Évangile sera très goûtée des jeunes — des plus âgés aussi — et les aidera à approfondir leur christianisme.

M.-L. T.

M.-D. PHILIPPE, O. P. : *Le mystère de l'amitié divine*. Paris, Librairie Universelle de France, 1949; 200 pp.; 200 fr.

Dieu est Amour, et, pour parler de la charité, il faut d'abord la considérer en sa source même. Aussi, l'auteur commence par étudier l'amour essentiel et l'amour personnel en Dieu; puis il montre comment cette charité divine, « s'emparant du Cœur de Jésus, en fait un nouvelle

source débordante d'amour ». Nous participons à cette amitié divine, mystère d'intimité de notre cœur humain avec la Trinité et avec le Cœur du Christ; cette charité va rayonner sur toute notre vie, informer nos actes, nous mettre dans un état de totale dépendance vis-à-vis de Dieu; à l'image de celle de la Vierge Marie, elle est appelée à croître sans cesse... N'est-ce pas le bien le plus excellent que nous puissions atteindre, puisque c'est « toute la nature divine qu'elle doit mettre dans notre cœur » ?

Il est difficile de résumer un livre aussi dense qui reproduit la doctrine de saint Thomas, avec un accent contemplatif qui en augmente la force de pénétration. Il sera très apprécié de tous ceux, prêtres, religieux, laïcs cultivés, qui sont déjà tant soit peu familiarisés avec les termes de la philosophie scolastique. Regrettons que cette exposition un peu technique ne se mette pas à la portée de tous.

M.-L. T.

Ch.-D. BOULOGNE : *Le moi retrouvé*. Lardanchet, Lyon, 1947; 318 pp.; 290 fr. Préface de G. Thibon.

Après avoir mis nettement en lumière nos difficultés et nos impuissances, après avoir analysé les moyens dont nous disposons pour nous diriger, l'auteur nous enseigne comment nous adapter à nous-même, comment nous supporter, nous accepter, nous aimer « en mettant Dieu entre nous et nous-même ». C'est une attitude analogue que nous devons adopter en face de la vie : réfléchir devant le spectacle qu'elle nous offre, nous réconcilier avec elle, dans le réalisme et la fidélité.

Mais la condition indispensable de cette saisie du réel est le sens du temps, « cadence objective du rythme vital personnel voulu par Dieu pour chacun de nous »; « bon gré mal gré, nous ne vivons que partiellement et progressivement », et pourtant le moi humain dépasse l'actualité du présent et permet, tout en utilisant l'instant qui passe, de découvrir par nos expériences successives la permanence de l'être. Découverte capitale qui calme nos inquiétudes, mais qui n'est qu'un premier pas; c'est l'éternité seule qui justifie la durée et qui nous délivre des craintes que la fragilité de notre existence nous inspire; plus haut que l'angoisse de l'avenir, il y a « désormais la certitude que la Présence divine est à ce point parfaite et égale à elle-même qu'elle est « déjà » là où nous allons ».

Traité de spiritualité qui déroutera peut-être des idées toutes faites, mais profondément humain, réaliste, sensé, basé sur une saine psychologie, avec — ce qui ne gâte rien — un brin d'humour.

M.-L. T.

Ch.-D. BOULOGNE, Dominicain : *L'argent*. Lardanchet, Lyon, 1949; 186 pp.; 210 fr.; 3e éd.

On a beaucoup parlé de l'argent, de son pouvoir, des passions qu'il déchaîne; moralistes, romanciers, dramaturges les ont souvent mis en scène; la sagesse populaire a sur ce sujet bien des idées arrêtées. Voilà pourquoi il est fort difficile d'en traiter de façon originale quand on veut envisager le sujet dans son ensemble. Nous aurions aimé voir l'auteur étudier plus à fond la position de l'Église sur ce point, position dont il nous donne une esquisse dans les vre et vne chapitres, — les meilleurs, — de son livre.

M.-L. T.

C. M. PIONTEK, O. P. : *Bücher für Glauben und Leben*. Verlag Butzon et Bercker, Kevelaer.

Sous la direction du P. Piontek, les Dominicains allemands entreprennent la publication d'une collection

de spiritualité. La collection comprend plusieurs séries. La série documentaire s'ouvre par une traduction allemande du *Libellus de initiis ordinis praedicatorum* du premier successeur de saint Dominique, le Bx Jourdain de Saxe (Meister Jordan, *Das Buch von den Anfängen des predigerordens*, Aus dem Lateinischen übertragen von Mechtild Dominika Kunst, III, O. P.). La traduction ne comporte pratiquement comme notes que les références aux textes bibliques cités ou évoqués. Une courte introduction du P. Marianus Vetter présente la biographie de Jourdain.

La série biographique s'inaugure par une vie de saint Dominique, due au P. H. Wilms, qui, depuis de longues années, s'est spécialisé dans l'histoire dominicaine (H. Wilms, O. P., *Der heilige Dominikus*, 160 pp.). Signalons au moins un détail discutable, Wilms place en Aquitaine le but du fameux voyage diplomatique de l'évêque Diego et de son sous-prieur Dominique, et non au Danemark, comme l'ont plus récemment soutenu Gallén et Vicaire.

La troisième série publie des sermons ou panégyriques. Les deux premiers volumes sont dus au P. Marianus Vetter, Provincial de la Province dominicaine allemande du Sud. Ils sont consacrés à saint Albert et à sainte Catherine de Sienne (Marianus Vetter, O. P., *Gloria Alberti*, 64 pp.; *Sendung der Katharina von Siena*, 47 pp.).

A. D.

Martin BUCER : *Traité de l'amour du prochain*. Traduction, introduction et notes par Henri Strohl. Presses Universitaires de France, Paris, 1949; 76 pp.; 150 fr.

M. Henri Strohl, Doyen honoraire de la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, nous donne une excellente transcription du texte original du premier traité du réformateur Bucer, paru en allemand en 1523. Le texte du traité est reproduit page par page, l'orthographe maintenue. Cependant, les abréviations ont été résolues pour rendre la tâche plus facile au lecteur moderne. Une excellente traduction, disposée en regard, met en valeur ce texte en allemand ancien et, de ce fait, assez ardu.

Le *Traité de l'amour du prochain* doit être replacé dans son contexte historique si l'on veut en comprendre le ton volontiers polémique, et les critiques formulées tant à l'adresse des dignitaires ecclésiastiques que des autorités civiles. De plus, il faut se rappeler que ce traité a sans doute d'abord été prêché, ce qui explique les digressions, les répétitions qui tendent à « faire pénétrer une idée, une formule dans l'esprit et la conscience des auditeurs. Bucer ne se lasse pas de varier une même thèse, d'y revenir sans cesse, au point de lasser par moment le lecteur ». Malgré certaines imprécisions théologiques et quelques originalités difficilement acceptables en doctrine catholique, il reste qu'à travers ce texte assez touffu passe un grand élan de conviction, une véritable éloquence pour magnifier l'amour désintéressé du prochain.

V. V.

Claude QUINARD : *Message de saint François de Sales pour ce temps*. « Les grands témoignages ». Préface de Mgr Calvet. Paris-Tournai, Casterman, 1950; un vol., 248 pp.

Présentation d'extraits de l'*Introduction à la vie dévote* et du *Traité de l'amour de Dieu*, avec quelques notes et des introductions. L'auteur connaît non seulement François de Sales, ce qui va de soi, mais aussi les différents spirituels contemporains et ceux dont l'évêque de Genève a pu s'inspirer. L'ensemble constitue une bonne introduction à la pensée salésienne.

A. D.

F. BERNARD, S. C. : *Appel du Christ au don total.* Préface de S. Em. le cardinal Saliège, archevêque de Toulouse. Librairie catholique Emmanuel Vitte, Lyon; 264 pp.; 300 fr.

En s'appuyant sur les écrits trop peu connus de saint Jean-Baptiste de la Salle, l'auteur, qui s'adresse spécialement aux religieux enseignants, leur montre et qu'ils sont appelés à la sainteté, et comment ils peuvent répondre à cette vocation par le don de soi, total, fait par amour, se monnayant au long des journées par la prière, l'apostolat, le labeur obscur, la charité fraternelle.

M.-L. T.

Chanoine CARDOLLE : *Aux jeunes, Et toi, connais-tu le Christ vie de ton âme ?* D'après l'œuvre de Dom Marmion. Desclée de Brouwer, Bruges, 1949; xx-276 pp.; 54 fr. belges.

Des aumôniers d'Action catholique ont voulu mettre à la portée de leurs jeunes militants l'œuvre de Dom Marmion. L'entreprise était difficile; le résultat est à retenir. Ce petit livre, tout en étant plus sec que ceux de l'Abbé de Maredsous, en garde toute la sève spirituelle, toute la force théologique. C'est un excellent *vade-mecum* auquel les jeunes se référeront souvent pour leur formation doctrinale, leur méditation, leurs cercles d'études.

M.-L. T.

Chanoine F. ASTRUC : *Le Christ mystique ou le Christ en nous.* Lyon, Œuvre de propagande du Sacré-Cœur, 1948; 48 pp.

Réflexions très simples et très pleines, jetées en brèves notations, qui aideront à méditer et à approfondir le mystère du Christ, à vivre de sa vie en nous. Recommandons-les spécialement aux jeunes de nos mouvements spécialisés; qu'ils les lisent lentement et les prient.

M.-L. T.

Dom HUBERT VAN ZELLER : *Moments of light* et *Famine of the spirit.* Burns Oats, London, 1949; 2 vol. de 183 et 171 pp.; 7/6 chacun.

Il n'est pas facile de rendre compte de tout ce que contiennent de richesses ces deux volumes traitant de la vie contemplative, de la vie illuminative en particulier. C'est que nous n'avons pas là un manuel de théologie mystique, ni même un exposé suivi de la doctrine de la prière. Mais, en de courts, très courts chapitres — simples notations parfois — l'auteur sait donner, en même temps qu'une formation, une doctrine substantielle. Doctrine traditionnelle en ce qui concerne l'appel à la vie mystique, les conditions de son progrès, sa récompense « trop grande », mais exprimée sous une forme qui révèle l'expérience de cette vie. De suggestifs exemples (qui, parfois, ne manquent pas d'humour) viennent illustrer les leçons données.

Le cachet monastique est indéniable. Mais la discrétion du ton et des conseils fait de ces volumes un guide utile, non seulement aux âmes religieuses, mais aussi aux laïcs — nombreux actuellement — que les voies de l'oraison attirent et, en même temps, effraient.

M. F. D.

Chanoine Louis SOUBIGOU : *Ames de lumière.* Lethielleux, Paris, 1949; 94 pp.

Il ne s'agit pas de monographies. Le vrai sujet du livre est indiqué par le sous-titre : *Les exigences intellectuelles de la vie du chrétien et du prêtre.*

L'auteur, vice-recteur des Facultés catholiques d'Angers, rappelle les aspects intellectuels de la vie chrétienne, montre comment notre intelligence s'oriente vers Dieu par la foi, les caractères sacramentels, la prière et le travail, rappelle les dispositions morales incluses en une vie chrétienne de l'esprit, précise la forme et les degrés de culture sacrée et de culture profane que doit prendre cette vie chez le laïc cultivé et chez le prê-

tre. (Cette dernière partie est accompagnée d'une bibliographie détaillée.)

Ouvrage très condensé, un peu touffu, où s'exprime avec force une conviction éclairée sur la nécessité du travail intellectuel.

J. P.

P. J.-B. GOSSELIN, S. J. : *La prière du Christ dans le cœur du chrétien. Élévations sur le « Pater », l' « Ave », le « Gloria ». Appendice sur l'excellence et la pratique du Rosaire.* 2e éd. revue et augmentée. Toulouse, Apostolat de la Prière, 1949; XVI-338 pp.; 3oo fr.

Largement tissées de textes de l'Écriture, de la liturgie, des Pères, ces pages aideront à pénétrer la richesse de nos prières de chaque jour. Elles contiennent notamment l'essentiel du beau commentaire du *Pater* de saint Alphonse Rodriguez. Certaines âmes préféreront peut-être une vue plus synthétique; à vouloir tout dire, on risque toujours d'être un peu long; mais un tel ouvrage n'est pas destiné à être lu d'un trait et pourra étoffer de nombreuses méditations.

M.-L. T.

Vie Spirituelle par la projection : I. *Jeanne de Domrémy*, 10 films de Paul MARCA, d'après les chroniques du règne de Charles VII et la documentation de Mgr DEBOUT, dessins inédits de F. DEVALUEZ. — II. VLOBERG : *Les Noëls de France* (4 films), *L'Assomption de la Très Sainte Vierge* (2 films); Pierre DE CRISENOY : *La Cathédrale vivante* (3 films). — Tous ces films, Maison de la Bonne Presse, 22, cours Albert-Ier, Paris-8e.

I. Cette belle réalisation qui nous permet de suivre Jeanne pas à pas et de revivre des pages particulièrement mémorables de notre histoire est, à coup sûr, digne d'être retenue. Elle est riche des documents les plus rares et les plus précieux qu'elle met sous les yeux de tous. Témoignages historiques, photographies récentes, dessins viennent tour à tour reconstituer le cadre et la trame des événements. Ce ne sera pas, on le pense bien, sans intérêt ni sans émotion.

Nous aurions aimé plus de cartes géographiques, par exemple pour le trajet Vaucouleurs-Chinon, la marche sur Reims, les étapes de la captivité. Nous aurions aimé surtout qu'une importance plus grande fût accordée au procès, si délicat que soit le travail. Un film sur dix pour la captivité, le procès et la mort, c'est bien peu à notre goût ! Comment ne pas souhaiter, pour la perfection de ce travail, que, sans allonger cette série déjà longue, et au prix de quelques sacrifices possibles, l'on entreprenne de telles améliorations !

Mais, en dépit des critiques inévitables, cette œuvre s'impose dès à présent en permettant un exposé sérieux, richement documenté et fort attrayant sur un des sujets favoris du public.

II. Des beaux albums coûteux et savamment documentés, voici que les illustrations passent sur nos écrans et peuvent être mises à la portée du plus large public. Comment ne pas s'en féliciter ? On saisit ici le bienfait du film-fixe : rendre accessibles les richesses artistiques de nos cathédrales et de nos musées, former le goût du peuple chrétien et réfléchir sur de la beauté. On trouvera ici des images somptueuses, surtout dans l'ordre de la sculpture qui semble rendre mieux, au service des sujets les plus courants : la cathédrale, Noël et l'Assomption. Travaux dignes de tous éloges dont les livrets explicatifs rendent l'exposé facile et agréable.

La *Jeanne d'Arc* de Fleming et la *Bible de Pierre* ont déjà traité au cinéma ces sujets, mais si la vie et l'émotion l'emportent au cinéma, le film-fixe a pour lui la stabilité des images et une intelligence plus approfondie du sujet. La vie spirituelle n'en est que mieux favorisée.

L.-HYAC. MARÉCHAL.

LITURGIE

AMBROISE DE MILAN : *Des Sacrements. Des Mystères.* Texte établi, traduit et annoté par Dom B. Botte (« Sources chrétiennes », 25). Paris, Éd. du Cerf, 1950; in-8° de 140 pp.; 425 fr.

Deux écrits très proches l'un de l'autre, et pourtant assez différents pour qu'on ait pu douter de leur attribution à un même auteur; catéchèse pascale, baptismale et eucharistique, qui explique les rites sacrés (*sacramenta*) à travers les *mysteria* de l'Écriture; document liturgique de premier ordre, puisqu'on y trouve tout le détail des rites baptismaux, et même (*De Sacr.*) un texte du canon de la messe assez proche de celui de la messe romaine. C'est dire tout l'intérêt de cette édition, impatiemment attendue. S'appuyant sur les travaux de ses devanciers et les dépassant, Dom Botte établit que le *De Sacramentis* est bien de saint Ambroise, et que ce texte représente les sermons prêchés à Milan, dans une rédaction qui serait l'œuvre du prédicateur lui-même, le *De Mysteriis* ayant été revu par l'évêque en vue d'une publication d'allure plus littéraire. De l'Introduction, nous retiendrons ici la description du rituel milanais du baptême et de l'eucharistie, et le chapitre sur la catéchèse pascale : elle repose sur le symbolisme des rites et sur celui des Écritures; ici on retrouverait facilement l'inspiration d'Origène ou même de Philon, mais le P. Botte montre bien qu'au delà de ces sources littéraires, c'est la tradition chrétienne qui s'exprime ici. *Il faut lire*, dans la traduction exacte et précise de Dom Botte, ou mieux dans le texte latin lui-même, plus spontané et plus savoureux dans le *De Sacramentis*, plus apprêté dans le *De Mysteriis*, ces textes essentiels de l'ancienne littérature chrétienne : on y trouvera grand profit et grande joie.

Th. Camelot.

R. P. DELALANDE, O. P. : *Le Graduel des Prêcheurs. Vers la version authentique du Graduel grégorien.* Éd. du Cerf, Paris, 1949; 3.600 fr.

La portée de cet important ouvrage est beaucoup plus large que son titre ne le donnerait à penser. L'auteur, en effet, après avoir étudié en une première partie les sources des textes littéraux et musicaux du *Graduel des Prêcheurs*, consacre tout son effort à peser la valeur grégorienne de ces textes. Dès lors, il débouche nécessairement dans l'étude de la tradition grégorienne dans son ensemble. La manière dont, historiquement, le *Graduel des Prêcheurs* avait été composé (en emboîtant le pas, quoique non servilement, à la réforme musicale de Cîteaux) pouvait déjà faire deviner que les textes dominicains n'étaient pas sans déformations de toutes sortes. La chose devient encore plus évidente quand l'auteur, après avoir initié son lecteur à une « procédure simplifiée de restitution des textes originaux grégoriens », en vient à étudier dans le détail sept pièces où la version dominicaine se voit remise à sa juste place parmi les témoins qui, mieux qu'elle, reflètent l'état primitif de la composition grégorienne. C'est une véritable joie pour le lecteur de suivre pas à pas, en chacune de ces démonstrations, l'élaboration à partir des données des manuscrits les plus divers, dûment pesées et confrontées, d'une mélodie grégorienne restituée à son intégrité primitive. La restitution proposée (je dis bien « proposée », car l'auteur ne fait pas ici œuvre officielle et reste ouvert aux dernières précisions qu'apporteront les travaux en cours à Solesmes) est d'une qualité musicale et d'expression religieuse incomparablement supérieure non seulement au texte dominicain, mais aussi à la version dite « vaticane » actuellement employée par l'Église romaine.

On ne peut que recommander très chaudement ce livre aux lecteurs de *La Vie Spirituelle* qui, tant soit peu, sont curieux de chant liturgique et désireux de lui faire rendre toute sa valeur religieuse. Sa lecture suppose évidemment le minimum de notions grégoriennes fondamentales. Mais pour le reste, pour le caractère scientifique avec lequel il se présente, qu'on ne s'en laisse pas émouvoir, car, au fur et à mesure, l'auteur prend en charge l'initiation de son lecteur.

On sera frappé surtout de la grande qualité religieuse de ce travail. Autant l'étude est technique et sérieuse (car que vaudraient des commentaires esthétiques sans référence profonde à la structure même des mélodies ?), autant la valeur esthétique et religieuse des compositions grégoriennes est mise en relief. A tout moment, au cœur des analyses les plus minutieuses, affleure une conception éminemment religieuse du chant liturgique : c'est une pensée de fond de tout l'ouvrage que le chant grégorien n'est pas seulement fait pour solenniser les offices, mais d'abord et avant tout pour porter la contemplation à l'intérieur de la célébration liturgique.

TH. PATFOORT.

KLEMENS THMANN : *Die Liturgie missionarisch gesehen*. Herder, Fribourg, 1949; 48 pp.

On connaît le rôle prépondérant que l'oratorien Klemens Tilmann de Munich joue dans le mouvement liturgique de l'Allemagne d'après-guerre. Sa brochure consacrée à *l'aspect missionnaire de la liturgie* fait partie des publications de l'Institut liturgique de Trèves. Pius Parsch vient d'en reproduire de larges extraits dans sa revue *Bibel und Liturgie*. Le texte intégral a paru dans *Stimmen der Zeit* (tome CXLIII, cahiers 3 et 4).

Le renouveau liturgique français est en grande partie soutenu par l'idée missionnaire et l'effort de re-christianisation. Il en est autrement dans les pays de langue allemande, où l'on s'attache davantage au réalisme du culte comme tel. Toutefois, la jeunesse systématiquement éloignée de Dieu et la foule immense des réfugiés font que l'aspect humain de la liturgie y entre de plus en plus en ligne de compte. En quelques pages excellentes et précises, Klemens Tilmann dégage donc, dans cette brochure, les principes et les possibilités pratiques compatibles avec la législation liturgique actuelle. Relevons quelques détails. Parlant du dynamisme missionnaire de la liturgie, l'auteur montre, par quelques exemples concrets, comment la liturgie est faite pour former l'homme et même l'enfant à l'indispensable prière intérieure. Il montre comment la liturgie est la grande école de la piété chrétienne (personnelle et communautaire). Il souligne ensuite l'importance capitale de l'encyclique *Mediator Dei*, qui maintient les principes, mais leur insuffle une vie nouvelle. En face des difficultés et des complexes contre lesquels le clergé et le peuple ont à lutter pour entrer dans la voie tracée par l'encyclique, Tilmann insiste surtout sur une grande simplicité et préconise l'axiome : *Participatio fit per modum participantis*. Les rubriques peuvent faire naître le scrupule, mais il y a moyen, en suivant les directives pontificales, de réaliser bien des choses sans franchir les limites des prescriptions ecclésiastiques. Pour terminer, l'auteur estime, à juste titre, que la revalorisation des énergies missionnaires de la liturgie, l'accès des fidèles à la vie du mystère du culte et, en un mot, tout l'apostolat liturgique, conçu et voulu par le Saint-Père, sont des éléments décisifs dans l'histoire interne de l'Église de notre XX^e^ siècle.

J. H.

Dr. B. REETZ, O. S. B. : *Ostern, der königliche Tag*. Herder, Vienne; 203 pp.

En une année, cet ouvrage remarquable a connu sa seconde édition. Cela s'explique, car l'abbé de Seckau possède d'abord admirablement son sujet, puis son commentaire de l'Octave de Pâques est venu combler une véritable lacune dans le domaine de la spiritualité liturgique.

Pâques, le jour royal, ce titre est emprunté à un sermon de saint Grégoire de Naziance. Le contenu du volume rappelle *Le Mystère pascal* du P. Louis Bouyer. Toutefois, chacun de ces deux ouvrages porte la caractéristique spirituelle de son auteur et présente les choses différemment. Mais les deux sont animés d'un même enthousiasme mystique et révèlent un sens identique du mystère liturgique. Pâques de la croix et Pâques de la résurrection ne font qu'un. Et, de même que le P. Bouyer nous commente le *Triduum sacrum*, la semaine sainte, en s'arrêtant au *Banquet de l'Agneau*, ainsi Dom Reetz, poursuivant la même pensée, prend comme point de départ les événements des jours passés — *quae facta sunt in his diebus* — pour expliquer alors la « bienheureuse nuit » de la résurrection et toute la liturgie de l'Octave *in albis*.

D'une manière vivante et très simple, l'auteur nous initie à l'étonnante richesse des textes et des chants, au langage symbolique des gestes et des choses. Son intention n'est pas de faire œuvre d'érudition, mais, sur une base solidement établie par la Tradition, il nous engage tous, prêtres et laïcs, à vivre pleinement la sainte liturgie de Pâques. L'attirance du témoignage est sans doute l'une des caractéristiques de cet ouvrage. Dom Reetz écrit avec la conviction que donne l'expérience, une expérience puisée au contact vivant, et sans cesse renouvelé, avec la célébration monastique de la liturgie pascale.

Une traduction française de ce beau livre est en préparation. Souhaitons qu'elle puisse paraître pour la prochaine fête de Pâques.

J. H.

A. KIRCHGASSNER : *Pfarrgemeinde und Pfarrgottesdienst, Beiträge zu Fragen der ordentlichen Seelsorge*. Herder, Fribourg, 1949; 124 pp.

Sous ce titre, A. Kirchgässner réunit et publie un ensemble d'études fort caractéristiques de l'effort pondéré, mais non moins tenace, que l'Église accomplit aujourd'hui en Allemagne en vue d'un renouveau de la pastorale, et de la pastorale liturgique en particulier.

Une première partie du volume est consacrée à la communauté paroissiale, et une seconde à la vie liturgique de la paroisse. Tout à fait remarquable est d'abord la longue étude où l'éminent théologien Karl Rahner, S. J., montre combien il importe, dans la pastoration moderne, de distinguer soigneusement le principe de la communauté paroissiale et celui de la charge pastorale. Car, humainement, théologiquement et canoniquement, il existe un ministère sacerdotal dont les normes et les cadres extra-paroissiaux sont hiérarchiquement établis tout comme ceux de la paroisse traditionnelle. Mgr W. Kempf (devenu depuis évêque de Limbourg-sur-Lahn) traite alors, en proposant l'exemple du curé Hörle (de Francfort), du rôle capital que la liturgie doit jouer dans le travail constructif de la paroisse moderne. Friederich Fuchs, un laïc ardent, expose sa pensée au sujet de l'affermissement de la communauté paroissiale. Ce qu'il dit est parfois excellent (par exemple, quand il préconise la création de paroisses relativement petites, ou quand il attaque les « communions générales » qui dégénèrent en démonstration, etc.). Souvent ses propositions sont osées, ou irréalisables dans la vie pratique. Mais elles semblent nées, en

bonne partie, d'une situation qui appelle un redressement. L'article *Kirche und Gemeinde als Heilige Gemeinschaft*, de Theo Gunkel, nous fait sentir l'un des problèmes les plus angoissants que la pastorale rencontre actuellement en Allemagne : le problème des réfugiés et des « personnes déplacées ». L'auteur s'applique à montrer combien il importe que cette foule de fidèles sans patrie terrestre expérimente que, malgré tout, elle demeure toujours dans la grande et « sainte patrie » qu'est l'Église du Christ et la communauté chrétienne. « J'ai beaucoup perdu, disait une Silésienne, mais j'ai trouvé incomparablement plus en apprenant à mieux comprendre la prière : *Notre Père qui êtes aux cieux.* »

Dans la seconde partie du volume, Klemens Tilmann expose comment il faut procéder pour initier une paroisse à la vie liturgique. A chacune de ses pages on reconnaît la grande expérience que l'auteur s'est acquise dans ce domaine. Très bon est également l'aperçu que A. Kirchgässner consacre aux succès, aux difficultés et aux dangers qui accompagnent un peu partout le renouveau de la pastorale liturgique. Une étude intéressante de Josef Pascher, sur l'Apocalypse et l'intelligence spirituelle de la liturgie, aurait sans doute gagné si l'auteur l'avait davantage placée dans la perspective de la vie paroissiale (dont il est question dans tout le volume). Très heureusement, F. Weidmann souligne qu'il ne peut être question de renouveler la vie liturgique si, en même temps, on ne revalorise pas l'intelligence et l'observation des rubriques. Théologiquement, en effet, ces rubriques forment l'objet matériel — voir artistique — de la liturgie. L'une ou l'autre légère exagération mise à part, cet article donne ensuite un excellent résumé de bien des questions pratiques. Un dernier exposé sur l'art de bien faire les lectures liturgiques est, pour le moins, fort discutable. Les principes de cet auteur (Fr. Schweinsberg, professeu de diction à Walberberg) ont été sé vèrement critiqués par Dom Urbai Bomm de Maria-Laach (*Liturgie un Mönchtum*, I, pp. 78-83). Mais cec ne dépare pas l'intérêt du messag que contient cette publication d Kirchgässner.

J. H.

Balthasar FISCHER : *Die Psalmen frömmigkeit der Märtyrerkirche*. Herder, Fribourg, 1949; 36 pp in-8°.

L'auteur se demande s'il peut avoir une prière chrétienne de psaumes. La question se pose ave d'autant plus d'acuité que S. S. l pape Pie XII, en vue d'une récita tion plus fructueuse du Bréviaire, autorisé l'usage liturgique de l nouvelle version latine du Psautier

Pour l'Ancien Testament, le Psau tier était un livre de prières divine ment inspiré, entièrement adapté la situation dans laquelle vivait alor le peuple de Dieu. Mais l'Église du Nouveau Testament, comment peut elle encore s'en servir sans s'impose une fiction ? Pour résoudre le pro blème, il faut voir quelle attitude le premières générations chrétiennes on adoptée à son égard. Historiquement on n'ose pas affirmer que l'Égliss apostolique — Église de juifs et d gentils — ait, d'emblée et en bloc reconnu le Psautier comme le livre d sa prière liturgique. En effet, les psaumes n'apparaissent d'abord qu dans le cadre des lectures bibliques Ils ne deviennent thèmes de prière et de chants qu'à une époque où l jeune Église éprouve le besoin d'un contact plus étroit avec la Bible. C'es vers 200 que nous rencontrons pro bablement les premières traces d'un chant des psaumes. C'est l'ère de martyrs qui franchit le pas et trans forme le Psautier en livre de prière chrétien. A cette époque de haut générosité surnaturelle, les psaume finissent par supplanter le prestig des hymnes spirituelles et charisma tiques de l'âge apostolique.

En traits rapides et fermes, le sympathique professeur de Trèves explique cette attitude de l'ère des martyrs en face de l'antique Livre des psaumes. Il nous dit comment on y redécouvre la valeur d'inspiration divine, et comment on en arrive à s'y complaire à travers une interprétation spirituelle et christologique. C'est la typologie qui devient l'élément décisif de cette exégèse du Psautier. *Psalmus vox Christi; Psalmus vox Ecclesiae!* Voilà la double clé pour une intelligence chrétienne des psaumes. Saint Augustin va formuler le même principe en disant : *Psalmus vox totius Christi, capitis et corporis.* Dans la piété de l'Église des martyrs, la prière liturgique et mystique des psaumes est tantôt *Vox Christi ad Patrem*, tantôt *Vox Ecclesiae ad Christum*, ou encore *Vox de Christo.*

Balthasar Fischer montre alors par quelle voie psychologique cette prière christocentrique a pu, en suivant le sillage des hymnes christologiques, entrer en plein dans la piété du peuple fidèle. Avec un sens très fin des réalités, il nous dit que cette piété, authentiquement chrétienne, ne s'est jamais effrayée des nombreux passages où les psaumes semblent porter un défi à toute interprétation typologique. Tous ces endroits plus ou moins compatibles avec la vision chrétienne des choses, elle les a « syncopés », conformément à son esprit de simplicité primitive. Ou bien elle a fait comme le fera encore, au XIX^e siècle, sainte Thérèse de Lisieux qui, en récitant le verset *Inclinari cor meum ad justificationes tuas propter retributionem*, l'interprétera christologiquement et ajoutera mentalement : « Mon Jésus, vous savez que ce n'est pas pour la récompense que je vous sers, mais uniquement parce que je vous aime. »

Pour prier les psaumes, la piété chrétienne ne peut vraiment pas se contenter d'une exégèse scientifique. Toute prière, en effet, est quelque chose de vivant qui se trouve foncièrement lié à l'existence concrète de ceux qui prient. Une traduction absolument parfaite du Psautier original, si précieuse qu'elle puisse être, ne donnera toujours qu'un résultat problématique tant que ceux qui prient ne réalisent pas cette « transposition » typologique, grâce à laquelle le Psautier est devenu, historiquement, le livre de la prière chrétienne.

Cette plaquette présente un intérêt considérable pour quiconque a le goût de la piété liturgique.

J. H.

HAGIOGRAPHIE

LACORDAIRE : *Vie de saint Dominique.* Éd. Nicolas, Niort, 1950; un vol. in-12, 279 pp.

Durant son noviciat en Italie, Lacordaire consacra une partie de son temps à étudier la physionomie historique du saint dont il avait décidé de restaurer l'Ordre en terre française. Et la *Vie de saint Dominique* parut en 1840, à la veille de la fondation du premier couvent français (Nancy, 1843). Depuis ce temps, les progrès des travaux historiques ont permis de préciser un certain nombre de points relatifs aux origines dominicaines. Mais déjà Lacordaire avait fait lui-même un vigoureux effort pour dégager l'histoire de saint Dominique de toute la gangue de légendes dont l'avait chargée au XVII^e siècle Jean de Réchac, disciple trop crédule du trop imaginatif Alain de la Roche. Mais surtout le restaurateur de l'Ordre en France a su rejoindre les inspirations de Dominique avec une étonnante sûreté et une remarquable pénétration. Il y a donc toujours profit à relire cet ouvrage qui a très peu vieilli. Il constitue doublement pour un Prêcheur un pèlerinage aux sources. Et

l'ampleur même du style marqué par le romantisme conserve toujours son charme. Il faut donc se réjouir de voir ce livre classique mis de nouveau à la disposition du public.

A. Duval.

S. ATHANASIUS : *The Life of saint Antony*. Translated and annotated by Robert T. Meyer (*Anc. Christ. Writ.* 10). In-8° de 154 pp. The Newman Press, Westminster, Maryland, 1950.

Traduction anglaise d'un texte fondamental pour l'histoire de l'hagiographie et du monachisme. Une brève introduction résume la vie du Père des moines et expose sommairement la position des problèmes littéraires (authenticité, historicité), historiques, doctrinaux, que pose le texte; l'étude que doit nous donner prochainement le P. Bouyer y répondra sans doute avec plus d'ampleur. Une large annotation donne tous les rapprochements et éclaircissements qui peuvent aider à l'intelligence du texte. L'édition pourra rendre service même en dehors des pays de langue anglaise.

Th. Camelot.

Maurice FRAIGNEUX : *Sainte Catherine de Sienne. Mystique et diplomate*. Paris, La Colombe, Éd. du Vieux-Colombier, 1950; un vol. in-12, 124 pp.; 220 fr.

Il paraît chaque année plusieurs ouvrages sur sainte Catherine de Sienne. Ceux qui apportent du nouveau sont plutôt rares, et ne semblent guère lus, du moins de ceux qui publient à leur tour sur le même sujet... Le livre de M. Fraigneux, comme tant d'autres, tient à la fois du récit historique et de la méditation. Une fois admis ce genre, l'ouvrage ne manque pas d'intérêt. Il émane toujours une certaine séduction de sainte Catherine.

Du point de vue de l'exactitude historique, non pas de tel ou tel détail, mais de certaines vues d'ensemble, on pourrait discuter. Dire qu'au temps où naquit et vécut Catherine, toute la vie religieuse de la ville de Sienne était imprégnée de la spiritualité des Frères Prêcheurs (p. 29), c'est peut-être s'avancer beaucoup. Et d'abord quelle est alors la spiritualité des Prêcheurs ? D'autres courants, par exemple ceux des spirituels franciscains ou du Bx Colombini, sont certainement plus caractéristiques. Peut-on penser que Catherine ait vu Dieu face à face, comme semble le suggérer la page 58 ? Il faut apporter des nuances pour présenter le *Dialogue* comme un « livre inspiré » (p. 115). Enfin, question importante : Catherine a-t-elle réellement « modelé son temps » ? (p. 16). On peut être d'un avis différent.

En fait, ce livre entend présenter Catherine de Sienne à ceux qui ne la connaissent pas encore. Il est suffisamment bien fait et suffisamment fervent pour donner à cette catégorie de lecteurs le désir d'études plus approfondies.

A. Duval.

Mgr Francis TROCHU : *La Servante de Dieu, Henriette Aymer de la Chevalerie, fondatrice de la Congrégation des Sacrés-Cœurs et de l'Adoration perpétuelle, dite de Picpus, 1767-1834*. Vitte, Lyon, 1950; 332 pp.; 350 fr.

Dans le cachot de Poitiers où, sous la Terreur, elle a été emprisonnée pour avoir hébergé un prêtre réfractaire, Henriette de la Chevalerie prie, réfléchit, déplore sa mondanité de jadis. Rendue à la liberté, elle passe ses journées en adoration devant le Saint-Sacrement dans des sanctuaires encore clandestins. D'autres Poitevines partagent sa ferveur, et c'est ainsi que va naître, avec la collaboration du P. Coudrin, l'Institut des Sacrés-Cœurs, destiné à l'adoration et à l'enseignement. La Mère de la Chevalerie l'étendra rapidement par ses efforts, son zèle, ses pénitences,

ses vertus. La plume alerte de Mgr Trochu nous restitue avec bonheur le portrait si attachant de la fondatrice et campe de façon vivante les scènes mouvementées de sa vie.

M.-L. T.

Victor HOSTACHY, missionnaire de Notre-Dame de la Salette : *Les heures d'une vie prodigieuse. Mlle Blondiau, fondatrice du Carmel-Zélateur du Sacré-Cœur, 1874-1939.* Préface du chanoine Jacques Leclercq, professeur à l'Université de Louvain. Monastère du Carmel-Zélateur du Sacré-Cœur, Walhain-Saint-Paul, Belgique, 1950; 358 pp.

Extraordinaire, certes, la vie de la Mère Christiane-Marie de la Très-Sainte-Trinité, qui passa de communautés en communautés, subit de terribles épreuves et des contradictions sans nombre avant de pouvoir réaliser sa vocation : la fondation d'un institut tout imprégné de l'esprit contemplatif du Carmel, mais orienté vers la formation religieuse de la femme d'aujourd'hui, à quelque classe sociale qu'elle appartienne. Son œuvre ne fait que commencer, mais ses filles trouveront en elles le modèle même de leur vie : cette femme de tête et d'action fut aussi une contemplative favorisée de grandes grâces mystiques.

M.-L. T.

Paul MATHIEU : *Le Père Léo Carrouché, prêtre-musicien.* Plaquette de 63 pp. avec plusieurs photographies et un chant; Marseille, 1950.

Le 22 août 1948, dans un hôpital de Marseille, à l'âge de trente-huit ans, s'éteignait, d'un cancer à l'intestin, le P. Léo Carrouché, de la Congrégation des prêtres du P. Timon-David.

En dépit d'une santé fort délicate, le P. Carrouché a eu une vie exceptionnellement féconde. Ses études universitaires terminées, il devint professeur dans un collège de Marseille, puis d'Oran. Peu de temps avant sa mort, il fut nommé directeur de la maîtrise de Tour-Sainte, près de Marseille.

Le P. Carrouché s'est constamment présenté comme un éducateur de talent, préoccupé jusqu'à l'angoisse de faire monter les jeunes vers un idéal toujours plus noble et toujours plus élevé.

Doué d'exceptionnelles qualités d'artiste, grand admirateur de Péguy et de Claudel, à la fois poète et musicien, il comprit très vite combien la musique et le chant pouvaient devenir des facteurs importants de l'éducation comme aussi de l'apostolat. Aussi travailla-t-il avec passion à former des groupes de petits chanteurs.

On lira avec émotion cette petite plaquette écrite par une plume amie à la mémoire de celui qui a si fortement impressionné son entourage par sa fraîcheur d'âme, son dynamisme et son amour filial pour Dieu.

J. A.

Stefania dal POZZO : *Una Donna Polacca. Da Pietroburgo a Roma. Madre Orsola Ledóchowska.* Morcelliana, Brescia, 1949; 265 pp.

L'auteur de ce livre a été attirée par la figure d'une fondatrice de congrégation; à mieux connaître la personne on comprend l'intérêt du biographe. La Mère Ursule Ledóchowska est polonaise et sœur du général des Jésuites. Ursuline à Cracovie, elle part pour Saint-Pétersbourg pour diriger un pensionnat polonais sous le régime tsariste des années 1900-1914. La guerre l'exile en Suède, au Danemark, toujours en pays non catholique. Quand, enfin, 1920 la ramène en Pologne, ses Sœurs ursulines ne reconnaissent pas sa communauté et elle se sépare d'elles en fondant un institut.

La Mère Ledóchowska fit preuve en tout d'une volonté, d'une persévérance, d'une charité agissante et d'un sens de l'Église qui la rendent remarquable. Éducatrice née, elle

donna toute sa vie, toutes ses qualités maternelles aux enfants, et le succès de son œuvre à son retour en Pologne est un enseignement réconfortant. Cette biographie, bien écrite, très fouillée, nous fait connaître une figure attachante du catholicisme slave.

BERNARD LESAGE.

Chanoine H. MASSART : *De l'Action catholique au cloître, Suzanne Cobut, 1914-1943*. Desclée de Bouwer, Bruges, 1950; 192 pp.; 60 fr. belges.

Les jacistes aimeront lire cette vie d'une des leurs, dirigeante de la J. A. C. F. belge, qui sut comprendre que le plus bel apostolat est le fruit de l'union à Dieu et de l'immolation silencieuse; elle mourut au Carmel avant même d'avoir prononcé ses vœux perpétuels, mais tous ceux qui l'ont connue gardent le souvenir de sa joie rayonnante.

M.-L. T.

GEORGES GUITTON, S. J. : *Un charmeur, le Père Petit (1822-1914)*. Édit. Spes, Paris, 1950; 384 pp.; 500 fr.

Étude vivante, remplie d'anecdotes, sur la vie et la spiritualité de ce jésuite belge qui, par sa piété profonde, sa bonté effective et sa joie au service de Dieu, exerça une grande attirance sur les âmes, et dont la cause de béatification est introduite à Rome.

J. P.

PIERRE CROIDYS : *Dans l'épouvante du Grand Nord. La vie esquimaude et le martyre des PP. Rivière et Le Roux*. Édit. Spes, 1950; 192 pp.; 180 fr.

Récit vivant et émouvant de la mission de deux Oblats de Marie auprès d'une tribu esquimaude dans l'extrême Nord canadien (au delà du cercle polaire), mission qui se termina par leur assassinat (1913). On aimerait pouvoir distinguer ce qui est romancé et ce qui s'appuie sur des documents.

J. P.

RR. PP. BÉNÉDICTINS DE PARIS : *Vies des saints et des bienheureux selon l'ordre du calendrier*. T. VIII : août. Letouzey et Ané, Paris, 1950; 700 fr. (560 pour les abonnés).

Les Éditions Letouzey excellent à mener bon train de vastes entreprises. On se réjouira de voir progresser celle confiée aux moines de l'abbaye Sainte-Marie de Paris. Le nouveau volume ne peut que justifier une fois de plus les éloges qu'elle a déjà reçus : souci d'associer la science historique au fait de l'état présent des questions les plus difficiles avec une piété respectueuse des legs du passé. Beaucoup sans doute s'attacheront particulièrement aux pages consacrées à la fête de l'Assomption et y reconnaîtront l'influence marquée du P. Jugie. Il est regrettable que l'on n'ait pas, lors de la correction des épreuves, tenu compte de la monographie du Rme Dom Capelle sur les homélies attribuées à Timothée (*Ephemerides Lit.*, 1949, p. 5199), mais de telles défaillances sont rares et on peut d'ordinaire faire confiance aux données commodément réunies dans ces volumes.

I.-H. D.

CATÉCHISME

MARIE FARGUES : *Introduction des enfants au catéchisme*. T. I : *Dieu aime les hommes*. (Pour la deuxième année de catéchisme.) Éd. du Cerf, Paris; 282 pp.; 280 fr.

Alors que dans la première année de catéchisme nous avions *Le bon Dieu et son enfant*, voici maintenant *Dieu aime les hommes*.

Mme Marie Fargues, dans l'Introduction, envisage hardiment le catéchisme comme une entreprise de conversion de l'enfant de neuf ans.

Dans la « Méthodologie » qui suit l'Introduction se trouvent quelques principes généraux sur l'ordre à tenir, l'esprit de la leçon, la prière et l'emploi de la liturgie. Au sujet de l'esprit, notons ces lignes profondes : « Quand un enfant a une fois, une seule fois, bien entendu que l'Eucharistie est le signe de la présence de Jésus, il ne pourra plus regarder l'hostie d'un regard indifférent; quand une seule fois il aura vu l'Église comme le Christ continué, il ne pourra plus la confondre avec un édifice de pierres » (p. 24).

Quant à la prière, c'est le moment sommet du catéchisme, elle fait passer les vérités dans la vie. Ceux qui ont eu le privilège d'assister au catéchisme de Mme Fargues ont pu reconnaître que le moment de la prière pouvait être celui où passe la grâce.

En conclusion de la méthodologie nous lisons ces lignes : « Le vrai maître de la vie intérieure, c'est l'Esprit-Saint. Il n'agit pas seul; expliquerait-on pourquoi tant d'enfants baptisés se montrent si peu chrétiens? Ce n'est pas Dieu, c'est l'homme qui leur a manqué. L'action du maître ne double pas celle du Saint-Esprit. Nous ne sommes pas agents « surnaturels » dans l'éducation chrétienne. Dire qu'il suffit presque d'avoir la foi, l'espérance et la charité pour amener à Dieu les âmes, c'est une erreur qui coûte actuellement à l'Église des millions de croyants. Condition *sine qua non*, oui, certes : seules des âmes de foi peuvent agir utilement pour la foi des autres. Mais condition insuffisante. Combien de saints prêtres laissent tomber leur paroisse, combien de saintes catéchistes font déserter les salles de catéchisme? » (p. 60).

Pour que l'homme ne manque pas, Mme Fargues propose une aide précieuse dans la suite de son livre.

Travail par fiches, leçons rythmées, dessein, sont employés à travers les grandes vérités à faire assimiler : « Mon âme et Dieu », « Jésus-Christ », « L'Église et les sacrements », « La morale chrétienne ».

La plupart des leçons ont pour point de départ une parole du Christ. Ainsi la leçon sur l'état de grâce est ouverte par les mots suivants : « Une seule chose est nécessaire » : « Que sert à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme? »

Peu d'insistance sur le péché. La spiritualité de Mme Fargues est avant tout positive, le remède est plus fort que le mal, l'amour de Dieu plus fort que la haine.

Un livre de travail pour le maître comme *Le bon Dieu aime les hommes* ne pose pas les problèmes soulevés pas *Catéchisme et mission ouvrière*, de l'abbé Rétif; car ce livre peut et doit aider énormément ceux qui ont encore et auront à s'occuper à disposer les âmes d'enfants à faire d'une façon efficace et inoubliable la rencontre avec Dieu et son amour pour nous.

J.-A. JOURNET.

ÉQUIPE SAINT-GERMAIN DE CHARONNE : *Le Travail individualisé au catéchisme*. Les Presses d'Ile-de-France, Paris, 1950; 206 pp. 14×19; 320 fr.

Depuis quelques années, plusieurs salles de catéchisme parmi les plus vivantes utilisent le procédé pédagogique des *fiches de travail individualisé*. Et tous ceux qui voient avec quelle joie et quelle application les enfants travaillent quand on leur propose des tâches à choisir se mettent à qui mieux mieux à composer des « fiches de travail ».

D'où est parti ce mouvement? D'une petite salle de la rue Saint-Blaise, où tous les jeudis plus de deux heures d'affilée, Mme Gathelier et son équipe passionnent sur les choses du bon Dieu des petits garçons d'école laïque. Mme Gathelier vous dira qu'il faut remonter plus haut, à Dottrens et à son petit livre sur l'enseignement individualisé. Elle vous dira surtout qu'il ne suf-

fit pas d'accumuler un stock de fiches pour pouvoir individualiser le travail, mais qu'il faut adapter chaque tâche aux besoins et aux ressources de l'enfant qui sera invité à la mener à bien.

Son livre, d'une lecture fort agréable, décrit la genèse de sa propre expérience, donne des principes et des exemples. Nous voyons vivre des enfants; non x et y, mais Daniel, Claude, Gilbert, qui sont des vrais garçons de Charonne. Mme Gathelier a inséré des types de fiches dans son livre, non sans hésiter; car, pense-t-elle, le jour où l'on croira qu'une fiche composée en pensant à Daniel peut servir telle que à n'importe quel garçon du même niveau général de développement, la méthode ne méritera plus son titre.

Ces exemples, à mon avis, étaient cependant nécessaires pour montrer aux catéchistes dans quel esprit il faut les composer. Trop d'entre eux leur donneraient un caractère scolaire, ou purement notionnel; ne sauraient pas provoquer une activité de la foi et de la charité. Il ne s'agit pas tant pour nos enfants d'accumuler des notions que de réfléchir et de se mettre en état plus ou moins prochain de prière et de vie chrétienne.

C'est à quoi réussit pour sa part « l'équipe de Charonne ».

Marie Fargues.

Formation chrétienne des Tout-Petits : La Semaine sainte des petits amis de Jésus. Édit « Le Grain de Sénevé », 19, rue de Varenne, Paris, 1950; 110 pages 11×16; 125 fr.

Ce livre est complet dans sa brièveté : tous les événements qui se déroulèrent des Rameaux à Pâques, et tous les principaux éléments de la liturgie; en ellipses et résumés, bien entendu. Quelques leit-motiv : — Dieu est bon — Dieu nous aime — Jésus nous sauve — merci — pardon — surnageront, il faut l'espérer, au-dessus de cet amas confus (confus pour l'enfant) de faits, de personnages (l'Ancien Testament tout entier survolé, les prophètes nommés; et la baleine de Jonas n'est pas oubliée dans l'illustration...). On n'a certes pas minimisé l'enseignement doctrinal (je cueille presque au hasard : « Quelle joie le bon Dieu a su tirer pour nous du péché d'Adam! » p. 73). Les destinataires ? A partir de sept à huit ans, dit la « prière d'insérer ».

La F.C.T.P., à l'origine, voulut délivrer les Tout-Petits d'une formation qui était en ce temps-là beaucoup trop verbale, et, dans les meilleurs cas, trop intellectuelle.

Ce petit livre n'est pas dans la ligne de son origine, c'est le moins qu'on en puisse dire.

Marie Fargues.

LIVRES REÇUS

Abd-el-Jalil (J.-M.) : *Marie et l'Islam.* Beauchesne, Paris, 1950; 90 pp.

Almanach du Croisé 1951. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1950; 65 pp.; 50 fr.

Analecta Bollandiana, t. LXVII et LXVIII. Mélanges Paul Peeters. Société des Bollandistes, 24, Bd Saint-Michel, Bruxelles, 1949; 2 vol., 508 et 495 pp.

André (Ch.) : *L'idéal sacerdotal.* Bloud et Gay, Paris, 1950; 130 pp.; 150 fr.

Aubert (Marcel) : *Suger*. Coll. « Figures monastiques ». Éd. Fontenelle, Saint-Wandrille, 1950; 190 pp.

Benech (José) : *Essai d'explication d'un mellah*. Larose, Paris, 1950; 1 vol. relié toile, 322 pp.; 450 fr.

Les Bénédictines de la rue Monsieur. Histoire et vocation d'une chapelle. Éd. F.-X. Le Roux, Strasbourg-Paris, 1950; 250 pp.; 375 fr. franco.

La Bible, livre d'histoire, trad. et notes par R. Tamisier, textes pour l'histoire sacrée choisis et présentés par Daniel-Rops. Fayard, Paris, 1950; 612 pp.; 750 fr.

Planchart (Paul) : *Le jeu du pain sacré*. Éd. du Levain, 1, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris, 1950; 143 pp.

Bouvier (René) et Maynial (Edouard) : *Aimé Bonpland, explorateur de l'Amazonie, botaniste de la Malmaison, planteur en Argentine, 1773-1858*. Éd. Sedes, Paris, 1950; 192 pp.

Bouyer (Louis, de l'Oratoire) : *La vie de saint Antoine*. Éd. de Fontenelle, Saint-Wandrille, 1950; 240 pp.; 700 fr.

Cadier (Pasteur), Chevrot (Mgr), Couturier (Abbé), Delpech (Pasteur), Fedou (R.), Guitton (J.), Latreille (A.), Marcel (G.), Metzger (Mgr), Pribilla (R. P.), Thurian (Pasteur) : *Unité chrétienne et tolérance religieuse*. Coll. « Dialogues ». Éd. Temps Présent, Paris, 1950; 310 pp.

Cance (Adrien) : *Le Code de Droit canonique*, t. IV : *Des procès*. Gabalda, Paris, 1949; 780 pp.; 650 fr.

Claudel (Paul) : *Sainte Thérèse de Lisieux vous parle...* Une plaquette éditée par les bénédictines de l'abbaye Notre-Dame-du-Pré, Lisieux.

Cohen (Gustave) : *Scènes de la vie en France au Moyen-Age*. Éd. de Fontenelle, Saint-Wandrille, 1950; 140 pp.

Cordonner (Chan. Ch.) : *Le Cardinal Amette, archevêque de Paris*, t. II : *Le Coadjuteur, l'Archevêque de Paris*. Éd. du Mortainais, dépôt : Office Général du Livre, Paris, 1950; 320 pp.

Daniélou (Jean) : *Sacramentum futuri. Études sur les origines de la typologie biblique*. Beauchesne, Paris, 1950; 265 pp.

Deleporte (Michel) : *Mourir sur place. L'abbé François Deleporte*. Bloud et Gay, Paris, 1950; 157 pp.

Denis (Paul, O. P.) : *Les origines du monde et de l'humanité*. La Pensée Catholique, Liége, dépôt : Office Général du Livre, Paris, 1950. Coll. « Études religieuses »; 179 pp.; 45 fr. belges.

Domec (Etienne, S. J.) : *Vie de sainte Jeanne-Elisabeth Bichier des Ages*. Beauchesne, Paris, 1950; 390 fr.

Dvornik (François) : *Le schisme de Photius, Histoire et légende*, Préface du R. P. Congar, O. P. Coll. « Unam Sanctam ». Éd. du Cerf, Paris, 1950; 662 pp.; 950 fr.

Faivre (Nazaire) : *Jésus-Lumière-Amour. Le Ressuscité*. Chez l'auteur, 2, rue Brun, Bourg-la-Reine, Seine; 412 pp.

Fanfani (Lodovico G., O. P.) : *Il diritto delle religiose*. Istituto Padano di Arti grafiche, Rovigo, 1950; 345 pp.; 1.500 lires.

Garreau (Albert) : *Les sentiers des nuées*. Éd. Mont-Blanc, Paris, 1950; 438 pp.

Gosselin (S. J.) : *Sujets d'oraison pour tous les jours de l'année*, t. I. 3e éd. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1950; 460 pp.

Henry-Rosier (Marguerite) : *Dans la barbarie mérovingienne, saint Colomban*. Spes, Paris, 1950; 204 pp.; 250 fr.

Hoesl (Paula) : *Notre-Dame de tous les jours*. Spes, Paris, 1950; 145 pp.; 170 fr.

Hugo (Father John) : *Applied Christianity*. D. J. Fiorentino, éd., 1950; 224 pp.

Jeu (P. du) : *C'est décidé,... Nous nous marions*. Bonne Presse, Paris, 1950; 60 pp.

Jonction. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1950; 50 pp.

Jugnet (Louis) : *Un psychiatre philosophe, Rudolph Allers ou l'Anti-Freud*. Éd. du Cèdre, Paris, 1950; 176 pp.; 210 fr.

Leguillier (Abbé) : *Les enseignements sociaux des papes mis à la portée de tous*. Spes, Paris, 1950; 92 pp.; 125 fr.

Levis-Mirepoix (duc de) : *Sainte Jeanne de France*. Flammarion, Paris, 1950; 250 pp.; 250 fr.

Loehr (D. Aemiliana, O. S. B.) : *L'année du Seigneur*, 2 vol. Beyaert, Bruges, 1950. Coll. « Renaissance et tradition »; 464 et 400 pp.; 235 fr. belges.

Mahieu (Hieronymus, S. T. D.) : *Probatio Charitatis seu manuductio in vitam spiritualem*. Beyaert, Bruges, 1949; 514 pp.; 150 fr. belges.

Marie-Simone : *Notre-Dame de Pontmain et son message à la France*. Alsatia, Paris, 1950; 205 pp.

La Mère de Dieu qui est notre Mère. Rayons. Éd. de la Madone, 27, rue Volney, Angers, 1950; 49 pp.; 80 fr.

Michonneau (Abbé) et Chéry (R. P.) : *L'Esprit missionnaire*. Éd. du Cerf, Paris, 1950; 206 pp.; 250 fr.

Montessori (Maria) : *La messe vécue pour les enfants*. Desclée de Brouwer, Paris, 1950; 117 pp., nombr. photos.

Onier (Dr Charles) : *L'angoisse et la pensée magique*. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel-Paris, 1950; 238 pp.; 8,75 fr. suisses.

Pepin (Adrien) : *Le Père d'Alzon*. Bonne Presse, Paris, 1950; 450 pp.

Plus (Raoul) : *Sainte Émilie de Rodat*. Apostolat de la Prière. Toulouse, 1950; 102 pp.

Poulet (Dom Charles) : *Histoire du christianisme*, fasc. XXIX-XXX (époque contemporaine). Beauchesne, Paris, 1950; 255 pp.

Ravinel (Rémy de, S. J.) : *Diacre et martyr, le Bx Antoine de Ravinel*. Crépin-Leblond, Moulins, 1950; 68 pp.; 120 fr.

Rondet (Henri, S. J.) : *Introduction à l'étude de la théologie mariale*. Lethielleux, Paris, 1950; 80 pp.; 150 fr.

Ronot (Dr Henry) : *Les églises de Bourbonne-les-Bains et de ses environs*. Coll. « Nefs et clochers ». Éd. du Cerf, Paris, 1950; 24 pp., nombr. photos; 80 fr.

Roullet (Yann) : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* Préface de Daniel-Rops. Plon, Paris, 1950; 233 pp.; 270 fr.

Silva-Tarouca (Amadeo) : *Praxis und theorie des Gottbeweisens*. Herder, Wien, 1950; 1 vol. cart., 210 pp.

Steinmann (Jean) : *Le prophète Isaïe. Sa vie, son œuvre et son temps*. Éd. du Cerf, Paris, 1950; 374 pp.; 530 fr.

Tennesson (R. P., S. J.) : *Sainte Église, ma mère*. Beauchesne, Paris, 1950, nouv. éd. mise à jour; 46 pp.

Vignaud (Jean) : *Saint François d'Assise et son message au monde*. Bordas, Paris, 1950; 210 pp., nombr. illustr.

Warren (comte Henry de) : *La Bretagne cistercienne*. Éd. de Fontenelle, Saint-Wandrille, 1950; 222 pp., illustr. de Charles Hallo.

Yver (Colette) : *Sainte Jeanne de France*. Spes, Paris, 1950; 110 pp.; 130 fr.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 3e trimestre 1950. — Impr., n° 529.